LA REVUE DE PARIS

AVRIL

DANIEL-ROPS	Catholicisme américain
PIERRE GASCAR.....	La Citerne
Ed. GISCARD d'ESTAING.	Le nouveau Patronat
MARIO SOLDATI	La Confession (fin)
ÉDOUARD SABLIER	Le Panarabisme et l'Afrique
GHISLAIN de DIESBACH.	Une Chanoinesse
ROGER LANGERON	Louis XVIII et Decazes
CLAUDE DULONG	Café viennois
CL. ROGER-MARX.....	La Lumière de Rembrandt
MICHEL BERVEILLER	Tableaux de Londres
BÉATRIX BECK	Arts Ménagers
THIERRY MAULNIER	De Jules Romains à F. Sagan
MARCEL THIÉBAUT	Descartes masqué ?

Le Mois à Paris par ANDRÉ FRANÇOIS-PONCET, CLAUDE ROGER-MARX, RENÉ LALOU, ALBERT DELAUNAY, GEORGES PILLEMENT, PHILIPPE SÉNART, PIERRE DE BOISDEFFRE, JEAN MISTLER, JEAN FAYARD, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 3 NF 1960 - 67e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
DANIEL-ROPS	Catholicisme américain	3
PIERRE GASCAR	La Citerne	17
ED. GISCARD D'ESTAING	Le nouveau Patronat	36
MARIO SOLDATI	La Confession (fin)	45
ÉDOUARD SABLIER	Le Panarabisme et l'Afrique	70
GHISLAIN DE DIESBACH	Une Chanoinesse	79
ROGER LANGERON	Louis XVIII et Decazes	87
CLAUDE DULONG	Café viennois	102
CL. ROGER-MARX	La Lumière de Rembrandt	108
MICHEL BERVEILLER	Tableaux de Londres	119
BÉATRIX BECK	Arts Ménagers	126
THIERRY MAULNIER	De Jules Romains à F. Sagan	132
MARCEL THIÉBAUT	Descartes masqué	136
Le Mois à Paris	153	
	Chronique des Livres	171

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

LE PROBLÈME SCOLAIRE
par **Wladimir d'ORMESSON**
de l'Académie française

N. CLIFFORD BARNEY
par **Paul GÉRALDY**

LES SENTIERS BATTUS
par **Alfred KERN**

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	NF.	30,00	**Étranger** : Un an (12 numéros)	NF.	35,00
— : Six mois (6 numéros)		15,00	— : Six mois (6 numéros)		17,50

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A.	$	7,10	**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B.	342
Canada	$ canadiens	6,90	Par chèque bancaire.	Fr.B.	354
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº I.12.237 à Genève.	Fr.S.	30	**Italie**	Lires	4.430
Par chèque bancaire.	Fr.S.	31	**Angleterre**		£ 2/10/10
Espagne	Pesetas	298	**Égypte**	Piastres	247
			Hollande	Florins	27
			Portugal	Escudos	204

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenid Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 0,30 NF et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 10.500 NF - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
***LA REVUE DE PARIS* n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.**

© Revue de Paris 1960.

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE

politique
sociale
économique
culturelle

EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES

DOCUMENTS

REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES

Le numéro : 2,40 NF. (franco de port)

Abonnements :
France : 6 mois 6,75 NF. - un an 12 NF.
Étranger : 6 mois 7,50 NF. - un an 13,50 NF.

Envoi gratuit d'un numéro spécimen

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-9e

Tél. TRU 62-13 C.C.P. Paris 13.253-54

LES ANNALES

Sommaire d'Avril 1960

JEAN MARIE
Président de la Compagnie Général Transatlantique
Défense et illustration du paquebot

ARMAND LANOUX
Prix Interallié 1956
« Les auteurs et leurs livres »
Le Commandant Watrin

FRANCIS AMBRIÈRE
Le théâtre et la vie :
Auteurs et comédiens pendant la Révolution

RENÉ LALOU
Bilans d'expériences

MARIE DAUGUET
Poèmes

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 1,30 NF

INFORMATIONS FINANCIÈRES

COMPAGNIE FRANÇAISE THOMSON-HOUSTON

Société Anonyme au capital de 78.446.400 NF.

Siège social : 173, boulevard Haussmann - Paris.
Registre du Commerce : SEINE 54 B 8 975.

EMISSION DE 627.570 OBLIGATIONS
DE 100 NF NOMINAL
CONVERTIBLES EN ACTIONS

PRIX D'ÉMISSION. — 95 NF par obligation, jouissance 1er mars 1960, payable en totalité
— à la souscription, pour les obligations souscrites à titre irréductible ;
— lors de la répartition pour les obligations souscrites à titre réductible.

INTÉRÊT ANNUEL :
4 % net soit 4 NF par titre du 1er mars 1960 au 30 juin 1963 ;
5,50 % net soit 5,50 NF par titre à partir du 1er juillet 1963, pour les obligations non converties en actions.
payable le 1er janvier de chaque année. Le premier coupon, payable le 1er janvier 1961 comportera dix mois d'intérêts.

AMORTISSEMENT. — En quinze ans à partir du 1er janvier 1964 par annuités constantes.

PRIX DE REMBOURSEMENT. — 110 % de la valeur nominale.

IMPOTS. — Le paiement des intérêts et le remboursement des titres seront effectués nets de tous impôts présents et futurs, y compris toutes retenues d'ordre fiscal qui sont ou seront opérées à la source, à l'exception de ceux que la loi pourrait mettre obligatoirement à la charge des porteurs.

Cie FRANÇAISE DES PÉTROLES

Cette Société émet un emprunt d'un montant nominal maximum de NF 250.000.000, représenté par des obligations 5 % de NF 200 nominal, qui sont créées jouissance du 15 mars 1960 et placées au prix de NF 199,50 par titre.

L'intérêt annuel de NF 10 par obligation sera payable le 15 mars de chaque année et pour la première fois le 15 mars 1961.

L'amortissement de ces obligations s'effectuera en vingt années au plus, à partir du 15 mars 1960, soit par remboursement à NF 240 d'obligations tirées au sort, soit par rachats en Bourse ; les tirages au sort porteront sur la moitié au moins du nombre d'obligations à amortir au cours de chaque année de l'emprunt.

Compte tenu du prix de remboursement, le taux de rendement moyen de ces obligations ressort à près de 6 %, pour le souscripteur.

Le paiement des intérêts et le remboursement des obligations, prime comprise, seront effectués nets de tous impôts français présents et futurs, y compris toutes retenues d'ordre fiscal qui sont ou seront opérées à la source.

CRÉDIT LYONNAIS

votre Caissier
votre Comptable
votre Conseiller

1.600 AGENCES

en France,
en Afrique du Nord,
en Afrique Noire
et à l'étranger.

LES DÉBUTS DU CATHOLICISME AMÉRICAIN

par DANIEL-ROPS

LES PREMIERS FIDÈLES, LES PREMIERS DIOCÈSES.

RIEN ne donne une idée plus frappante de l'essor prodigieux du catholicisme aux États-Unis durant la première partie du XIXe siècle qu'une sèche énumération de chiffres. En 1789, les catholiques étaient environ 30 000 ; ils seront 318 000 en 1830, 660 000 en 1840, 1 600 000 en 1850 et 4 500 000 en 1870. Sans doute, cette progression qui semble vertigineuse s'inscrit-elle dans le cadre d'un phénomène analogue quant à la population globale de l'Union, qui, de 3 500 000 vers 1800, passe à 38 500 000 en 1870. Mais la comparaison même de ces données statistiques prouve qu'en soixante-dix ans l'Église catholique n'a pas seulement grandi en valeur absolue, mais qu'elle a pris dans la jeune nation américaine une situation énormément plus forte. Moins de 1 p. 100 de catholiques en 1800, près de 12 p. 100 en 1870. De tels résultats sont saisissants[1].

Le 6 *avril* 1779, le pape Pie VI avait fait un des gestes les plus importants de son pontificat, en créant le *premier diocèse* des États-Unis, celui de Baltimore. Par là, il reconnaissait la grandeur des efforts accomplis, depuis beaucoup plus d'un siècle, par le petit troupeau de catholiques

1. Aujourd'hui il y a 23 millions de catholiques aux U.S.A.

qui, contre vents et marées, s'était accroché au sol américain. Il y avait cent cinquante ans que sir George Calvert, créé lord Baltimore par le roi d'Angleterre, Charles Ier, avait essayé d'implanter la foi romaine dans ce pays qu'en l'honneur de sa reine il avait appelé « Maryland » ; après quarante ans de bonheur, la petite colonie « papiste » s'était effondrée quand, en 1688, le calviniste Guillaume d'Orange avait accédé au trône d'Angleterre ; en 1704, le Parlement de Baltimore, nouvelle capitale de la province, avait interdit aux catholiques la célébration publique de la messe et l'éducation de la jeunesse.

Cette situation avait duré longtemps sans changement. Tenus pour des agents de l'Espagne ou de la France, les Papistes avaient été proscrits. Et pourtant, en dépit de la persécution plus ou moins active, mais incessante, privés presque totalement de clergé, d'églises, d'écoles, les catholiques avaient survécu. Leur esprit de famille, leur sens de l'entraide, la présence de quelques Jésuites européens (et clandestins), leur avaient permis ce tour de force. Et cette fermeté, ce courage avaient eu la conséquence qu'ont ordinairement ces vertus.

En 1755, les protestants de Baltimore avaient fini par admettre qu'ils ne pouvaient pas interdire aux catholiques d'avoir une paroisse. Quatorze Jésuites, une demi-douzaine de séculiers étaient alors implantés dans les « colonies ». Mais les catholiques n'étaient encore que quelques poignées dans le Maryland. En revanche, dans la Pennsylvanie, le régime établi par les Quakers s'était montré plus généreux et accueillant à leur égard.

La situation avait commencé à changer lorsque l'Église catholique avait vu surgir de son sein un homme d'une taille morale exceptionnelle, John Carroll, descendant d'Irlandais et solide comme ceux de sa race. Né au Maryland (en 1735), élevé en France, devenu Jésuite à peu près au moment où la Compagnie allait être supprimée, il s'était fait missionnaire des campagnes, dans la région où s'élève aujourd'hui Washington. La guerre d'Indépendance avait été sa chance, et celle de son petit troupeau ; car, bien avant que le Pape lui donnât le titre d'évêque, il en exerçait effectivement l'autorité. Proche parent de Charles Carroll, un des chefs secrets de la rébellion, chargé même de missions aux côtés de Benjamin Franklin, il avait profité de ses relations avec Washington pour que, dans la Constitution votée en 1784, un article fût inséré, capital pour les catholiques : le Congrès ne pourrait « prendre aucune loi pour établir aucune religion ni pour prohiber le libre exercice d'aucune religion ». La liberté religieuse était donc reconnue à l'échelle nationale. Sans doute chacun des États gardait-il dans son ressort sa législation religieuse, et certains étaient violemment hostiles au catholicisme ; mais, dès 1785, Jefferson avait fait établir en Virginie un « statut de liberté religieuse » et l'exemple paraissait devoir être suivi par d'autres États. L'Église pouvait donc considérer l'avenir avec confiance[1].

1. En fait, il faudra plus d'un demi-siècle pour que la liberté des croyances soit reconnue par les législations de tous les États de l'Union.

Sa situation pourtant était loin d'être brillante. Pour s'occuper de ses trente mille fidèles, groupés surtout dans le Maryland, et parmi lesquels l'incroyable variété des origines nationales ne facilitait pas les tâches apostoliques, Mgr Carroll disposait en tout et pour tout de vingt-deux prêtres, qui n'étaient peut-être pas tous de première qualité. Le seul collège fondé par les Jésuites avait dû fermer ses portes : il n'y avait ni écoles paroissiales proprement dites, ni pensionnats de filles, ni hôpitaux, ni, bien entendu, de séminaires. Comment faire progresser une église en de telles conditions?

La chance providentielle de Mgr Carroll, et de l'Église américaine, fut l'idée qu'eut alors, dans sa cellule d'Issy-les-Moulineaux d'où il suivait les événements avec une lucide angoisse, M. Émery, le grand supérieur de Saint-Sulpice. Devinant, dès juillet 1789, qu'un jour ou l'autre la Révolution se tournerait contre l'Église, il pensa à faire une fondation outre-Atlantique pour assurer l'avenir de sa société. Et quand Mgr Carroll vint à Londres, en 1790, se faire sacrer, il fut saisi d'une offre précise émanant de Saint-Sulpice : les fils de M. Olier enverraient aux États-Unis une équipe de professeurs et même d'étudiants et construiraient à leurs frais un séminaire, où ils formeraient le clergé américain jusqu'au moment où il pourrait se suffire à lui-même.

Bien qu'il eût surtout souhaité avoir des prêtres anglais pour le collège de Georgetown qu'il voulait ouvrir, l'évêque n'eut garde de refuser l'offre de M. Émery. Et, en avril 1791, à Saint-Malo, on put voir s'embarquer sur le *Saint-Pierre*, à destination de l'Amérique, un peloton de quatre sulpiciens et cinq séminaristes, dirigé par M. Nagot : en même temps qu'eux voguait vers ses rêves et sa gloire un beau jeune homme, assez prétentieux, qui voulait voir les « bons et vertueux Américains » et les forêts inconnues du Nouveau Monde, François-René de Chateaubriand.

L'implantation des sulpiciens aux États-Unis devait être aussi décisive pour la jeune Église américaine qu'elle l'avait été pour l'Église canadienne au siècle précédent. Bientôt ils furent douze. Bientôt aussi ils furent rejoints par des prêtres que chassaient de France les mesures terroristes et de Saint-Domingue l'insurrection de Toussaint Louverture, au total une centaine de 1791 à 1815. La plupart de ces émigrés étaient des hommes de haute valeur morale et de culture. Ils s'établirent un peu partout dans les territoires de l'Union et partout y firent de l'excellent travail. Moins de vingt ans après la nomination épiscopale de Mgr Carroll, la situation du catholicisme aux U.S.A. était entièrement changée. Et Rome, consacrant cet état de fait, créait en 1808 la province ecclésiastique de Baltimore, dont l'archevêque avait quatre suffragants, New York, Philadelphie, Boston, Bardstown.

Ainsi, parmi les « Pères » de l'Église américaine figure un lot brillant de Français. L'historien américain Théodore Maynard leur a rendu cet

hommage : « Il est difficile d'imaginer ce que serait devenue l'Église sans ces grands savants, vertueux, fort dévoués. » Six accédèrent à l'épiscopat, laissant, là où ils travaillèrent, des noms illustres. Plusieurs furent de véritables figures de légende : tel Mgr de Cheverus, futur archevêque de Bordeaux et cardinal, dont la distinction et le charme firent beaucoup pour implanter le catholicisme à Boston et en l'honneur de qui, lorsque arriva l'annonce de sa mort, les protestants eux-mêmes firent sonner le glas. Ou l'étonnant Mgr Flaget, pionnier de l'Ouest, dont le premier palais épiscopal à Bardstown fut une cabane de rondins. Sa longue vie (près de cent ans) fut si féconde qu'on disait de lui que chacune de ses haltes apostoliques marquait l'emplacement d'un futur diocèse. Ou encore Mgr Bruté de Remur, surnommé « l'Ange du Mont », le plus savant de tous, qui, à cinquante-cinq ans, quitta ses livres puis partit, à deux pas des Peaux-Rouges, arracher à la ruine la chrétienté de Vincennes, et dont la fin de vie fut un tissu d'aventures. Leur action à tous porta ses fruits : à la mort de Mgr Carroll en 1815, les catholiques étaient 70 000 et il y avait 72 prêtres américains.

L'INFLUENCE IRLANDAISE.

C'était l'époque où se déroulait « la grande aventure » chère aux romanciers du Far West, des pionniers lancés à la conquête des terres vierges, des caravanes de lourds chariots où l'on naissait, où l'on mourait, en attendant qu'on puisse bâtir quelques maisons de rondins, germes de villes futures. Après le Kentucky, c'était le Tennessee, après le Tennessee, l'Ohio... La frontière de l'Union reculait vers le nord au détriment du Canada, vers le sud au détriment du Mexique, vers l'extrême-ouest jusqu'au Pacifique.

A cette histoire mouvementée l'Église catholique s'associa. Tandis que certains des siens reprenaient des missions proprement dites parmi les Peaux-Rouges, d'autres, loin de ce Nord-Est où le catholicisme paraissait concentré, plantaient des croix, bâtissaient des lieux de culte, constituaient des paroisses, voire des diocèses, voire même des Universités, comme la célèbre Université Notre-Dame, fondée en 1842 au milieu des Indiens, en « Indiana ». Dans tous les noyaux de défricheurs où il y avait des catholiques, l'Église essaimait : étonnante histoire qu'il serait impossible de suivre dans ses détails, dont on ne saurait citer tous les meneurs. Certains ont laissé pourtant un nom respecté dans les diocèses américains : tel le prince Augustin Galitzine, converti de l'orthodoxie, qui travailla si bien dans l'ouest de la Pennsylvanie, le Père William de Rohan, un des apôtres du Kentucky ou ce Mgr Dubourg qui restera dans l'histoire comme le grand mainteneur de la Louisiane catholique.

Cela ne voulait pas dire que cette jeune Église ne vît se poser à elle nombre de problèmes. L'autorité des évêques français était incontestable ; elle devait durer longtemps. En 1840 encore, la mission prêchée par Mgr de Forbin-Janson montrerait combien demeurait grand le prestige des catholiques de France. Mais cela n'empêchait pas que certains, prêtres et fidèles, fissent des réserves sur ces chefs de diocèses qui, pour la plupart, parlaient mal l'anglais, sur ces « grenouilles » qu'on accusait de vouloir dominer l'Amérique. Les évêques, de leur côté, n'avaient qu'une confiance mitigée en ces prêtres qui arrivaient d'Europe avec les vagues d'immigrants et dont la docilité n'était pas la vertu majeure. Des mots malheureux achevèrent de tendre la situation. Telle fut une des causes des incidents, parfois graves, qui troublèrent la jeune Église américaine. Quand, en 1814, fut nommé au siège de New York Mgr Connolly, Irlandais, les frictions se firent nombreuses avec ses diocésains, ses collègues, voire ses chefs hiérarchiques de Baltimore.

Car, à ce moment, se produisit le phénomène qui devait donner à l'Église des États-Unis quelques-uns de ses traits majeurs, l'arrivée massive des Irlandais. Parmi les 19 millions d'émigrants qui débarquèrent entre 1790 et 1840, la majorité fut originaire de l'île verte ; chassés par les lois anglaises, ou par la misère, attirés par l'industrie naissante, ils affluèrent d'abord à une cadence de 65 000 par an. Puis la terrible famine de 1845, causée par la maladie de la pomme de terre, fit monter ce chiffre à près de 200 000 ! De 1846 à 1854, 1 500 000 quittèrent leur patrie : 20 000 moururent en route ; le reste s'installa presque totalement aux U.S.A. Malgré un afflux non négligeable de catholiques allemands — quelque 200 000 — l'Église américaine prenait fortement l'allure d'une Église irlandaise, avec ses caractères fervents et rigides, le strict contrôle exercé par le clergé sur la vie de ses ouailles : son traditionalisme rigoureux. A l'épiscopat français succédait un épiscopat en majorité irlandais : il n'y avait pas un seul évêque d'origine américaine ! L'Église allait-elle apparaître aux yeux des Américains comme une religion d'étrangers ? Un homme comprit qu'il y avait là un très grave danger : Mgr John England (1786-1842) premier évêque de Charlestown, que son intelligence exceptionnelle, ses dons d'organisateur, sa fascinante présence, rendirent efficace bien au-delà de son diocèse du Sud. Par ses discours, par la presse qu'il créa — par son action personnelle et son entregent, il travailla énergiquement à fondre en un tout les éléments divers de l'Église et à susciter un style de vie typiquement américain. « Il fut, déclara à sa mort le juriste George Read, le premier à rendre la religion catholique respectable aux yeux du peuple américain. »

Les difficultés auxquelles Mgr England et les autres évêques avaient à faire face, du fait de la diversité d'origine de leurs ouailles, se traduisaient, concrètement, par des crises, dont certaines ne furent pas insignifiantes. Il y en eut un grand nombre, depuis l'épiscopat de Mgr Carroll jusqu'au milieu du siècle, le scénario étant toujours à peu près le même :

arrivé d'Europe, un prêtre au tempérament vif, à la cervelle chaude, se brouillait avec ses supérieurs, entraînait avec lui quelques centaines de fidèles dans sa révolte, allant parfois jusqu'au schisme. Ainsi vit-on tour à tour la rébellion de Nugent contre Carroll, celle des Allemands Reuter et Goetz, celles des Irlandais Harold et Gallagher, celle de l'Espagnol Sedella qui donna tant de tablature à Mgr Dubourg qu'il dut repartir pour Besançon. Il ne faut sans doute pas exagérer la gravité de ces troubles. Ils n'eussent été rien si certains évêques européens ne s'étaient mêlés d'intervenir dans les groupements de leurs anciens nationaux installés aux U.S.A., certains allant jusqu'à Rome pour faire nommer des évêques de leur pays. Et surtout si l'Église américaine n'avait enfermé en son sein un germe d'anarchie. En l'espèce il s'agit d'une singulière institution.

Le Trustéisme.

On l'appelait le *trustéisme*. Les catholiques européens apportaient avec eux, parmi leurs usages, ceux des « conseils de fabrique » et du « généralat de la paroisse » qui, dans l'ancien régime, avaient un rôle assez actif à côté du clergé. Ces institutions, implantées dans le sol démocratique de l'Amérique, y prirent un étonnant développement, donnant naissance à des comités laïques, les *trustees*, qui, plus ou moins, à l'imitation des églises protestantes, imaginèrent de régenter la vie paroissiale, en empiétant sur les droits des curés, voire des évêques. Cela alla très loin, jusqu'à des nominations de curés par ces *trustees*, contre la volonté des évêques — un certain Kogan fut le plus notoire — jusqu'à des pétitions réclamant pour les laïcs le droit d'élire leurs évêques mêmes! Rome, à la demande de la hiérarchie américaine, réagit avec vigueur et, en 1822, Pie VII, par la bulle *Non sine magno*, condamna les prétentions des *trustees*. Mais ce ne fut guère avant 1850 qu'un homme énergique, Mgr John Hughes (1797-1864), évêque puis premier archevêque de New York, réussit à résoudre cette épineuse question, en mettant au point un souple système de collaboration entre le clergé et les laïcs, qui fut imité peu à peu par tous les diocèses et qui contribua à donner au catholicisme américain un trait de physionomie qu'il a gardé jusqu'à nous.

Vers 1850, pourtant, la crise de croissance de l'Église américaine était achevée. Les difficultés n'avaient pas ralenti son développement. Partout où se portait la colonisation des pays neufs, le catholicisme était présent. Rome suivait le mouvement en créant sans cesse de nouveaux diocèses — vingt et un! — en érigeant les plus importants en archevêchés : Cincinnati, Saint-Louis, La Nouvelle-Orléans, New York, Orégon. Le premier journal catholique était né en 1822 à Charleston, sous la direction de Mgr England, *United States Catholic Miscellany*, suivi par un journal jésuite à Boston, puis par plusieurs autres, dont un de langue allemande

à Cincinnati. Le public catholique s'enthousiasmait pour les œuvres missionnaires qui venaient de naître en France, la Propagation de la Foi surtout qui allait prendre aux U.S.A. un développement extraordinaire. Les ordres et congrégations arrivaient en foule d'Europe : il en naissait même en Amérique. L'élan était donné et ne se ralentirait plus.

Les réactions protestantes.

Il va de soi que de tels progrès étaient notés sans plaisir par ceux qui, longtemps, s'étaient considérés comme les maîtres et les guides de l'Amérique, les protestants. C'était dans un climat spécifiquement protestant qu'était née la grande république : c'était, de toute évidence, sur le protestantisme, la lecture de la Bible, la stricte moralité des puritains et des méthodistes que reposaient la prospérité, la merveilleuse fortune de l'Amérique. Les remparts de l'Union devaient donc être défendus contre les infiltrations du papisme, véhicule de l'incroyance et de la perversité. D'autant que le catholicisme s'était, maintenant, incarné surtout dans l'Irlandais, le « féroce Irlandais » qui, comme chacun le savait, avait massacré tant d'innocents protestants, qui parlait l'anglais avec un si étrange accent, qui se permettait d'accepter des salaires inférieurs à ceux des vrais Yankees et qui, comble de scandale, dansait le samedi soir !

Aussi, dès que les progrès des catholiques s'affirmèrent, la résistance protestante s'organisa. La liberté religieuse était un droit reconnu par la Constitution fédérale, mais, dans l'intérieur des États, il était loisible de la limiter, et surtout dans la pratique, rien n'empêchait les bons méthodistes, congrégationalistes ou unitariens, de s'unir contre le papisme. La réalité fut donc assez différente des principes et à cette pleine liberté américaine que louaient à l'envi les Montalembert, les Ozanam, des entorses sérieuses furent faites.

Un peu avant 1830, se constitua en divers lieux de l'Union une *Native American Association*, dont le but proclamé était de faire pression sur le Gouvernement pour qu'il mît des restrictions à l'émigration, spécialement à celle des catholiques irlandais. « L'Amérique aux Américains ! » criait-on, ce qui pouvait s'entendre : « L'Amérique aux protestants ! » Les adhérents du mouvement tinrent des meetings où l'on vota des résolutions enflammées. La température monta et, en 1834, une explosion se produisit. A l'appel de quelques meneurs — parmi lesquels Lyman Beecher, père du futur auteur de *La Case de l'Oncle Tom* ! — le couvent des Ursulines de Boston, excellente maison où nombre de protestants riches envoyaient éduquer leurs filles, fut attaqué en pleine nuit et incendié. Cet exploit donna au « *Nativisme* » une vigueur conquérante. Des livres d'un antipapisme résolu racontèrent à 300 000 lecteurs les effroyables sévices qu'une certaine Maria Monk, inventée pour la circonstance, avait subis dans un hôpital tenu par des religieuses. A New York, deux journaux furent lancés pour défendre la cause.

Les catholiques ne se laissèrent pas attaquer sans riposter. L'évêque de New York était alors le vigoureux Mgr Hughes, dont la modération n'était pas le trait principal. Il contre-attaqua, allant jusqu'à avertir les autorités municipales que si les églises catholiques flambaient, « New York deviendrait un nouveau Moscou! » Son exemple fut suivi par l'évêque de Philadelphie, Mgr Kenrick. Il y eut un temps d'arrêt dans le « Nativisme ». Puis ce fut, de nouveau, en 1844, une explosion de fureur : la foule protestante se rua dans le faubourg de Kensington, peuplé surtout d'Irlandais, incendia des maisons, des églises, molesta femmes et enfants, le sang coula. « Étrange odeur de sang et de fumée, nota *le Correspondant*, qui s'éleva de la *ville des frères!* »

L'événement parut si odieux que les autorités finirent par s'émouvoir : le *nativisme* entra en léthargie. D'ailleurs, l'Union était alors trop occupée par son installation en Oregon, par la guerre contre le Mexique, et aussi par la question de l'esclavage qui commençait à se poser, pour s'intéresser beaucoup à ces antagonismes religieux. L'élection de Pie IX, en 1846, considérée comme une victoire du libéralisme, déclencha même aux États-Unis un mouvement de sympathie qui aboutit, le 29 novembre 1847, au fameux meeting de Broadway Tabernacle, où toutes les nations et toutes les religions s'unirent pour adresser au « chef sage et humain » le message de sympathie des « républicains amoureux de la liberté ». Mais quand la révolution romaine de 1848 eut amené chez Pie IX le retournement qu'on sait, l'opinion publique américaine, aussi impulsive dans un sens que dans l'autre, se déchaîna contre le pontife réactionnaire. On le hua publiquement. Un magnifique bloc de marbre de Carrare que Pie IX avait offert pour le futur monument de Washington fut poussé dans le Potomac par une foule en délire. Et la campagne antipapiste reprit de plus belle.

Elle fut menée d'abord par une société de propagande protestante, l'*American and Foreign Christian Union*, puis, à partir de 1853, par un véritable parti, aux allures de société secrète, officiellement appelé « Parti américain », mais plus connu sous le nom de *Know nothing* — « je ne sais rien » — en raison de la formule que les adhérents devaient faire à quiconque les interrogeait sur les buts et l'organisation de l'Association.

Les « Know-Nothings », appuyés par la franc-maçonnerie, déclenchèrent alors une véritable guerre contre le « romanisme », symbole, à leurs yeux, de tout ce qui, par essence, était opposé aux idéaux américains. L'arrivée, assez abondante, de « quarante-huitards » allemands, bons démocrates, luthériens en principe et athées en fait, tous hostiles à Rome, leur apporta un renfort sérieux.

Toutes les occasions furent bonnes pour exciter l'opinion : le passage du révolutionnaire hongrois Kossuth, l'arrivée de l'ancien barnabite Gavazzi, rescapé des malheureuses insurrections d'Italie, la venue surtout aux États-Unis de Mgr Bedini, nonce apostolique au Brésil, venu étudier

la possibilité d'installer une délégation apostolique auprès du gouvernement de Washington, et qui fut obligé de se rembarquer clandestinement pour fuir les fureurs que sa présence déclenchait. Bientôt, on en arriva aux violences : le point culminant fut atteint entre 1853 et 1855. En divers lieux de l'Union, des églises et des couvents furent brûlés ou mis à sac, des prêtres furent molestés. Le Massachusetts s'illustra en votant une loi vexatoire sur l'inspection des couvents des religieuses. A Louisville, le 5 août 1855, une émeute anticatholique éclata si violente que ce jour devait rester célèbre dans l'histoire des États-Unis sous le nom de *Bloody Monday*, lundi sanglant. Ce fut seulement après ce drame que les esprits se détendirent, lentement, mais il faudra attendre encore quelque dix ans, et la guerre de Sécession qui posa de bien plus graves problèmes, pour que le catholique cessât de passer aux yeux de la masse protestante pour un ennemi à éliminer.

Oreste Brownson.

Entre temps, et à l'occasion même de ces luttes, l'attitude des catholiques avait beaucoup changé. Consciente d'être désormais tout autre chose qu'une minorité qui devait se faire tolérer, l'Église catholique s'affirmait en toute occasion. Son porte-parole le plus éloquent, Mgr Hughes, ne déclarait-il pas, comme dans un défi : « Tout le monde devrait savoir que notre mission est de convertir le monde tout entier, y compris les habitants des États-Unis, depuis les citadins et les campagnards jusqu'au Sénat et au Président de la République »? Un gentilhomme breton, Henry de Courcy [1], ami de Veuillot et correspondant à New York de ses quotidiens, publiait, en 1856, dans une traduction, la première histoire de l'Église catholique aux États-Unis, en exaltant le courage, la ténacité dont elle avait fait preuve. Mais surtout était entré en scène un des personnages les plus pittoresques et les plus originaux du catholicisme américain : Oreste Brownson (1803-1876) [2].

C'était un converti, venu du calvinisme le plus puritain, un grand homme maigre à l'énergie farouche. Tour à tour on l'avait connu presbytérien, universaliste, libre-penseur, unitarien et congrégationaliste, ce qui lui avait valu le surnom de « Brownson Weathercock », girouette. Mais, entré dans l'Église en 1844, il y fit preuve d'autant de stabilité que d'audacieuse fermeté.

L'homme était hors série : violent, passionné, d'une générosité de cœur inépuisable, quelque peu excentrique, supérieurement doué. Autodidacte, il n'en devint pas moins écrivain de classe, rédigeant à peu près

1. Sur *La Vie et l'Œuvre d'Henry de Courcy*, voir l'excellent livre de Robert Sylvain. (Université Laval, Québec, 1955.)

2. Voir *Oreste Brownson*, par Théodore Maynard. (New York, 1943.)

seul une revue que, sans excessive modestie, il avait nommée *Brownson's Quarterly*. Chrétien fervent, qu'on classerait volontiers dans la famille des Léon Bloy et des Bernanos, il avait, comme eux, une sorte de génie prophétique qui éclatait en formules percutantes. Au service de l'Église, il mit ses dons, et des passions. Pour lui, les catholiques n'avaient qu'un moyen de se défendre : c'était d'attaquer. Il fonça donc contre les protestants, leurs sectes, leurs faux grands hommes, contre le matérialisme sordide que leur religion trop confortable imposait aux Américains, ne se retenant d'ailleurs pas de traiter de la même manière les catholiques qu'il jugeait trop tièdes ou trop peu respectueux des dogmes.

Tel fut l'homme qui donna à ses coreligionnaires le coup de cravache décisif pour le grand élan victorieux. « Yankee » de la tête aux pieds, il voulait en finir avec cette Église trop timorée, trop humble, qui se laissait traiter en étrangère par les fils de l'Amérique. Il fallait mettre fin à la « domination irlandaise »! Son Église, à lui, serait américaine cent pour cent. Mieux encore : elle serait le guide de l'Amérique!

Telles furent les idées qu'il exprima, notamment à deux reprises, en 1846 dans un cahier spécial de sa revue, puis en 1865. *Mission de l'Amérique*, disait-il, car l'Amérique avait une mission : la « destinée manifeste des U.S.A. était de réaliser l'idéal de la société humaine pour l'Ancien et le Nouveau Monde », c'est-à-dire de mener les nations. Formulant, cent ans d'avance, une doctrine que désormais le moindre citoyen des U.S.A. tient pour un évangile, Brownson s'écriait : « Nous nous regardons comme un peuple providentiel, un peuple qui a à accomplir une destinée grandiose, glorieuse pour lui, bienfaisante pour les autres. Nous sommes le peuple de l'Avenir, et parce que nous portons cette conviction en nous, nous le deviendrons! »

Mais, ce rôle de chef, les États-Unis ne pouvaient pas l'assumer s'ils demeuraient prisonniers des protestantismes usés, privés de sève spirituelle. Ils devaient entrer dans l'Église de Rome, dont les doctrines, d'ailleurs, plus respectueuses de la loi naturelle, étaient proches de celles qui lui servaient de bases. « Comme notre pays est l'espérance du monde, s'écriait-il, le catholicisme est l'espérance de notre pays! » Et il concluait : « Par rapport à l'avenir, c'est nous, catholiques, qui sommes le peuple américain! C'est nous qui tenons entre nos mains les destinées de la Patrie! » On était évidemment très loin de l'attitude que pouvaient prendre les catholiques soixante ans plus tôt!

Une nouvelle étape.

De fait, les conditions avaient totalement changé. Le catholicisme commençait à compter dans la vie américaine. Des catholiques siégeaient sur les bancs du Congrès. Dans le puissant courant d'immigrants qui

continuait à affluer aux U.S.A. — dix millions en vingt ans — les Irlandais étaient peut-être moins nombreux, mais il y avait désormais des Italiens, des Espagnols, des catholiques allemands. L'Église grandissait à vue d'œil dans cette population de fermiers et d'ouvriers agricoles qui allaient faire la fortune du Middle West.

L'Ohio, l'Illinois, le Wisconsin, l'Iowa, le Minnesota, comptaient nombre de catholiques, de catholiques qui, la démographie aidant — on naissait beaucoup chez eux — augmentaient vite. La race des planteurs de paroisses n'était pas éteinte. Au Nouveau-Mexique et dans l'Arizona, Mgr Lamy, Auvergnat, reprenait en mains un clergé dissolu et des fidèles peu commodes. Un jeune dominicain, d'origine italienne, le P. Mazuchelli, apôtre de l'Iowa et du Wisconsin, en surmontant toutes les difficultés, tous les obstacles, faisait de Dubuque et de Milwaukee des centres vivants de catholicisme. Sur la côte Pacifique, vers le nord, l'entreprenant Canadien français Mgr Blanchet, vicaire général de l'Orégon, multipliait les églises et les chapelles avant même qu'il y eût beaucoup de paroissiens pour les remplir ; et vers le sud, dans la Californie chère au Père Junipero Serra, le catholicisme prenait racine, grâce au dominicain américain Alemany.

En même temps qu'un effort d'expansion, était mené un effort de consolidation et d'organisation. Les écoles privées, de tous les degrés, se multipliant prodigieusement, constituèrent à l'Église de solides assises. Les prêtres continuaient à être insuffisants en nombre, et pas toujours très suffisants en qualité, ceux qui arrivaient d'Europe étant trop souvent ceux que leurs évêques ne tenaient pas à garder. Les évêques américains se consacrèrent à la tâche de former un clergé avec une énergie, un esprit d'initiative extraordinaires. Des séminaires furent fondés partout. A Louvain, en Belgique, l' « American college » fut ouvert en 1857 pour recruter et former des prêtres pour les U.S.A. Deux ans après un « American college » était aussi ouvert à Rome. Le résultat de tous ces efforts fut excellent : de 1850 à 1870, le nombre des prêtres passe de 1 320 à 3 780.

Ce clergé séculier reçut dans sa tâche un appui énorme des ordres et congrégations, tant masculines que féminines. Certains étaient nés ou allaient naître sur le territoire américain. Au seuil du siècle, une sainte veuve, Anne-Elisabeth Seton, convertie du protestantisme épiscopalien, avait, en 1811, fondé les Sœurs de Charité d'Emmitsburg, qui s'inspiraient directement des principes de M. Vincent ; en 1850, elles s'affilièrent formellement aux Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, en gardant une certaine autonomie. En 1859, un jeune converti, Isaac Hecker (1819-1888), qui subissait fortement l'influence d'Oreste Brownson, quittait avec trois amis les Rédemptoristes chez qui il était entré, pour fonder une congrégation nouvelle, destinée spécialement à deux formes

d'apostolat, la Mission dans le petit peuple d'origine anglo-saxonne et allemande, et l'action par la presse : *les Paulistes*, relativement peu nombreux, mais dont l'influence dans le catholicisme américain devait être énorme.

Les Frères de la Sainte-Enfance, de Buffalo, les Frères de Saint-François-Xavier, de Louisville, furent créés aussi pour prendre en mains les écoles, cependant que de nombreuses congrégations féminines surgissaient, un peu partout, pour s'occuper d'éducation et de charité, Franciscaines de l'Immaculée-Conception, Sœurs deSainte-Agnès, Religieuses de l'Enfant-Jésus, Tertiaires franciscaines de diverses observances : le phénomène, si frappant en Europe, de prolifération des formations religieuses féminines ne le fut pas moins aux U.S.A.

Plus frappant encore, fut la ruée, la sainte ruée, vers le continent américain, de toutes les congrégations, vieilles ou jeunes, d'Europe. Toutes, ou presque, voulurent être présentes sur ces terres dont on devinait qu'elles étaient celles de l'Avenir. Il serait fastidieux, et sans doute impossible, d'en donner une liste complète ; depuis les Jésuites, solidement installés aux U.S.A. dès 1816, les Carmélites et les Clarisses, les Trappistes qui étaient arrivés sous l'Empire, envoyés par Dom de Lestrange, jusqu'aux Pères et aux Religieuses de Sainte-Croix (du Mans), jusqu'aux Oblats de Marie-Immaculée, venus de France, jusqu'aux Frères de Saint-Alexis arrivés d'Allemagne, l'énumération remplirait des pages. Certains de ces instituts devaient trouver aux U.S.A. une terre si favorable qu'ils y connaîtraient un développement bien plus considérable qu'en Europe : telles les Sœurs de Saint-Joseph qui de nos jours, ont les communautés les plus importantes de l'Union.

Toute cette prodigieuse animation se fit, dans l'ensemble, avec ordre. Les évêques américains n'étaient pas seulement des hommes d'initiative ; ils se révélèrent d'excellents organisateurs. Rome, qui suivait de très près cette belle aventure de l'Église aux U.S.A., continuait à consacrer l'expansion en fondant des diocèses ; il y en avait trente-neuf (dont six archidiocèses) en 1852 ; il y en aura cinquante et un en 1870. Un des traits caractéristiques de cet épiscopat américain fut de maintenir très serrés les liens entre les diocèses. Alors qu'en Europe, les conciles et synodes, même provinciaux, n'étaient pas bien vus des gouvernants, aux U.S.A. l'État ne s'intéressant pas à l'Église, ils se tinrent sans difficultés et très régulièrement. De 1832 à 1869, dix conciles provinciaux furent tenus à Baltimore ; en 1852 et en 1866, ce fut tout l'épiscopat des U.S.A qui s'y réunit. Des organismes centraux commencèrent à se constituer, pour coordonner l'action des évêques et les aider dans leur tâche. Rome approuvait : pour éviter l'intervention des États européens dans les affaires du clergé américain, l'usage s'était pris qu'à la mort d'un évêque, l'épiscopat de la province proposât une liste de candidats. Irait-on plus loin? Certains eussent souhaité une « Église américaine »

qui eût eu, en droit, une sorte d'autonomie dans l'Église universelle, peut-être avec un patriarche à sa tête : Pie IX s'y opposa, sagement, mais fermement.

La guerre de Sécession.

Lorsque éclata, en 1861, la guerre de Sécession, qui, cinq ans durant, allait opposer Sudistes et Nordistes, l'Église catholique était si forte que la crise terrible ne pouvait pas compromettre son avenir. Elle eut cependant, à cette occasion, de difficiles problèmes à résoudre ; les « abolitionnistes » du Nord étaient — on l'a vu avec Beecher, père de Mme Beecher-Stowe — liés de près aux « nativistes » et aux « Know-Nothing » ; les Sudistes étaient en grand nombre catholiques. Des incidents sérieux se produisirent, à New York notamment, où les Irlandais prirent une part active aux émeutes qui faillirent livrer la ville aux Sudistes.

Cependant, l'Église catholique réussit à sauvegarder, mieux qu'aucune autre, son unité. Des évêques étaient dans l'un et l'autre camp, mais ils maintenaient entre eux des relations fraternelles, par-dessus les haines affrontées. Pie IX intervint, à plusieurs reprises, pour que fût gardée cette attitude. La charité agissante des prêtres et des religieuses, dont le dévouement ne faisait pas de distinction entre les combattants, leur assura le respect unanime [1]. L'Église catholique sortit cependant du drame avec des pertes sévères, de nombreux bâtiments de culte détruits par les combats, ses classes dirigeantes du Sud ruinées ; et surtout, elle dut constater avec tristesse que, dans les États du Sud, les catholiques blancs et les catholiques noirs étaient désormais séparés par un mur d'hostilité, et que les nègres passaient en masse aux protestantismes [2]. Néanmoins, sa vitalité n'était pas atteinte. Ses évêques, et surtout Mgr Spalding, archevêque de Baltimore, personnalité de premier plan, bénéficiaient dans toute l'Union d'un prestige considérable. Le concile traditionnel de 1866, où fut lancée une immense campagne pour l'école catholique, prit l'allure d'une manière de triomphe : son ouverture, le 7 octobre, avec l'entrée dans la cathédrale d'une procession de sept archevêques, trente-sept évêques, deux abbés mitrés, et de plus de mille prêtres, fit sensation.

Ainsi, au moment où s'achevait notre période, l'Église américaine avait-elle victorieusement surmonté et sa crise de croissance et tous les obstacles placés sur son chemin. Elle apparaissait comme une puissance

1. L'assassinat du Président Lincoln par l'acteur Booth, où fut compromis le catholique John Serrat, ne provoqua pas de réactions anticatholiques graves.

2. Le concile de 1861 supplia, en termes élevés, tous les catholiques, prêtres et laïcs, de se montrer fraternels envers les nègres et d'aller à eux. Mais cet appel fut bien peu entendu alors.

dans l'Union, et prête à s'affirmer demain plus forte encore, plus conquérante. Rome n'allait pas tarder à couronner cette étonnante histoire. En 1850, déjà, le président Lincoln avait fait demander qu'un prélat américain reçût la pourpre. Antonelli avait trouvé l'idée absurde. Mais Pie IX avait répondu que, « seul parmi les successeurs de l'Apôtre à avoir foulé le sol de l'Amérique », il était résolu à être aussi le premier à créer des cardinaux américains. Il devait tenir parole et en 1875, en donnant à Mgr Mac Closkey, archevêque de New York, le chapeau et la cape rouges, il reconnaîtrait de façon éclatante la place que, dans le monde catholique, la jeune Église des États-Unis avait su s'adjuger.

DANIEL-ROPS,
de l'Académie française.

CHRONIQUE DES LIVRES

DEUX NOUVEAUX « LITTRÉ »

TANDIS qu'un Club du Livre et un grand éditeur se consacrent à la réédition intégrale du Littré, d'autres viennent, les uns de rééditer, le dernier de mettre à jour le précieux *Abrégé* établi, du vivant même de Littré, par le professeur A. Beaujean. Gallimard et Hachette nous présentent ainsi, sous un étroit format, une réédition du Beaujean, condensé sur papier bible en 2 449 pages. On y trouve, comme dans le *Dictionnaire*, le sens général et usuel des mots et l'explication de leur origine, illustrée par des exemples empruntés aux trois principaux siècles de notre littérature ; Littré s'était d'ailleurs porté garant de la fidélité manifestée par son collaborateur et ami au principe et au plan de son *Dictionnaire*.

Si utile que puisse être une telle réédition, elle fixe la langue dans l'état où elle se trouvait il y a un siècle (le *Dictionnaire* date en effet de 1863). Aussi, les Editions Universitaires ont-elles voulu tenter, sinon la mise à jour du *Dictionnaire* lui-même, du moins celle de son *Abrégé*, fidèles en ceci à l'esprit même de Littré, pour qui « l'usage contemporain » était « le premier et principal objet d'un dictionnaire ». Une équipe de collaborateurs, appartenant à toutes les branches de l'Université et groupée sous la direction du Professeur G. Venzac, docteur ès lettres, a considérablement enrichi l'*Abrégé* de Beaujean tant en termes nouveaux, littéraires, scientifiques ou pratiques qu'en exemples neufs, empruntés cette fois à la littérature contemporaine, de Mauriac à Jules Romains et de Gide à Marcel Proust. Il en résulte un épais volume, moins maniable sans doute que le *Petit Littré* de Gallimard-Hachette, mais d'une incontestable utilité.

PIERRE DE BOISDEFFRE

(Suite de la chronique des livres page 35.)

LA CITERNE

par Pierre Gascar

L'été semblait plus long, plus ardent que tous ceux qui l'avaient précédé. Il en était ainsi chaque année. On ne se souvenait pas de cette lumière sur la terre blanchie, de cette brûlure. C'était là, sans doute, un refus de la mémoire : l'oubli faisait un peu plus d'ombre dans la vie.

L'ombre, le village en était plus qu'aucun autre démuni. On n'y comptait que quelques arbres. Outre l'église et la citerne, seules, trois maisons éloignées les unes des autres s'y élevaient. Presque tous les habitants du village vivaient dans des « cuevas », des grottes creusées dans les monticules qui se pressent les uns contre les autres sur ce versant de la Sierra Nevada.

Rien ne faisant saillie et ne retenant l'ombre, le village était, tout le jour, livré au soleil. Dans les heures les plus brûlantes, rien n'y rappelait la vie : l'été s'aggravait d'une absence. Absence équivoque, âge étrange qui n'était ni tout à fait celui de la lumière ni tout à fait celui de l'être humain : on nourrissait des enfants dans la terre, on parlait, on aimait sous le désert et, vers midi, les hommes au visage paisible qui revenaient des champs allaient, pour un temps, se cacher dans la mort.

Il y avait bien, çà et là, sur le flanc des monticules d'argile, l'encadrement d'une porte peint d'un lait de chaux bleu ; çà et là, au milieu des herbes pâles du sommet, une courte cheminée également bleue qui constituait une domestication du paysage et, déjà, comme une conversion architecturale de son relief. Mais qu'un homme franchît un de ces seuils aux couleurs maraboutiques, on le perdait, il s'enfonçait dans une de ces galeries dont on ne pouvait imaginer la longueur, il changeait de règne, touchait, dans son sommeil, un mur où brillait déjà un peu de silice, où des bêtes aveugles veillaient et où s'achevaient des racines. Il dormait dans un monde inversé, sentant se déployer, des deux côtés, comme des ailes immenses, l'aire obscure que chaque couche géologique dessine, cela sous le plafond de la mort où, seul, un peu de silice vivait.

Dehors, le feu. Le vent, parfois, un vent bref, venu de loin, qui ranimait, un instant, à perte de vue, l'herbe des collines, qui avait frôlé les tours rouges que l'érosion dénude et dresse, sur les monts, un peu avant Elva, et qui allait passer sur la Sierra, mourir sur la mer courant en sens contraire.

Un village sans maisons, des hommes sans regard et un été sans fin, tout cela concourait à une sorte d'éternité. Mais que de couleurs dans cette éternité ! Le soir, celle de la brique usée ou mal cuite ; à midi, cette blancheur affleurant sous la poussière d'argile que le vent, parfois, soulevait ; le matin, enfin, la couleur mauve des ombres qui ne dureraient pas et qui posaient, au loin, des taches semblables à celles d'une végétation naine.

Ces passages d'un ton à l'autre — et il y avait, selon les heures, d'autres gradations — rendaient une espèce de fertilité à cette contrée morte de sécheresse. Le soir avait une couleur de récolte et, hors de la blancheur totale de midi, tout autour d'Elva, la terre, par moments, semblait se teinter d'avoir bu. Dès qu'on sortait de l'ombre des cuevas, les illusions que procurait la lumière et la dénudation du sol provoquée par l'été vous ouvraient un monde plein de diversité où les couleurs du jour, sur les collines, proposaient ainsi du blé, de l'alfa et, le matin, des nappes d'origan ou de centaurées. Le sol, sous vos pieds, dispersait des pierres de toutes sortes, des onyx, des silex lunulés, dessinait des veines d'argile, de craie, de sable, d'humus poudreux, avec de courtes herbes sèches, des plantes épineuses s'ouvrant sur la terre en étoile, des insectes noirs.

Il n'y a que l'eau qui se ressemble. Il aurait fallu retrouver cette fixe mesure, maintenant que tout se multipliait, s'effritait dans l'usure de la chaleur ou se réfugiait dans les leurres de la lumière. Il aurait fallu retrouver ce langage, maintenant que le silence de l'été était partout, le silence de midi au fond des fossés, le silence de midi au fond des citernes, avec des épis jetés par le vent et des marques de pas.

Les habitants d'Elva allaient, à quelques kilomètres des cuevas, puiser dans un trou une eau trouble. Les jarres chargées sur les ânes, ils regagnaient leur village enseveli, par des chemins pierreux. Leurs pas marquaient. Ils marquaient sur ces rochers affleurants. Plus tard, ils marqueraient à l'intérieur des trois maisons d'Elva, sur le sol pavé des cuevas, dans l'église, un peu comme lorsque des maçons ont quitté une demeure. Et ces empreintes pâles, les traces de ces allées et venues, dans le silence, semblaient annonciatrices, donnaient une espèce de solennité au moindre déplacement, suggéraient la parcimonie soudaine d'un destin où tout, désormais, devait compter, chaque pas, chaque geste, la sécheresse faisant de la vie un miracle exténué dont il importait que les dernières marques subsistent.

Le temps était venu où l'on pouvait se retourner sur soi, se voir

encore, s'imaginer soi-même une dernière fois, alors que l'air brûlant avait déjà repris toute la place, où l'on pouvait mesurer cette progression qui ne conduisait jamais qu'un peu plus dans l'été, le dessèchement et la soif. Tout aurait pu être si simple ! La pluie serait tombée, une de ces lentes pluies qui obscurcissent longtemps le jour, qui bruissent dans la nuit, et l'on voit, alors, sur le seuil des cuevas ouvertes à la fraîcheur, se balancer, d'un jaune lumineux de lampe, des épis de maïs pendus...

Quelques semaines plus tôt, un habitant d'Elva avait frappé un homme d'un coup de couteau, dans une querelle dont les causes restaient imprécises. On l'avait descendu, à l'aide de cordes, à l'intérieur de la citerne vide, en attendant qu'un garde civil vînt le chercher. Durant la nuit, il s'était lamenté et la grande cuve de ciment donnait de la résonance à ses paroles. Rien ne reliait la durée de l'été au chagrin ou aux remords de l'homme, rien ne reliait la sécheresse à cette voix indistincte qu'on avait entendue jusqu'à l'aube, des chiens aboyant, par moments, et pourtant, il y avait, depuis, ces marques de pas, au fond de la citerne. Seule, la pluie, le retour de l'eau les effacerait. Jusque-là, le crime de l'homme servirait un peu de repère : à ce moment-là, déjà, il ne pleuvait plus.

La sécheresse avait commencé par du sang, par une blessure et s'était prolongée comme une fièvre. Pour d'autres, il est vrai, elle avait commencé par un scorpion rencontré sur un sentier qui conduisait à une Vierge de pierre ; pour d'autres, encore, par une succession de vols migrateurs ; pour d'autres, enfin, par cette dureté dans les propos et sur les visages, vers le mois d'avril ou un peu plus tôt, peut-être, alors que la terre était lourde des récentes pluies et que toute haine pouvait encore sembler coupable...

Maintenant, je suis, à mon tour, au fond de la citerne. Mes pas ont recouvert et brouillé les empreintes de celui qui m'y a précédé. Je le connaissais mal. Je connaissais mal sa querelle. J'ai toujours vécu assez isolé dans le village. La baraque que j'utilise comme atelier de mécanique se trouve au bord de la route départementale, à trois kilomètres d'Elva. Chaque matin, très tôt, je quitte la cueva qui me sert de maison et je ne la regagne que le soir. Mes rapports avec les habitants du village se bornent à des échanges de paroles sans importance, au hasard des rencontres sur le chemin. On se méfie un peu de moi. En Espagne, aujourd'hui, il n'y a plus que les mécaniciens qui pensent.

Il n'y a, peut-être aussi, que les mécaniciens qui aient assez de malignité pour écouter cette voix se lamentant, un soir, au-dessus du village. C'était celle de l'homme dans la citerne, un muezzin emprisonné. Il avait dû boire et, seul contre ce mur rond, il prolongeait la turbulence de l'ivresse qui l'avait amené à sortir son couteau et à frapper. Ce qu'il disait, je ne le comprenais pas et je m'en souciais

peu. Pourtant, je prenais plaisir à son délire. Il n'y aura jamais assez de chiens, la nuit, en Espagne, jamais assez de signes de la malédiction.

J'étais assis, dehors, au pied du monticule où ma cueva s'ouvrait. Je possédais, à moi seul, cette montagne, tout l'intérieur d'une montagne, comme ces ermites que j'avais vus dans de vieux tableaux, au musée du Prado. Parfois, même, ils habitent la moitié d'un œuf gigantesque, le bord denté de la coquille posé sur le sol nu. Ils portent une barbe de lévite et ils songent. On les sent prémunis contre le désastre qu'ils contemplent : un peu plus loin, des femmes et des hommes nus, maigres, mais le ventre curieusement enflé, sont attachés sur des roues ; d'autres sont enfermés dans une boule de verre rose qu'une énorme grenouille tient entre ses pattes. Des linges pendent à des arbres grêles et sans feuilles.

Je ne voyais rien de semblable dans l'espace poudreux qui s'étendait entre les cuevas d'Elva et qu'éclairait la lune. Seule, la voix de l'homme emprisonné dans la citerne, comme je le suis aujourd'hui, rappelait que le monde n'était pas uniquement cette lumière pâle et ces ombres. La voix de l'homme excédait les chiens. Plus que la lune ou la chaleur, elle les empêchait de trouver le sommeil : supplication, appel, injure? La réponse des chiens n'était guère plus claire, mais ce qui importait, pour moi, était que se poursuivît cet absurde dialogue : il attisait l'Espagne.

On ne l'attisera jamais assez. Aussi loin que mon regard pouvait porter — et mon regard, les yeux fermés, je lui donnais sa vraie mesure — de Motril à Huesca, de Jaen au cap de Gata, je regardais la cendre. Ces montagnes nues, cette terre blanchie par l'été trop long, ce silence d'un peuple, tout cela recélait la brûlure. Il faudrait bien qu'on en vînt, un jour, à la crier...

En attendant, je vivais, comme les autres, bien qu'un peu en retrait, l'histoire de cette sécheresse. Un samedi, je quittai, à midi, mon atelier en planches. La chaleur était insupportable et le travail manquait. Il passait moins de voitures que jamais sur la route.

Je remontais le chemin ensablé au bord duquel pendaient de fines racines sèches retenant parfois des minuscules mottes de terre d'une dureté de poterie, moins un chemin qu'une large craquelure du sol dont on aurait pu rendre le soleil de midi responsable s'il n'y avait eu, avant moi, sur ce même chemin, tous ces paysans noirs aux oreilles de Wisigoths et ces Maures en route vers quelque château rouge se confondant avec les tours que le vent dénude et dresse, dans les collines d'argile et de silice, un peu avant Elva.

Ruisseau mort, torrent tari. Les lits de ruisseau, ici, ne sont que pour les hommes et les bêtes, ruisseaux de soif et de trébuchements. Il arrive, même, que les hommes et les bêtes n'y passent plus. Il ne reste que moi, comme ce jour-là, moi, matin et soir, marchant seul,

après ces Arabes aux éventails de crin, après ces paysans morts, mes semblables, un fer de bêche dans le dos, moi seul, un mécanicien au milieu de l'Espagne, avec mes vêtements tachés de cambouis, presque mordorés dans le soleil, et cette mouche noire qui m'accompagne, se pose, devant moi, sur les pierres marquées d'empreintes de pas.

Ce jour-là, je vis, sur le sol, un lacet d'espadrille et je me baissai pour le ramasser. Ce sont là des gestes de la solitude. J'allais rejeter le lacet effiloché lorsqu'un homme qui me suivait, sans que je m'en fusse aperçu, me rejoignit. Il était d'Elva mais je le connaissais à peine. Il regarda le lacet que j'allais jeter et tendit la main :

— Si tu n'en fais rien...

Je le lui donnai. Il l'enroula et le plaça dans sa poche, en me regardant sans amitié. Je suis un peu plus riche que les autres. Eux, ils manquent de tout. Nous continuâmes de marcher en silence. Le soleil n'avait jamais brûlé autant. Ses rayons verticaux ne ménageaient même pas contre un des hauts talus effrités du chemin ces ombres que le matin ou le soir amasse. D'ordinaire, quand je me rendais à mon atelier de planches ou quand j'en revenais, elles étaient là, perdant, au loin, leur transparence. J'y voyais des tireurs pressés contre le mur d'une tranchée, au pire, des tireurs morts. Je n'ai le regret d'aucune bataille, que ce soient celles qui se livrèrent, depuis des siècles, dans toutes les parties de ce pays, ou celles dont je rêvais, sur ce chemin solitaire, avec, au-delà, ces ennemis avançant, le soleil dans le dos, tantôt portés par l'aube et tantôt par le soir, mes ennemis de tout le jour dont je connaissais le nombre, à défaut du visage.

L'homme, près de moi, se mit à parler de la sécheresse. Il était sûr qu'il ne pleuvrait plus jamais. Le soir descendait sans qu'il y eût, dans le ciel, un seul nuage. Le matin venait, également pur, et cela ne cessait, à aucun moment, de ressembler à la paix et à la sagesse. Le ciel était redevenu naturel. On avait vécu jusque-là d'accidents, des derniers troubles qu'un âge diluvien laissait derrière lui. On sortait maintenant de l'enfance du monde, comme d'une forêt pleine d'ombres, de rumeurs. Ces champs brûlés à perte de vue avaient bien la couleur de l'éternité.

L'homme ne disait pas tout cela : j'interprète ses paroles et les silences qui les entrecoupaient. Je ne répondais rien. L'homme s'étonna de mon mutisme. Il me regarda, de nouveau, sans amitié :

— A quoi tu penses ?

Je dis le premier mot qui me vint à l'esprit, un mot que j'avais plaisir à prononcer parce qu'il avait une sorte de brièveté froide et, en même temps, quelque chose de transparent et d'obscur :

— A un bief.

L'homme ne connaissait pas ce mot et je vis la colère se peindre sur son visage maigre.

— A un bief?

Il prit, enfin, le parti de hausser les épaules, comme s'il était entendu que j'avais toujours manqué de raison. Il cessa de parler et nous nous séparâmes, avec un vague geste d'adieu, à l'endroit où s'ouvraient les premières cuevas.

Ce mot « bief » devait, plus tard, donner des armes à mes accusateurs. Je le retourne, ce soir, dans ma tête : c'est un mot froid, court, aigu. Avec ce mot, j'avais jeté, entre les gens d'Elva et moi, un couteau.

Pourquoi ce mot m'était-il venu à l'esprit? Sans doute parce que la chaleur me faisait rêver d'un répit, d'un remède. Mais j'aurais pu, alors, parler simplement de la pluie, comme mon compagnon et les habitants du village. Il n'y a pas de biefs, ici. C'est une réalité du Nord, une fosse d'eau sombre, aux bords recouverts d'un velours visqueux, un lieu de noyade. En évoquant ce qui ne pouvait exister, ici, et qui, par surcroît, aurait dépassé nos désirs, pouvait déjà nous inquiéter, même dans la soif, je cédais à la cruauté ou à la démence. Du moins, pouvait-on le penser, car je me demande si ce mot venant aussi soudainement à mon esprit n'avait pas la valeur d'une annonciation.

Ce jour-là, dans l'ennui de l'inaction, je décidai d'agrandir ma demeure. A ceux qui vivent dans les cuevas, l'espace habitable n'est pas mesuré. Il suffit de creuser : on se bâtit des chambres à coups de pioche. Personne ne s'en prive. Les chambres se multiplient sous la terre brûlée. Chaque cueva à l'intérieur de laquelle on peut être invité à entrer est une maison secrète. On en ignore la grandeur. Si l'on parvient à la découvrir, le mystère se referme, dès le lendemain de votre visite : une pièce ou, pour le moins, un réduit de plus, un couloir, une fosse a pu être creusée depuis.

On ne perce pas toujours les intentions de ceux qui pratiquent ainsi, au fond de leur demeure noire, une chambre plus noire encore, plus silencieuse, plus sépulcrale. Pour quels délits? Les plus muets et les plus clandestins, peut-être : le blasphème solitaire, l'inceste. Le noir, la terre, son odeur réveillent ces envies. Ce n'est pas tout que l'Enfer. A chaque degré qui y conduit, on sent grandir en soi la force et le goût de le justifier par ses actes.

Mais je rêve. En creusant, nous fuyions. Nous fuyions cet été trop long, trop dur, ce monde dévoré par sa propre évidence. Je fuyais les images du jour, l'image du lacet que l'homme enroulait avec soin, l'image de cette colère brève sur un visage qui, depuis longtemps, ne suait plus. Il fallait que cet homme et ses semblables souffrent encore, je le sentais, souffrent un peu plus. Moi avec. Il fallait que l'Espagne se réveille.

Je leur aurais tout donné, toute l'eau du ciel. J'aurais disposé de mes mains ces pierres formant une vasque sous la source, puis un

sillon contenant l'eau transparente et heurtée, avec, au fond, des cailloux portant des lunules blanches, des bagues, des traits, l'eau courant, dévalant à travers les signes des pierres, à travers les herbes ployées, à travers les terres rouges qui s'émiettent, allant au-devant, se nouant, se dénouant, tournant, parfois, sur elle-même et ayant rejeté, alors, dans une zone de remous lents, une partie d'elle-même qu'elle reprend peu à peu dans sa force, l'eau sans fin s'épousant à nouveau, continuant sa course, se gonflant contre l'étrave des cailloux marqués d'une ocelle jaune ou blanche, d'autres fois, se déchirant aux branches où elle accroche un mince étendard d'eau, atteignant, enfin, le lacis des arroyos, le quadrillage de l'irrigation, les canaux de terre meuble où, soudain reposée, jaunie, dormant sous une pellicule d'herbes, de brindilles, d'insectes morts, elle se retire par les mille galeries invisibles du sol et va nourrir une fertilité chinoise... J'aurais donné tout cela mais, avant, il fallait...

Le plus fastidieux, quand on creusait à l'intérieur des cuevas, était d'évacuer la terre. Certains l'employaient pour combler les pièces dont ils ne voulaient plus. Ils vivaient contre ces remblais. Bouchant d'un côté, forant de l'autre, ils se faisaient une demeure zigzagante, un vrai chemin de ver. Parfois, ils en venaient à changer la porte de place. Un encadrement bleu, une potence restait peinte sur le flanc du monticule : dans ce village désert, dans ce village faux, de quoi perdre tout à fait la raison.

Je portais la terre dans deux grands couffins hors de ma grotte et la versais, un peu à l'écart, au pied du monticule que j'étais seul à habiter. On ne me voyait pas : il n'y avait personne dehors, sauf les fentes des portes. Quand tout est vide, la présence humaine peut devenir aussi fine qu'une herbe, aussi lisse qu'un nœud du bois dans une planche... Ce travail était épuisant. Je passais, sans fin, de la lumière à l'ombre, du feu à la fraîcheur. Tout cela pour quelques pneus d'auto et de bicyclette : dans ma baraque de mécanique, la chaleur les altérait. Et puis, je craignais les vols. C'étaient là, en tout cas, les seules raisons que je m'avouais. En fait, je cherchais une issue hors de cette prison éblouissante qu'est devenue l'Espagne.

Je remuais de la terre. Elle changeait, là aussi, de couleur à chaque instant, pâlissant à mesure que je la portais vers la lumière, redevenant sombre lorsque je la renversais sur le tas, puis séchant tout à fait, au bout d'une minute.

Je découvris bientôt qu'elle séchait de moins en moins vite, bien que la force du soleil ne diminuât pas. Au fond de la cueva, je posai mes mains puis j'appliquai ma joue contre la paroi que j'avais attaquée et j'y sentis une fraîcheur plus grande. Je me mis alors à forer un trou juste assez large pour qu'on y pût engager son bras. J'en ramenai une poignée de terre humide.

Je m'étais approché de la lampe, je regardai ma main : de nouveau,

la terre pouvait se pétrir, la terre redevenait du pain. Alors, soudain, cet égarement de la joie que je me reprocherais bientôt : j'allais sortir, appeler, montrer à la première personne qui viendrait cette poignée de terre sombre où mes doigts marquaient, apprendre aux hommes d'Elva qu'il y avait de l'eau dans la butte où était creusée ma cueva, travailler avec eux et atteindre la nappe...

Je me retrouvai en plein soleil. L'espace qui s'étendait entre les monticules n'était plus tout à fait vide. A quelque distance, devant moi, un homme battait un mouton. Je clignais des yeux tant la lumière était grande. Il arrivait qu'on battît des ânes mais pourquoi un mouton ?

Il était tenu par une longe que l'homme tirait à lui, tandis qu'il levait la grosse branche avec laquelle il frappait la bête. Elle cherchait à s'enfuir, trottinant en tous sens et glissant dans la poussière, la tête basse, avec le même affairement que si elle avait cheminé au milieu du troupeau, perdue plus que châtiée : aveugle.

Un souffle de vent souleva la poussière à laquelle restait mêlée la balle du dernier blé qu'on avait battu. L'homme et le mouton disparurent dans le tourbillon. Il apporta jusqu'à moi une odeur de vieille moisson. Cet été commençait de ressembler à la mort. Voici que l'Espagne fumait de toutes ses terres devenues cendre, elle s'effaçait dans un nuage où l'on apercevait encore, comme dans un bûcher que le feu embrase, un profil de montagne rouge et cette branche noire qu'un homme déjà presque invisible levait au-dessus de sa tête, un homme qui ne manierait plus jamais le fléau sur les aires blondes, un homme qui avait perdu, l'une après l'autre, ses armes et qui, descendant tous les degrés de la dépossession, jusqu'à celui-ci où il s'enveloppait d'une nuée de poussière, en était venu à se battre avec un mouton.

J'ouvris ma main : la terre avait séché. Je l'effritai entre mes doigts. Il n'y avait pas eu de miracle. Il n'y aurait jamais de miracle pour l'Espagne. Je rentrai chez moi, fermai la porte à clef et je me remis à creuser...

Vers le soir, l'eau se mit à couler en minces filets contre la paroi. Ce n'était guère plus qu'un suintement. Elle disparaissait bientôt dans une anfractuosité. Le mur de terre ne brillait que lorsque j'élevais ma lampe, la déplaçais, accrochant un reflet puis le perdant. L'eau n'existait vraiment que lorsque appuyant ma main contre la paroi je la recueillais dans ma paume.

Je ne creuserais pas davantage, bien que je fusse assuré qu'une nappe d'eau était proche. J'en resterais là. Nous en resterions là. Moi, à un semblant de source. Eux, à un espoir. Ils s'en contentaient. Ils se seraient sentis comblés par ce semblant de source. Mais, le salut de ce pays, il y faut un plus large désir.

Je recueillis assez d'eau pour me laver des pieds à la tête. Je ten-

dis ensuite une étoffe devant le mur, en guise de rideau. Je la soulevais de temps en temps : l'eau ne luisait guère plus qu'une bête des murs. Je me disais qu'il pousserait bientôt, tout autour, des plantes blanches.

Lorsque je fus couché, je m'appliquai à écouter le bruit. Il était à peu près inaudible. Une personne non avertie ne l'aurait pas perçu. Ce n'était ni les chuintements, ni les gargouillis, aussi faibles soient-ils, de l'eau qui ruisselle. Non, pas même un murmure. Plutôt, un mouvement lointain du silence : le mur respirait.

Je ne dormais plus seul et je mesurais, soudain, la solitude de tous ceux qui dormaient dans les cuevas voisines, une femme à leur flanc, des enfants dans le noir. Cette vie n'emplit pas tout l'espace. Elle n'a pas raison de l'été. Les soupirs, les grognements du sommeil, les chuchotements de l'amour n'étaient jamais, dans ces cuevas profondes, que la rumeur d'un tombeau qui s'apaise. Ici, de l'eau brillait, inépuisable, froide dans la chaleur, lucide dans la nuit, fertile...

Je la retrouvai le lendemain matin. Le débit de la source ne s'était pas accru. Les filets d'eau avaient seulement creusé, dans la terre, d'étroites gorges sinueuses qui donnaient à la paroi un relief de rocaille. L'eau reculait un peu, brillant maintenant plus fort dans ces failles où elle se rassemblait, comme un miroir enseveli.

Dehors, c'était le soleil de chaque jour, avec des hommes qui s'étaient, dès l'aube, préparés pour le dimanche et que la chaleur, déjà, accablait. Ils iraient, un peu plus tard, secouer leurs pieds poudreux dans l'église. Je ne m'y rendais jamais mais on me le pardonnait à demi : aux yeux de tous, la mécanique était, aussi, une religion.

***

Je décidai de descendre au bourg qu'on trouvait sur le bord de la route départementale, à guère plus de deux kilomètres de mon atelier. J'y passais la plupart de mes jours de congé, tantôt chez des amis, à jouer aux cartes, tantôt au café où tout le monde me connaissait et appréciait mon savoir. J'attendais qu'on me louât une chambre, depuis longtemps promise. Je méprisais les gens d'Elva. Ceux du bourg n'étaient pas meilleurs mais il y avait de l'ombre, dans leurs rues, on entendait, parfois, quelqu'un chanter, je m'enivrais lentement de vin dans la chaleur du café bruissante de mouches. C'était une forme de sommeil.

Souvent, je me retirais des conversations et je restais, les yeux ouverts, à regarder interminablement les images des réclames et les affiches de corridas épinglées sur les murs devant lesquelles se défaisait la fumée des cigarettes. Parfois, Isabela, la servante, venait me toucher l'épaule. Je sursautais et je levais les yeux. Elle me souriait. Depuis un an, elle était ma maîtresse. Cependant, nos ren-

contres hors du café demeuraient espacées. J'attendais cette chambre. Isabela attendait le mariage. J'y montrais peu d'empressement. Elle me reprochait de ne croire à rien.

Ce dimanche-là, vers le soir, l'homme que j'avais rencontré sur le chemin, la veille, entra dans le café. Je regardai ses espadrilles, afin de voir s'il avait utilisé le lacet. Il surprit mon regard et parut mécontent.

— Monsieur du « bief »...

Il eut un bref ricanement. Il s'était approché du comptoir pour se faire servir à boire. Les hommes qui se trouvaient là l'interrogèrent. Pourquoi m'appelait-il ainsi ? Il le leur dit. L'un d'eux croyait connaître la signification du mot et l'expliqua ou, du moins, tenta de l'expliquer à ses compagnons. C'était de l'eau, de l'eau qui tombait d'un endroit dans un autre, pas comme une cascade, d'une façon plus régulière, comment dire ? plus lisse : de l'eau contrôlée, mécanique, en un mot... Il eut un geste d'homme blasé :

— J'en ai vu !

... Cette crinière d'eau rejetée par-dessus une marche de pierre, se déroulant dans une transparence striée, avec, à l'endroit où elle touchait le courant, un bourrelet, un trait d'écume où sautaient de petits cailloux, des brindilles qui perdaient leur écorce morte, des gouttelettes que le soleil irisait...

— J'en ai vu !

Les autres hommes restaient rêveurs. L'homme au lacet semblait avoir oublié sa contrariété première. Je ne disais rien et je sentais que mon silence s'apparentait, pour eux, au détachement mêlé d'indulgence que montrent les gens de science lorsque des profanes s'aventurent ingénument dans leur domaine. Un des hommes me posa, enfin, une question, non sans une espèce de timidité :

— Tu saurais en construire un ?

Il n'attendit pas ma réponse. Il se tourna vers ses compagnons et leur représenta l'imprévoyance avec laquelle, pendant les saisons pluvieuses, ils laissaient l'eau se perdre ou s'enfuir. Un homme comme moi, rompu aux techniques, pouvait ordonner des travaux, les diriger et assurer, d'une manière autoritaire, la répartition des eaux recueillies.

— Est-ce que seulement vous le méritez ?

Je m'étais levé. Je me sentais plein de force et de sagesse, avec quelque chose, en moi, de radieux. J'avais beaucoup bu. Je me mis à marcher à travers la salle. Je parlais aisément et j'entendais ma voix marteler les syllabes. Qu'auraient-ils fait de l'eau ?

Les champs auraient reverdi, on aurait été délivré de la faim, on aurait construit des maisons à la place des cuevas, tracé une route. Mais la peur serait restée, la servilité devant les puissances, l'injus-

tice acceptée, le refuge dans d'étroites croyances, la dénonciation... Pourquoi avait-on livré Horqueto à la police?

Le nom de l'homme qui avait poignardé son voisin et qu'on avait descendu dans la citerne m'était revenu brusquement à l'esprit.

J'avais négligé jusqu'alors de m'instruire de cette affaire, me contentant de ce qu'on m'en avait rapporté, au hasard de mes rares rencontres avec les gens d'Elva. Cependant, et je le découvrais dans la lucidité de la demi-ivresse, une inquiétude était restée en moi. Pourquoi Horqueto avait-il frappé son voisin d'un coup de couteau?

— Moi, je ne fais pas de politique! s'écria l'homme au lacet.

Il était rouge et me regardait, de nouveau, avec méchanceté. Les autres semblaient mal à l'aise et, en même temps que l'homme au lacet, s'étaient retournés vers le comptoir, comme si cette conversation à propos du bief et de l'eau n'avait jamais eu lieu.

Je restais debout, au milieu de la salle, démuni, un peu las. Par-delà les vitres du café et les maisons de la rue, je voyais les montagnes nues qu'éclairaient les rayons du soleil couchant. Je me serais tout à fait laissé aller à la tristesse si je n'avais, de nouveau, pensé à cette eau que je détenais, au fond de ma demeure, brillante comme une petite châsse de verre, un tabernacle au fond des catacombes, un Dieu protégé, détourné...

*
* *

Après avoir dîné, je m'attardai dans la salle. Isabela, son travail achevé, était venue s'asseoir en face de moi. Il n'y avait plus personne. Le patron, lui-même, était monté se coucher, laissant à la servante le soin d'éteindre les lumières et de placer les vantaux.

Les propos que j'avais tenus dans l'après-midi avaient beaucoup impressionné Isabela. Elle trouvait bon que j'aie paru dédaigner les offres que me faisaient les hommes : cette attitude seyait à un futur directeur des eaux. Ils reviendraient vers moi avec plus d'empressement encore, déjà pliés à la docilité. De la lâcheté que j'avais dénoncée, elle ne disait rien. Je lui en savais gré : je m'étais mis à douter un peu de moi-même.

Quand, tout d'un coup, une poignée de vos semblables tournent vers vous leurs visages, comme ceux-là l'avaient fait, pendant que je parlais, la foi dans le Mal vacille. Il n'est pas un regard qui n'entame notre croyance dans l'ombre, aussi faiblement que ce soit. Déjà, une lumière court au fond de la nuit. Elle ne vient pas vers vous. Elle vous fuit, elle erre. Mais chacun porte son regard devant soi, comme une lampe dans la mine. Le vent des profondeurs souffle de toutes parts. On tâtonne, on est seul, on s'éloigne. Bientôt, il n'y aura plus rien.

Bientôt, il n'y aurait plus rien... Je l'avais senti, quand, faisant

face aux hommes, je leur avais reproché cette passivité qui les rendait complices des forfaits de ce temps. Mais, complices, ils l'étaient aussi de cette terre morte, de ces étés trop longs, de leur soif et de leur propre faim. Toute leur vie était complice. Elle était cependant la vie, ce miracle obstiné, à travers l'indignité et la misère. Bientôt, il n'y aurait plus rien... De la main, Isabela me releva la tête :

— Ce soir, je viens avec toi.

Elle avait un regard, elle aussi. Je n'ai pas eu la force de refuser.

Nous sommes partis vers Elva en coupant droit à travers la montagne. Il y avait un peu de lune. Des pierres roulaient sous nos pieds. De tous les côtés, aussi loin que le regard pouvait porter, on n'apercevait pas une seule lumière. Ce pays entier était à recommencer.

J'écartais des buissons secs devant Isabela. Des insectes s'en levaient, lourds et bruyants, dans l'ombre. La robe noire d'Isabela était déchirée sous une aisselle. Quand Isabela dressait un peu son bras pour plier une branche, je voyais cette partie du torse à la peau blanche et plus fine où marque déjà l'attache du sein. C'était à cause de cela, aussi, que j'avais accepté qu'Isabela m'accompagne.

Je me disais que je ne courais aucun risque. L'eau était cachée par un rideau. Elle coulait dans une partie reculée de la cueva où Isabela n'avait pas à se rendre. Nous sommes arrivés à Elva vers minuit. Tant de chemin pour un plaisir si court ! Mais nous avions encore assez d'amour pour désirer nous réveiller l'un contre l'autre.

Des chiens aboyaient vers la citerne vide. Ils n'oubliaient pas qu'une nuit on leur avait parlé. On ne leur parlait plus. Ma clef brillait. Je m'en souviendrai longtemps. La chose la plus insignifiante, la plus difficile à interpréter : nous mourrons éclairés de ces feux brefs de la mémoire. J'ouvris : l'ombre, enfin !... Je restai immobile, sur le seuil : l'eau bruissait.

Faiblement. Ce n'était pas même un bruit : quelque chose passait dans le silence, n'en finissait pas de passer, un peu comme la rumeur du sang dans l'oreille. Nous étions entrés. J'avais allumé une lampe. Je me retournai vers Isabela : elle n'entendait rien. Elle m'aurait interrogé ou son attitude aurait révélé sa surprise. Elle se comportait avec naturel, se jetait déjà sur le lit, vite déshabillée : elle devait dormir avec sa robe.

Le plaisir nous occupa un moment. J'avais éteint la lampe. Tout était obscur dans la cueva. La tête un peu tournée vers le fond de la grotte, je ne tardai pas à retrouver le bruit très léger, glissement, aspiration presque imperceptible, que nos deux souffles confondus avaient masqué. Isabela dormait déjà. Je résistais au sommeil. Si elle se levait, à mon insu, au milieu de la nuit ? Je déplaçai la lampe, afin qu'elle ne la trouvât pas. Je glissai dans la demi-conscience.

Des hommes du village passaient, tenant de grands triangles d'ardoise sous le bras. Qu'allaient-ils construire ? La couleur de l'ardoise m'était

agréable : un noir embrumé. La proue de ce gros bateau sombre,dans le port de Santander, une nuit d'hiver, il y avait des années. Il allait partir pour un port de Scandinavie : Moev... Loex... je ne parvenais pas à retrouver le nom... Roer... Isabela poussa un cri. Je me réveillai. Je la touchai. Elle était sur son séant et réclamait de la lumière. J'allumai.

— Je ne savais plus où j'étais.

Elle passa sa main sur son front, se leva et fit quelques pas en avant, comme quelqu'un qui cherche à se réhabituer à la réalité. Ses doigts coururent sur l'avancée du mur d'argile. De l'ongle, elle détacha quelques grains de silice. Je l'invitai à se recoucher. Elle ne répondit pas. Elle se trouvait un peu au-delà du seuil de l'alcôve où mon lit était disposé. Elle regardait fixement vers la droite. Que pouvait-elle apercevoir? Cette partie de la cueva n'était qu'obscurité.

— Ce rideau blanc, au fond?

Elle se retourna vers moi. Elle semblait inquiète. Je regrettai d'avoir choisi, pour masquer l'eau, une étoffe aussi claire. C'était, il est vrai, la seule que je possédais. Je dis à Isabela que ce rideau dissimulait une resserre où du matériel était déposé.

— Mais il bouge!

Je me forçai à rire. Le doute me gagnait. Je m'étais levé. La fraîcheur de l'eau ne pouvait-elle pas faire courir un souffle dans l'atmosphère confinée de la cueva? Il faisait chaud depuis si longtemps, le soleil était si tenace, la terre si ardente jusque dans ses profondeurs... Le froid de l'eau ne pouvait-il pas être là, palpable, prêt à vivre, le froid de l'eau devenu un esprit, une divinité transparente qui allait déboucher dans ce monde envahi par la poussière des monts et des plaines, dans l'usure de la solitude et tout animer?

Je pris Isabela par le bras et je me penchai vers l'ombre. Je ne sus si le rideau bougeait : j'en distinguai à peine la tache pâle. Je restai silencieux un instant de trop. Isabela avait libéré son bras et revenait vers le lit. Je la suivis. Mon attitude devait trahir mon trouble. N'importe quel homme, pour dissiper les craintes d'Isabela, se serait saisi de la lampe, l'aurait portée vers le réduit, en serrant très fort le bras de la fille, aurait soulevé le rideau sur un tas de pneus gris et blanchis d'usure, sur des cardans empâtés de cambouis.

Mais imaginez cette révélation de l'eau nue, glissant le long du mur de terre ou en jaillissant faiblement — je ne savais plus, je ne l'avais pas vue depuis le matin — l'eau plus vive qu'un meurtre ! Isabela s'était allongée sur le lit, les yeux grand ouverts. Je pris place près d'elle.

— N'éteins pas.

Elle regardait au-dessus d'elle la voûte basse où des grains de silice brillaient, mêlés à l'argile brune.

— Pourquoi est-ce que tu défends Horqueto?

C'était vrai : je le défendais. Depuis le soir où on l'avait descendu dans la citerne, je n'avais cessé de le défendre, sans me l'avouer. Pour la première fois, un peu plus tôt, dans le café, j'avais prononcé son nom.

— Je crois qu'on l'avait dénoncé. Il s'est vengé.

— Il était ton ami?

Non, il n'était pas mon ami. Dans une foule, je ne serais peut-être pas parvenu à reconnaître son visage. Seulement, derrière son aspect bourru, son embonpoint, derrière son ivrognerie, quelque chose, en lui, « m'avertissait ».

— Quand j'étais petite — c'était juste après la guerre civile — on disait qu'il y avait, ici, des souterrains avec des hommes en armes.

Isabela me regardait intensément. Je secouai la tête : des fables. Elle resta pensive un long moment.

— Tu peux éteindre, maintenant.

J'éteignis. Elle se gardait de bouger. Je la devinais veillant dans l'obscurité. Je n'osais risquer le moindre mouvement. J'écoutais l'eau et, conduit par ce faible bruit que j'étais le seul à entendre, je m'enfonçais, en pensée, dans ce labyrinthe noir où veillent, depuis des années, les hommes invisibles de l'Espagne, mon armée d'ombres retranchée derrière les sources.

***

Nous sommes repartis bien avant l'aube. Isabela craignait de rencontrer quelque habitant d'Elva. La fatigue de la nuit blanche nous rendait avares de paroles. Nous nous sommes quittés devant mon atelier. Isabela n'avait plus long chemin jusqu'au village.

— Ne dis à personne que je suis venue chez toi.

Je lui en avais fait la promesse. Elle m'avait demandé de jurer. J'avais juré. Elle s'éloigna rapidement sur la route solitaire. Le soleil qui montait derrière les collines allait bientôt lui rendre cette blancheur torride où, tout au long des heures, il n'y avait rien, où il y aurait seulement, ce jour-là, qu'Isabela était repartie, avec sa robe déchirée sous l'aisselle, et qu'elle ne reviendrait jamais.

Je savais qu'elle avait tout deviné de moi, cette amertume dont je ne me délivrais pas, ce besoin de justice qui porte, ici, le nom du Mal, cet amour qui, ici, tache les hommes. Elle n'avait pas compris ce qui l'avait effrayée, dans la cueva, mais elle savait que j'étais au début de toute sa peur. Elle se retirait.

Depuis des années, l'Espagne de moi se retire. Il y a toujours ces routes éclatantes, à perte de vue, ces plaines ocre marquées du fer étroit des ombres, ces montagnes que le soleil bleuit, cette forme de flamme, au bout des chemins, quand je marche, mais mon vrai pays me manque, me manque interminablement, à travers l'illusion des

oliviers, l'illusion du maïs et des vignes. Un peu comme le flux de la mer donne et reprend, mon pays est là, n'est plus là. Et son absence, ce n'est pas seulement en moi que je la mesure. Son absence est aussi sur la bouche des hommes, dans le regard des enfants. Ce peuple vit sa propre absence.

Je continuais de travailler tout le jour, ou de faire semblant. Je fourbissais des carters inutiles, comme des femmes désœuvrées fourbissent des chaudrons. Bien avant midi, la chaleur devenait insupportable. J'étouffais dans mon atelier noir et verdi de cambouis. Des rayons de feu passaient à travers les planches disjointes.

Parfois, un automobiliste égaré ou inquiet pour le moteur de sa voiture qui chauffait, frappait au ventail. Je sursautais : on venait m'arrêter. Mon cœur battait, à la fois de joie et d'angoisse. Je me sentais riche, désormais, de ma culpabilité. Elle était, certes, dérisoire et aucune police ne pouvait la retenir : cacher une source. Mais la source, pour moi, était une arme. Si l'on m'arrêtait, je révélerais tout ce qu'il y avait derrière la source : mes armées, ma vengeance, cette ruée, ce vaste aboiement sur l'Espagne, tous liens rompus, je dirais, je dirais...

Je sortais dans le soleil, rouge, suant, presque titubant. Un homme insignifiant abritait, de la main, sa tempe droite. La campagne était vide, un peu bleutée, à perte de vue. Je servais de l'essence et de l'huile. De l'eau ? Non, je n'en avais pas. Parfois, l'homme me disait des mots désagréables : un garage sans eau ! Je lui répondais avec âpreté. Je montrais du bras tout l'espace : le manteau de Dieu, oui, mais dévoré par la vermine de la lumière ! Que me demandait-il, cet homme vague, quelque agent d'assurances de Murcia ? Quand on choisit de vivre dans un pays, on y apporte son eau !

Il repartait, buté, dans un nuage de poussière. Je rentrais dans mon antre feutré de vieux cambouis. Au plus profond de la solitude. Ma vie n'avait plus de sens. J'allais, un peu plus tard, reprendre le chemin de terre, après les Wisigoths et les Maures aux visages usés de patience, regagner ma cueva, retrouver ces filets d'eau se laçant, dans l'ombre, et s'écoulant dans une faille. Sans fin.

Cette continuité, déjà, m'épuisait. J'avais aimé la soudaine révélation de l'eau, froide, brillante comme un trésor pour moi seul, comme une arme, mais il aurait fallu, maintenant, que mon trésor, que mon arme s'arrêtât. Le couteau dont on se servira, un jour, dont on peut se servir, ce soir même, il dort, d'ordinaire, dans une poche, dans un tiroir, tout au fond d'une pièce, derrière une pierre, sous un plancher. Imaginez qu'il ne s'endorme pas, que l'éclat de la lame, sans cesse, scintille, qu'il s'en élève un bruit furtif, un peu semblable à celui d'un serpent qui glisse... Alors, le meurtre que vous méditiez devient votre propre hémorragie. Le couteau ne finit plus, s'allonge, s'étire et vous glissez dans le couteau.

Je glissais dans la source. Elle m'entraînait dans les veines noires de la terre, plus loin que toute mort. Par moments, je ne savais plus rien de mon intention première, entraîné que j'étais par ce lent déversement. Je ne me retrouvais plus, comme si, de toutes parts bu, à l'égal de cette eau, je m'étais dispersé dans ce sous-sol, sans pouvoir atteindre la cueva secrète, le nid de ténèbres oppressées où, depuis cent ans, depuis vingt-cinq ans, depuis l'arrestation d'Horqueto et de tant d'autres, m'attendaient, debout, mes frères d'armes.

Il fallait bien, enfin, que je me cache seul, au milieu de l'Espagne. Demain, j'ouvrirais l'eau. J'en arriverais là. Dans le soleil, des enfants riraient des éclaboussures. La vie reprendrait : un sursis parmi la haine, l'injustice.

***

Un soir, je descendis au bourg, afin de revoir Isabela. Je savais, aussi, que je finirais par l'aimer. Il y avait quelques hommes, dans le café. Ils me saluèrent mais se montrèrent plus distants que de coutume. Je m'étais assis à une table. Isabela vint me servir, me dit bonsoir en souriant mais repartit très vite vers des tâches qui, ce soir-là, me dit-elle, l'accablaient.

Je la vis passer plusieurs fois à travers la salle, d'un pas rapide. Elle avait un visage tendu, maintenant, et me jetait de brefs regards, en fronçant douloureusement les sourcils, comme si elle avait voulu me faire comprendre une chose qu'elle ne pouvait autrement exprimer. Je remarquai que sa robe avait été recousue sous l'aisselle.

Devant le comptoir, les hommes, me tournant le dos, parlaient à voix basse. Je regardais les affiches épinglées aux murs. L'une d'elles annonçait une corrida prochaine : l'image la plus absurde de l'Espagne. Elle ne cesserait jamais. La guerre pouvait passer, l'injustice sévir, la faim et la soif régner, il y aurait toujours, vers une fin d'après-midi de dimanche, ces flaques de sang noir, dans une arène. Si l'on veut que le folklore continue de masquer la réalité, si l'on veut que la passion prenne le pas sur la conscience, fondons-les sur la cruauté, la démence. Les taureaux sont devenus les meilleurs soldats d'une certaine Espagne. Pas la mienne : la ville où la corrida devait avoir lieu était celle où Horqueto était emprisonné.

Isabela traversa, de nouveau, la salle. Elle disparut dans un vestibule où s'amorçait un escalier. Je m'étais levé et je l'avais suivie. Elle montait les marches. Elle me vit, s'arrêta. J'arrivai à sa hauteur. Le vestibule était faiblement éclairé. Isabela me toucha le bras :

— Il faut que tu partes. Le plus loin que tu peux. Tout de suite. Retourne vite dans la salle.

Mais pourquoi donc est-ce que je partirais ? Elle avait gravi prestement quelques marches :

— Ils en ont parlé au curé.

Elle s'échappa vers le haut et, le palier atteint, elle éteignit, derrière elle, la lumière. Elle attendait. Je l'imaginais, droite dans l'ombre.

— Tu m'écriras?

Je ne répondis pas.

— Dans quelque temps, peut-être, j'essaierai de te rejoindre.

J'attendis encore :

— Je t'écrirai.

Je regagnai la salle. Elle était vide. Tous les hommes l'avaient quittée. Le patron somnolait. Je laissai de l'argent sur la table et je repartis vers Elva, à travers la montagne. Je devinais la cause de l'avertissement qu'Isabela m'avait donné. J'avais trop parlé, le dimanche précédent. On avait pu penser que je prêchais la révolte. On me tenait déjà pour impie. Dès ce moment, ici, la culpabilité vous guette.

Mais ils en avaient fait un vertige. Je construirais ma culpabilité. C'était, dans ce pays, la seule chose encore fertile. Je partirais, cependant, afin qu'ils ne m'en privent pas si vite, avec leurs châtiments. Je partirais. Je marcherais le long des murs. Je vivrais dans des quartiers aux ruelles tortueuses et peuplées. La nuit, j'entendrais des hommes se battre et crier, sous mes fenêtres. Il y aurait un port plein de soleil, de reflets, avec de l'ombre tendue de lessives, des odeurs. Et ma culpabilité s'instruirait. Je boirais, j'aimerais des filles contre des tables, je volerais. Je préparerais, en secret, avec mes semblables, ce qui, un soir, ferait courir des traînées de feu à travers ce pays aux nuits toujours égales...

Porté par mon ardeur — demain, le départ, toute cette liberté gagnée dans la faute, demain, la coque des bateaux, cette couleur d'ardoise dans le soleil, dans la nuit, dans l'hiver, demain ouvert à moi — j'avais atteint assez vite les abords d'Elva. Bientôt, je quitterai ce sol sec.

Je coupais à travers champs. Des plantes mortes crissaient sous mes pas. Une poussière âcre et encore chaude montait de la terre. Demain, les frontières maritimes de l'Espagne, demain, l'appel des bateaux, les rues vivantes... Je m'arrêtai. Je foulais soudain une terre meuble. Je sentais, contre mes chevilles, une fraîcheur et un contact de feuilles. Quel rêve était-ce encore là?

Je me penchai et j'arrachai, à pleines mains, des plantes à l'odeur un peu amère : des herbes, de la jusquiame, des ombelles, vertes comme jamais plante ne fut verte, charnues, raidies de sève, avec des veines noires dans la lumière de la lune. Je les déchirai et j'en laissai retomber les débris à mes pieds. Mais, aussitôt, l'envie me reprit de sentir dans mes mains cette végétation jaillie après des mois de sécheresse et de vaine colère.

Je m'accroupis et je saisis, de nouveau, une poignée d'herbes et de

feuilles. Je les froissais, les respirais et les rejetais, dès qu'elles avaient perdu leur fraîcheur. Je puisais encore à pleines mains. En face de moi, le monticule sur le devant duquel s'ouvrait ma grotte dressait son dôme noir contre la blancheur de la lune.

Je m'étais redressé et je m'étais avancé vers l'ombre de la butte. Là, je retrouvai la nuit. La végétation continuait. Je me courbai, de nouveau, pour arracher des feuilles. Elles me parurent plus larges et plus lourdes. Dans l'obscurité, je ne parvenais pas à leur donner un nom. Des solanées, peut-être. Je me répétais ce mot, comme s'il pouvait m'ouvrir un secret dont j'éprouvais le poids depuis des mois, comme s'il allait me donner la clef de l'énigme que ce pays dévoré de lumière ne cessait d'être, pour moi.

Je fis encore courir mes mains dans les plantes froides. Oui, des solanées, sans doute, ou des euphorbiacées, des labiacées, j'avais retenu ces mots, sans trop savoir ce qu'ils recouvraient, dans un vieux livre de botanique que je lisais, parfois, dans ma cueva, quand, dehors, tout brûlait. Des solanées : avec elles, tout allait, peut-être, s'éclairer...

C'est alors qu'ils ont bondi sur moi. Ils devaient être accroupis dans l'ombre. Je reconnus l'homme au lacet. Je ne savais pas le nom des trois autres. Ils me conduisirent sur le devant de la butte. Ils m'interrogeaient : quelle était cette sorcellerie, ce champ vert, derrière ma butte, et moi, à genoux, prenant ces herbes à pleines mains?

Soudain, je compris : l'eau qui sourdait, au fond de ma demeure, et disparaissait dans une faille, devait s'écouler et se perdre de l'autre côté du monticule, fertilisant ainsi, par le dessous, le champ abandonné. Je l'expliquai aux hommes. L'un d'eux fit mine de me frapper au visage. Les autres le retinrent. Ils me demandèrent ma clef et, quand je l'eus donnée, ils me menèrent vers la citerne. Ils m'y descendirent sans peine, après m'avoir passé une corde sous les aisselles. Je les aidais. La lune éclairait la moitié du fond de la citerne. Je voyais les marques de pas qu'Horqueto y avait laissées.

Ils sont repartis. Les chiens, par moments, aboyaient. Je m'étais assis et je regardais l'ombre gagner au fond de la citerne. Demain, quelque cachot de la Garde civile... La Garde civile n'est pas venue.

Vers midi, aujourd'hui, alors que, ma veste sur la tête, je somnolais dans la chaleur, des hommes ont fait descendre jusqu'à moi un sac qui contenait du pain, du vin et une pastèque. Un billet y était épinglé. Ils avaient besoin d'autres biefs. Si je voulais travailler pour eux, avec eux, tout serait oublié. Le mot « tout » était souligné.

J'ai déchiré le billet, mangé le pain, la pastèque et bu le vin. Je riais. Je ris encore, ce soir, tandis que les chiens aboient et que ma sueur du jour sèche. Je perçois, autour de moi, le silence d'Elva,

Elva tout entier tendu dans l'attente d'un seul mot de moi. Je me sens fort et tranquille, un peu comme un Dieu, j'imagine.

Demain, je sortirai de la citerne. Je travaillerai avec eux. Ils ont peut-être assez souffert, maintenant, pour chercher, avec moi, la justice, ce bief caché auquel, tous ensemble, nous allons porter des coups, pour qu'enfin ruisselle sur toute l'Espagne... Je viens de voir passer une ombre sur la lune : pourvu qu'il ne pleuve pas, avant le temps de notre colère !

PIERRE GASCAR

CHRONIQUE DES LIVRES

RAMAKRISHNA ET LA VITALITÉ DE L'HINDOUISME

par Solange Lemaître *(Le Seuil)*

Dans le choix des illustrations, dans celui des citations, on reconnaît sans peine le goût de l'auteur, mieux avertie que d'autres des choses de l'Inde.

Après le célèbre ouvrage de Romain Rolland, il était assez redoutable de reprendre un tel sujet et de le mettre à la portée du grand public auquel la pensée de l'hindouisme n'est guère familière. Solange Lemaître le fait avec l'aisance et la simplicité dont elle est coutumière, dans un style fort agréable. Elle possède en outre l'avantage d'avoir fréquenté l'ashrâm de Gretz, fondé et dirigé par Swami Siddhesvarânanda, représentant en France l'ordre de Râmakrishna. Elle trouva chez ce maître, disparu en 1957, l'enseignement authentique de son ordre et put recueillir de sa bouche des souvenirs précieux.

Son livre comporte trois parties : la première est consacrée à l'exposé de la tradition hindoue en la reliant constamment à la pensée de Râmakrishna ; la deuxième relate la vie de ce maître ; la dernière résume son enseignement.

On lira avec fruit comme avec facilité l'exposé très clair, et comme vécu, des doctrines fondamentales de l'hindouisme, ponctué par des citations choisies parmi les plus beaux textes védiques. Quant à la vie du visionnaire et du mystique, elle est contée avec tact, les phases principales en étant éclairées par des commentaires intelligents et utiles.

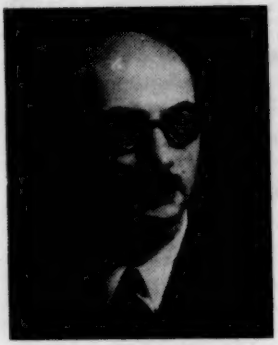
L'enseignement de Râmakrishna est ensuite exposé, et l'on est préparé à le mieux comprendre par ce qui précédait. Une large place est faite ensuite aux disciples du maître qui, chacun à leur manière, ont réflété cet enseignement et l'ont perpétué. Parmi eux, Vivekânanda, auquel Romain Rolland avait consacré une importante étude. Puis il est rappelé ce qu'est devenu l'ordre — ou plutôt la Mission — de Râmakrishna ; désormais représenté hors de l'Inde, en particulier en France par le centre védantique de Gretz, et par cent quarante-quatre centres répartis dans le monde entier, dépendant du monastère principal situé près de Madras, c'est un vaste mouvement qui a créé des écoles, des instituts divers et des hôpitaux.

L'ouvrage se termine par un résumé du message laissé par Râmakrishna.

Livre dense, ardent et sincère où l'on retrouve, intactes, les qualités habituelles de Solange Lemaître, sa passion pour la spiritualité, sa générosité qui la pousse vers un syncrétisme religieux, son amour des hommes et de Dieu.

JEANNINE AUBOYER.

(Suite de la chronique des livres page 69.)



LES RESPONSABILITÉS NOUVELLES DU PATRONAT

par Edmond Giscard d'Estaing

Les menaces qui pèsent sur le monde libre sont évidentes. Et la forme doucereuse et hypocrite qu'elles revêtent aujourd'hui doit, plutôt que nous rassurer, nous rendre plus attentifs et plus vigilants que jamais. Les aspects politiques qu'a revêtus l'offensive communiste ont certainement perdu de leur attrait pour les peuples d'Occident ; ceux-ci n'ont plus la naïveté primitive des peuples asiatiques ou africains aux yeux desquels l'idéologie nationaliste la plus fanatique, qui lui est si étroitement associée, apparaît encore comme le bien suprême. Dans le monde atlantique, l'attention se porte de plus en plus sur les conditions économiques de l'existence, et il semble bien que l'on juge une société beaucoup plus sur son aptitude à développer la production des richesses que sur son appartenance à tels ou tels principes constitutionnels qui, dans leur expression juridique pure, nous laissent assez froids.

En dépit du marxisme sournois qui s'est insinué dans la pensée occidentale, notre monde vit sous le régime de l'entreprise libre et de l'initiative individuelle ; on lui doit le prodigieux épanouissement de richesses au milieu desquelles nous vivons, même si nous affectons de ne pas nous en rendre compte. Mais ce fait, si exact soit-il, ne doit pas nous empêcher de constater l'extrême rapidité avec laquelle varie la conjoncture. Nous sommes tenus à réviser constamment nos idées et les règles que nous devons appliquer pour que notre action, tout en demeurant fidèle à ses principes, reste étroitement en prise avec la mouvante réalité.

Ce qu'on appelle l'économie de marché est précisément celle dans laquelle chacun se tient aux aguets de toutes les fluctuations perceptibles, de façon à ce que les adaptations nécessaires soient faites à temps pour répondre aux exigences, ou plus simplement même aux désirs et aux goûts des hommes. Elle s'oppose évidemment à l'économie totalitaire qui voit dans les hommes non pas un but mais exclusivement un moyen, un outil parmi d'autres pour réaliser des plans auxquels toute la nation collabore que cela lui plaise ou

non. L'entreprise libre apparaît comme l'instrument le plus efficace au service de l'homme et, en même temps, comme un facteur essentiel de liberté morale. Aussi, le rôle de ceux qui la dirigent est-il primordial. Les chefs d'entreprise assument dans notre monde de 1960 une fonction dont, autrefois, on ne se faisait pas idée et dont l'ampleur étonne, sinon même scandalise, ceux qui n'ont pas encore compris que notre milieu économique a été entièrement transformé par la technique, au point que, en moins d'une décennie, il devient presque méconnaissable. Ces nouvelles notions deviennent familières aux hommes d'affaires dignes de ce nom, et on les voit se préoccuper, chaque jour davantage, de remplir pleinement un rôle dont ils perçoivent toute l'étendue. Lorsque nous avons cherché le thème du Congrès biannuel de la Chambre de Commerce Internationale, nous avons choisi : « Les Chefs d'entreprise face aux problèmes d'aujourd'hui » et, pendant une semaine, les mille cinq cents personnes qui s'étaient réunies à Washington, venant de toutes les parties du monde, ont travaillé à prendre conscience des traits caractéristiques de leurs fonctions, et surtout de ce qu'ils devaient être. La volonté qui transparaissait dans toutes les interventions reflétait une conviction à laquelle Salvador de Madariaga a donné une expression juste : « Celui qui n'est rien qu'un homme d'affaires n'est même pas un bon homme d'affaires. »

***

On s'est longtemps contenté d'une image un peu simplifiée du patron « traditionnel » de la fin du XIXe siècle. Cet honnête homme avait, avant tout, une fonction économique et encore était-elle assez restreinte. Le directeur d'une usine, qu'il en fût propriétaire ou non, se donnait pour tâche de fabriquer, d'ailleurs de mieux en mieux, ce qu'il avait coutume de fabriquer. Tous les efforts étaient faits pour conserver une bonne réputation lentement acquise. On faisait pendant des dizaines d'années la même chose : les usines de Sedan ou d'Elbeuf étaient vouées au drap comme celles du Nord l'étaient à la toile ou celles de l'Est à la métallurgie. Pour assurer une gestion financière inattaquable, la meilleure méthode était de vendre cher ses produits — ce qui permettait d'ailleurs d'augmenter les salaires. Un tarif douanier suffisamment élevé assurait la meilleure des sécurités pour « protéger le marché intérieur », ce qui était d'ailleurs une expression bien erronée, le marché étant constitué par les consommateurs, et le tarif douanier ayant précisément pour objet de faire payer plus cher les produits à ces consommateurs, ce qui permettait en même temps de protéger les producteurs. Sans que ce soit une critique, et en simplifiant le tableau, on peut dire que le chef d'entreprise avait comme premier devoir d'assurer la stabilité d'une œuvre plongée elle-même dans un milieu économique relativement stable.

Cette obligation reste aussi impérieuse que par le passé, mais elle exige aujourd'hui des initiatives incomparablement plus souples. Beaucoup de modes de vie changeaient déjà dans le passé, mais certains domaines apparaissaient comme des môles de résistance, qui aujourd'hui se trouvent eux-mêmes ébranlés et il est impossible de mentionner, de nos jours, une activité industrielle dont on puisse dire qu'elle est assurée de pouvoir demeurer immuable pendant de longues années. Cet état de perpétuel changement affecte à la fois les goûts du public et les techniques de la production. L'accélération, dont on reconnaît si volontiers qu'elle est la caractéristique de notre histoire, transforme les besoins humains de façon radicale.

Prenez à titre d'exemple un goût quelconque du public et suivez-en l'évolution : Les déplacements de vacances étaient réservés dans le passé à un petit nombre de privilégiés. Ils sont aujourd'hui répandus dans presque toutes les couches de la population. Il y a peu de temps, on passait l'hiver au bord de la Méditerranée, la montagne était désertée. Puis, vint l'habitude inverse ; brusquement les plages du Midi furent, en été, les plus appréciées. Et voilà qu'au cours d'une troisième phase, pour des raisons diverses, la haute montagne est fréquentée en toute saison et la mer aussi. Songez aux conséquences qui en résultent dans l'équipement industriel du pays : nombre, importance et ameublement des hôtels ou des chalets ; équipement des stations pour répondre à des occupations ou à des sports inconnus il y a peu de temps et largement répandus aujourd'hui : modifications dans les fabrications les plus diverses : skis, bateaux, costumes, etc. Toutes les activités économiques touchées par cette seule évolution ont dû se transformer. L'industriel qui continuerait à faire les mêmes articles qu'il y a vingt ans, ne pourrait plus les placer ; le commerçant qui, par naïveté, continuerait à les acheter, se ruinerait. Il a fallu que certaines productions s'arrêtent et que d'autres se lancent, que de nouvelles machines soient mises en place, que de nouvelles chaînes de distribution correspondent à une répartition nouvelle de la population. Tout cela, qui constitue l'économie de marché, entraîne des obligations nouvelles pour chaque membre du complexe économique.

S'imaginer que le patron est cet homme heureux et tranquille qui, tous les matins, constate que les commandes continuent à lui arriver, et n'a, tous les jours, qu'à les livrer comme il faisait la veille, c'est ignorer les vrais soucis d'un industriel. Le chef responsable d'une entreprise s'efforce de prévoir, avec des moyens de plus en plus précis, la demande qui se produira demain et pour laquelle il faut se préparer dès aujourd'hui : l'étude de marché consiste à scruter, d'après les données du présent et l'orientation vraisemblable de ces données, les caractères du proche avenir. Exemple classique : l'étude du marché des berceaux faite par une maison américaine qui s'efforça de prévoir, grâce au taux de natalité de chaque ville, et aux mouvements d'immi-

gration que l'on y constatait, ce que pourrait être, deux ans plus tard, la nuptialité, et le nombre de naissances. Fabriquer et entreposer cent berceaux s'il ne devait naître que soixante enfants, eût été une erreur dangereuse. Sans doute ne lui était-il pas possible de faire un pronostic exact, mais l'industriel pouvait penser, non sans raison, que la moyenne des pronostics qu'il ferait dans un nombre de villes suffisant, serait, elle, suffisamment approchée pour lui permettre d'établir son programme. Avouez que la préoccupation de ce fabricant de berceaux est assez éloignée d'une certaine vision du patron prisonnier d'une paresseuse routine.

Les changements n'étant pas moins grands dans la technique, on doit, après s'être demandé quel sera le produit à fabriquer demain, rechercher, même si la demande se maintient pendant un certain temps, quels sont les changements successifs qu'il faudra apporter au mode de fabrication. Les inventions se multiplient, les unes importantes, et les autres minuscules, mais si on ne les utilise pas, le concurrent qui le fera peut vous ruiner. On admire les découvertes attestant l'intelligence humaine, on s'avise moins souvent que chacune d'entre elles modifie les données d'un problème économique et exige pour lui de nouvelles solutions. On avait peine autrefois à imaginer qu'une source d'énergie pourrait se substituer à une autre. Il a fallu l'apparition successive de la houille blanche, puis des centrales thermiques, puis du pétrole, puis du gaz naturel, pour qu'en peu d'années soient bouleversées les règles qui paraissaient les plus élémentaires sur l'implantation de l'industrie. Un exemple tout proche a frappé l'opinion publique : en deux ou trois ans, une région des Landes qui ne produisait rien s'est trouvée produire des quantités imprévisibles de gaz et de véritables amoncellements de soufre. En peu de mois de puissantes industries (produits chimiques, aluminium, etc.) ont décidé de s'installer à Lacq ou aux environs, pour profiter d'une énergie facilement transportable. Peu de temps après on apprenait qu'un gazoduc ferait arriver le gaz à Nantes, à Paris, à Lyon, et voici que l'on montait des ateliers nouveaux spécialement équipés à cet effet. Suivant une décision ultérieure le gaz d'ailleurs ne doit plus être livré dans telle région que l'on veut « déconcentrer », ou à telle industrie que l'on ne veut plus encourager. Il ne s'agit pas ici de critiquer une politique qui exigerait une étude approfondie, mais de montrer les transformations auxquelles les chefs d'entreprise sont obligés de s'adapter. Que celles-ci soient justifiées ou non, qu'elles tiennent à une découverte incontestablement heureuse ou à l'utilisation contestable qui en est faite, il reste que toutes les prévisions doivent être révisées, les programmes refaits.

La fluidité de l'économie impose aux chefs d'entreprise une obligation plus stricte encore. Il y a quelque chose d'un peu naïf dans la recommandation des Pouvoirs Publics prêchant périodiquement

« la reconversion des entreprises ». On paraît ignorer que la reconversion est justement l'état naturel d'une entreprise bien menée. Il ne suffit pas de prévoir ; il ne suffit pas de s'adapter ; il faut aussi essayer de préparer. On ne sait pas assez que les laboratoires industriels se donnent le plus souvent pour tâche de faire toutes les recherches possibles non seulement pour l'amélioration de ce qu'ils fabriquent, mais aussi pour la découverte de ce qui risquerait de stériliser l'activité de l'entreprise si d'autres les précédaient dans cette voie. Cela veut dire qu'un même besoin, qui réclame aujourd'hui un certain produit, se trouvera demain être mieux servi par un autre tout différent. Le fabricant averti et actif va donc prendre comme objectif exclusif non pas le *produit* qu'il fabrique, mais le *besoin* auquel il faut répondre. Hier, telle usine construisait uniquement des wagons, et, aujourd'hui, elle entreprend parallèlement la fabrication des énormes camions qui servent au transport des marchandises. Hier, une ville était la capitale de la soie naturelle ; aujourd'hui elle est devenue celle de la soie artificielle. Hier, un manufacturier ne faisait que des tuyaux de caoutchouc et, aujourd'hui, il fabrique des tuyaux en polyvinyle. Ainsi se manifeste avec intelligence et perspicacité la véritable continuité qu'exige l'économie moderne, car ce sont les besoins qu'il faut connaître et servir, les produits n'étant eux-mêmes qu'un moyen passager, changeant et toujours remplaçable. Il n'est pas d'autre façon d'éviter que des usines se ferment tandis que d'autres s'installent ailleurs — ce qui entraîne des conséquences graves pour la main-d'œuvre. Continuer, en dépit d'inévitables transformations industrielles, à fournir du travail à une population traditionnellement installée dans une région, c'est en effet un des devoirs essentiels d'un patronat conscient du rôle social qu'il a à remplir, à côté de celui qu'il assume dans le secteur économique.

*
* *

On considéra longtemps que la seule chose que l'on pût demander à un chef d'entreprise, dans le domaine social, était d'avoir le souci d'améliorer constamment les conditions de vie des ouvriers, que ce soit dans leur travail, grâce à l'aménagement le plus confortable possible des ateliers, ou dans leur façon de vivre, grâce à une élévation suffisante des salaires et des avantages divers dont on les faisait profiter. Que ce souci ait été teinté de paternalisme, ou qu'il ait résulté de la législation, peu importe. Il est évident que le mouvement général des mœurs et l'évolution consécutive de la loi rendent une telle préoccupation de plus en plus impérieuse. Mais, et c'est là la nouveauté qui doit nous faire réfléchir, même si un patron traite admirablement bien ceux qu'il emploie, il n'a pas pour cela rempli tout son devoir social,

car celui-ci s'applique non pas à ses proches seulement mais à toute la population qui l'entoure.

Le temps dans lequel nous vivons n'a plus aucun rapport avec ces époques révolues dans lesquelles chaque région et quelquefois chaque famille semblaient vouées à telle activité bien précise : dans le quartier d'une ville on taillait des diamants, dans une vallée vivaient des fondeurs, dans une ville on faisait des chapelets et dans une autre des chapeaux de feutre. Il se trouve que, maintenant, les impératifs géographiques ou traditionnels ont perdu presque toute leur importance, alors que se trouve mis en pleine lumière le caractère essentiel de l'économie moderne, qui est d'être (au meilleur sens du terme) artificiel, c'est-à-dire arbitraire. Bien entendu nous devons écarter tout ce que ces deux termes ont habituellement de péjoratif. Ils sont au contraire employés ici avec éloge, car c'est le choix auquel s'arrêtent les dirigeants de l'économie, et l'heureuse hardiesse dont ils font preuve, qui suscitent des jaillissements de richesse en tel endroit plutôt qu'en tel autre. Rien de fantaisiste, cela va de soi, dans une pareille détermination. La décision est bien artificielle, mais c'est parce qu'elle est le résultat de l'activité volontaire des hommes ; elle est bien arbitraire, en ce sens qu'elle résulte d'une option soigneusement étudiée et intelligemment adoptée mais non pas du tout d'un caprice.

La décentralisation, que l'on croit être une découverte toute récente, n'est que la conséquence de cet affranchissement de l'industrie moderne vis-à-vis des servitudes dont elle souffrait. On commence seulement aujourd'hui à mesurer l'extraordinaire ampleur de l'éventail des possibilités qui s'offrent aux entreprises. Les installations considérées jadis comme exceptionnelles sont en train de devenir la règle. Il n'est guère de mois où l'on n'apprenne qu'un coin perdu en province voit s'édifier des usines et des cités. Les amis du passé peuvent s'en affliger, mais s'en réjouiront tous ceux qui préfèrent que l'usine aille vers les hommes, plutôt que les hommes soient drainés, comme ils le furent si longtemps, vers la mine ou l'usine.

Considérons donc maintenant cet industriel qui livre les produits dont il sait que les consommateurs ont besoin. Il remplira son rôle social dans la mesure où il le fera aux conditions les meilleures pour tous, c'est-à-dire au prix de revient le plus bas, mais aussi, et plus encore, au prix de vente le plus bas. Les droits de douane élevés pouvaient être avantageux au petit noyau de producteurs qu'ils protégeaient, mais c'était au détriment de tout le reste de la population. Il faut admirer, le mot n'est pas trop fort, que tant de représentants qualifiés du Patronat aient été favorables à l'institution du Marché Commun de l'Europe Occidentale et qu'ils aient même souvent été à l'origine de sa création, alors que sa caractéristique essentielle est la suppression totale de la protection douanière des six pays les uns vis-à-vis des autres. Cette acceptation, et parfois cette recherche,

d'une concurrence élargie au niveau de l'Europe provient de la prise de conscience des vrais chefs d'entreprise modernes. Ils créent des richesses, et ils sont responsables vis-à-vis de tous leurs concitoyens des conditions dans lesquelles ils le font. La meilleure preuve qu'ils puissent donner de leurs qualités et de leur confiance en eux-mêmes est de provoquer la compétition loyale de tous, de façon à s'interdire le moindre relâchement, la moindre paresse, dans le rajeunissement de leur activité. On aimerait que l'opinion publique comprenne le sens d'une telle évolution, et qu'elle voie dans le marché européen l'illustration la plus éclatante de l'orientation nouvelle de l'économie vers la satisfaction de tous et non plus vers la prospérité de quelques-uns.

Cette même préoccupation nous impose, en matière de productivité, une politique très différente de celle que l'on adopte souvent. Un chef d'entreprise croyait avoir dépouillé l'égoïsme de ses prédécesseurs lorsqu'il décidait d'appliquer à l'augmentation des salaires la marge nouvelle de profit que faisaient successivement apparaître les progrès de la productivité. C'est avec un étonnement mêlé d'incrédulité qu'il apprend aujourd'hui qu'un tel geste n'a que les apparences de la générosité, et qu'il contient, au contraire, le germe d'une régression du niveau de vie pour des masses entières de la population. Nous touchons là un des points cruciaux de l'économie moderne. Nous nous y sommes personnellement constamment référé et ce n'est pas ici la place de refaire notre démonstration. Le déroulement du processus inflationniste dans presque tous les pays du monde, le mécontentement justifié des classes paysannes, l'aigreur des fonctionnaires de tous ordres qui voient leur sort empirer alors que les indices montrent la prospérité de l'économie nationale, sont quelques-unes des manifestations qu'entraîne l'oubli du principe essentiel suivant lequel une productivité accrue doit conduire à l'abaissement des prix de vente, seule politique qui développe le bien-être dans la population *entière*, quel que soit le travail auquel chacun se livre.

Dans cette entreprise de réflexion collective, ceux qui ont la lourde charge de conduire des affaires discernent de plus en plus clairement la nature des liens qui unissent leur activité propre à celle de tout le pays dans lequel ils vivent. On voudrait parfois faire croire que cette prise de conscience constitue une critique vis-à-vis des attitudes passées ; il n'en est rien : les données des problèmes changeant, il faut que notre conduite change aussi. Cela apparaît avec tant d'évidence que beaucoup sont tentés, dès à présent, d'étendre à un troisième plan le champ de leur activité. Pour remplir pleinement leur rôle dans le domaine économique et aussi dans le domaine social, ils s'interrogent en effet sur ce que devrait être leur attitude dans le domaine politique.

*
* *

Ce mot a été chargé par notre récent passé historique d'une telle puissance explosive que l'on souffre instinctivement à la pensée d'une pareille intrusion. Mais il faut s'entendre sur sa nature.

Un des premiers sujets qui aient attiré l'attention des chefs d'entreprise a été la décomposition de nombreux systèmes monétaires. Il est apparu en effet que, même si l'on faisait les pronostics les plus exacts sur l'avenir de tel produit ou de tel marché, même si l'on adoptait les matériels les plus modernes et les plus onéreux c'est-à-dire les mieux adaptés, même si l'entreprise était conduite de la façon la plus parfaite, tout était remis en question par une mauvaise gestion des finances publiques. Comme pendant de longues années la monnaie avait une réalité objective par elle-même et qu'elle circulait à l'intérieur du pays et à travers les frontières avec une parfaite facilité, on n'avait pas eu à redouter ce qui, depuis, s'est abattu sur nous avec une violence de cyclone : les incessantes dévaluations monétaires. On a peine à réaliser les conséquences chaotiques qu'entraîne la disparition d'une monnaie stable. Les approvisionnements faits à l'avance se trouvent changer de valeur avant que les produits puissent être vendus ; les achats à l'étranger enchérissent brusquement à moins que, au contraire, une dévaluation étrangère ne les rende particulièrement attrayants ; ainsi un industriel se trouve transformé, qu'il le veuille ou non, en spéculateur et il se trouve le plus honnêtement du monde entraîné par de véritables raz de marée monétaires. Que dire encore de l'arbitraire qui va présider à tous les rapports économiques, des entraînements psychologiques qui freinent les ventes ou, au contraire, les provoquent sans plus de raison ? Et enfin, comment se défendre contre les malaises sociaux qui naissent de ce bouleversement monétaire et s'affirment inguérissables dans le climat ainsi créé ? Ces violentes dépréciations de la monnaie ont amené les hommes les plus avisés et les moins aventureux, à se considérer comme les conducteurs d'une locomotive dont les freins seraient entre les mains d'un apprenti sorcier, tandis que les aiguillages de la voie seraient livrés à la fantaisie d'un amateur.

Le devoir est-il de se taire en de pareilles circonstances ? Faut-il accepter avec passivité des erreurs qui contrecarrent l'épanouissement normal d'une économie qui doit être en expansion constante et organisée pour tous les habitants ? La recherche du bien commun obéit à des règles fort différentes suivant les objets auxquels elle s'applique. Il y a une manière de faire régner la justice, une autre de dispenser l'instruction, une autre d'assurer la liberté des individus, une autre de garantir l'indépendance nationale, et tout cela n'est pas le fait des chefs d'entreprise qui, n'y étant pas plus interessés que leurs concitoyens, n'ont pas plus de droits ou de devoirs qu'eux. Mais lorsqu'il

s'agit de promouvoir la richesse nationale et de mettre en place les organismes ou les instruments les plus aptes à permettre l'élévation du niveau de vie, alors il ne s'agit plus d'une entreprise politique au sens archaïque du terme, mais bien des aspects normaux de ce qui constitue la gestion économique des affaires. De même que chaque contremaître, chaque ingénieur, chaque chef a le devoir de remplir le mieux possible la fonction qui lui est confiée, un chef d'entreprise n'a pas le droit de se désintéresser de ce qui peut déterminer le succès ou l'échec de l'œuvre à laquelle il est attaché. On n'attend de personne des manifestations d'orgueil et d'ambition, mais chacun doit faire *intégralement* son métier, dans quelque domaine que ce soit.

Certains lecteurs jugeront ces considérations bien générales, et empreintes d'une philosophie qui leur paraîtra assez éloignée des réalités économiques. Cependant, pour illustrer les préoccupations que nous avons évoquées, et montrer combien elles sont généralement ressenties, il suffit de savoir regarder sans parti pris ce que sont les usines que l'on construit aujourd'hui. Certes, en pénétrant dans le hall d'entrée d'un bureau moderne, ou en regardant un jardin à travers les vitres d'un atelier, on a seulement sous les yeux la traduction physique et fragmentaire de certaines grandes préoccupations d'aujourd'hui. Et de ce point de vue même les réalisations entièrement satisfaisantes sont rares. Qu'il y ait encore énormément à faire dans tous les domaines, cela est évident, et ce sera vrai aussi longtemps que le monde durera. Du moins, lorsque, dans ce qui était autrefois une banlieue uniformément maussade et misérable, on aperçoit une construction claire, gaie, élégante, entourée de fleurs et bordée de gazon, et qu'on apprend « c'est une usine », peut-on se dire qu'on tient là le signe apparent de l'esprit novateur qui anime les chefs d'entreprise conscients aujourd'hui de l'ampleur et de l'importance de leurs fonctions.

EDMOND GISCARD D'ESTAING

LA CONFESSION

par Mario Soldati

III

Moins d'une semaine s'était passée.

Un soir, après le dîner, Clément s'était assoupi, comme d'habitude, dans un angle du divan. A quelques pas de lui, réunies autour de la table encore dressée, sous le cône de lumière au centre de la pièce à demi-obscure, la grand-mère, la mère et Jeannette bavardaient à voix basse. La grand-mère prenait sa camomille, Jeannette faisait sa partie de solitaire, la cigarette collée au coin de la bouche, et la mère feuilletait nerveusement un horaire.

Par quelle inévitable et imprudente aberration les *grandes personnes* sont-elles portées, en de telles circonstances, à penser que les enfants

Résumé des précédents chapitres. — Le jeune Clément est élevé dans une institution religieuse italienne. Cet adolescent sensible, orgueilleux et intelligent, songe souvent à la rencontre qu'il a faite d'une jolie femme dans l'ascenseur d'un hôtel. Sa main a effleuré celle de l'inconnue. C'en est assez pour troubler souvent ses nuits. L'idée lui vient que cette pensée doit représenter un péché majeur. Il n'en est d'ailleurs pas absolument convaincu, mais le désir de se rendre « intéressant » le poussant, il va se confesser auprès du père Genovesi et, plus désireux de provoquer un entretien théâtral que d'arracher de lui-même des pensées coupables, insiste si fortement sur sa faute que le père en est frappé. Il croit donc utile d'insister sur « l'énormité » du péché et cela avec d'autant plus de force que les pères de ce collège caressent l'espoir de voir le jeune Clément, qui est le plus brillant de leurs élèves, entrer un jour dans leur Ordre. Clément, que cette diatribe a fortement impressionné, doit faire pénitence dans la chapelle du collège. Pendant les vacances qu'il passe dans sa famille, au bord de la mer, Clément retombe dans de nouvelles tentations. Jeannette, une familière de la maison, remplace dans son esprit l'obsédante dame de l'ascenseur. Promenades sur la plage et sur l'eau, autant de raisons de se rapprocher de cette jeune femme qui, de son côté, ne paraît pas insensible au charme d'un jeune garçon tout neuf. Cette situation tourmente beaucoup Clément obligé d'opposer chaque jour plus violemment à l'image de Jeannette ses aspirations à la pureté et à la vie religieuse.

quand ils sont endormis, le sont si profondément qu'ils n'entendent jamais les conversations qu'ils ne devraient pas entendre ?

Peut-être est-ce la paresse, l'agrément d'avoir mangé ensemble, de bavarder en famille, d'échanger des confidences, la répugnance à rompre cette atmosphère pour envoyer le gamin au lit.

A un moment donné, dans son demi-sommeil, Clément entendit prononcer par sa mère, le nom du docteur Besozzi : avec un filet de voix et sur un ton d'appréhension. Ce nom suffit à le réveiller et à lui suggérer, poussé par une curiosité instinctive, qu'il devait feindre de dormir.

Il lui avait paru étrange que sa mère et Jeannette ne fussent pas sorties pour leur promenade habituelle au bord de la mer ; et que Mario Barbagallo ou le petit avocat de Vigevano ne se fussent pas présentés comme chaque soir, quand maman et son amie ne sortaient pas ensemble, pour venir chercher Jeannette et l'emmener au dancing ou au cinéma.

L'année passée encore, le docteur Besozzi était le médecin traitant de la famille. C'était un homme jeune, maigre, portant une barbiche noire qui semblait de soie, il avait un beau front démesuré et deux grands yeux noirs, tristes, anxieux. Un romantique en qui Clément croyait reconnaître le modèle vivant d'un personnage de la très belle toile de Balestrieri intitulée *Beethoven*. A Turin, juste au-dessus du piano, il y avait une grande gravure du célèbre tableau. Le personnage qui ressemblait au docteur et qui même, pour Clément, *était* le docteur Besozzi, avait lui aussi une barbiche, un grand front plein de pensées et se tenait assis à l'angle d'un divan, profondément et désespérément en proie à la sublime musique : au fond de la pièce, dans une tache de lumière éblouissante, un pianiste et un violoniste jouaient une sonate. Une femme blonde se tenait presque pelotonnée contre le docteur. Son épouse ou peut-être sa fiancée ? Quelle était l'histoire de cet homme à barbiche, l'histoire du docteur Besozzi ? Le docteur Besozzi aussi était un amant de la musique. Il jouait du violon ; une fois même, il s'était risqué à jouer une sonatine de Haydn en se faisant accompagner par Clément. Mais c'était de la musique encore trop difficile, et Clément avait cédé sa place à sa grand-mère.

Jusqu'à l'année précédente, le docteur Besozzi avait été seulement un ami intime et le médecin de famille des Perrier ; spécialiste en pédiatrie, il s'était surtout occupé de Clément, l'avait suivi dès sa naissance, soignant et guérissant les maladies banales de l'enfance.

A douze ans, Clément avait eu le typhus, sa maladie la plus grave. Il se rappelait encore les jours de délire, la fièvre violente, le sac de glace sur la tête ; et le visage attentif du docteur Besozzi penché sur lui, qui le regardait fixement, le scrutait anxieusement de ses grands yeux noirs. Voilà qu'à cette occasion, au travers du délire et de la fièvre, il avait pressenti, à propos du docteur Besozzi, quelque chose d'étrange et d'exceptionnel ; quelque chose dont il ne s'était rendu compte que par la suite, pendant sa convalescence.

Le regard anxieux, les grands yeux noirs du docteur Besozzi *n'étaient*

certainement pas les yeux d'un médecin : ils exprimaient une préoccupation personnelle, une angoisse extrême, une âpre volonté de le guérir, comme si, dans cette maladie enfantine dont il scrutait les symptômes, s'était trouvé mis en jeu, non sa science et son expérience, mais son cœur.

Clément se souvenait aussi de l'expression exigeante, presque menaçante, presque méchante de sa mère : sa silhouette haute et droite dans l'ombre, derrière le visage du docteur penché sur lui, pâle de teint dans la blancheur aveuglante de la lampe posée sur la table de nuit. On eût dit la pâleur d'un homme terrifié ; et ses yeux noirs et brillants sous le front blanc encadré de cheveux noirs paraissaient exprimer avant tout l'épouvante, comme si la mère avait appuyé un canon de revolver entre ses omoplates, lui intimant l'ordre de guérir l'enfant.

Clément avait encore un autre souvenir, une vision précise à travers les brouillards du délire. Dans le rectangle de la porte entre sa chambre et la chambre à coucher de sa mère, c'était cette mère qui s'accrochait désespérément au docteur Besozzi, le visage tendu vers lui (le docteur était très grand). Elle avait un cri étouffé :

— Docteur, il faut me le sauver, il faut, il faut ! Si l'enfant meurt, je vous haïrai, docteur, je vous haïrai de toutes mes forces et toute ma vie.

— Madame Carola, balbutiait le pauvre docteur d'une voix fluette, tandis que la mère continuait à le serrer et à le secouer, Madame Carola, je vous en prie, dominez-vous. Je suis athée, mais vous êtes chrétienne ; vous ne pouvez pas parler ainsi !

Les lèvres sensuelles du docteur Besozzi avaient un pli amer :

— Je ne crois qu'à la science et c'est pourquoi, selon vous, je serais un misérable. Mais vous croyez en la Divine Providence. Qu'est-ce que je peux donc faire, toujours selon vous, si la Divine Providence ne m'aide pas ?

— Vous êtes un être abject, avait crié la mère. Si cet enfant est malade, c'est votre faute, docteur, rien que la vôtre : c'est votre faute si Dieu me punit !

A ces mots, le docteur Besozzi (après avoir jeté un coup d'œil d'épouvante vers Clément, qui suivait la scène de son lit) avait fermé d'une main la bouche de la mère et l'avait entraînée loin de là ; elle se débattait furieusement. Pendant un moment, Clément avait entendu des bruits de meubles renversés, des coups, jusqu'à des gifles, puis soudain des sanglots violents et désespérés.

D'abord, il avait cru que c'était sa mère qui pleurait. Ensuite, il s'était aperçu que c'était le docteur : tandis que les pleurs, des sanglots presque féminins, continuaient, la voix de la mère, tout à coup ferme et nette, avait dit tranquillement :

— Très bien, docteur, je vous pardonne. Je comprends, vous avez fait tout votre possible. Vous aussi, pardonnez-moi. Je suis une mère.

— Madame Carola, Madame Carola, avait alors gémi le docteur Besozzi.

Même pendant ces jours de typhus, jours de crise, quand il y avait vraiment péril pour la vie de Clément, son père, comme de coutume, n'était pas là. Il voyageait pour affaires en Italie et à l'étranger. Il restait absent pendant de longs mois.

Clément aimait beaucoup son père. Peut-être l'aimait-il encore plus que sa grand-mère. Et assistant aux scènes hystériques de sa maman avec le docteur Besozzi, il fut content que son père ne fût pas là : il aurait été furieux.

Clément se rendait-il compte que le docteur Besozzi était amoureux de sa mère et qu'il la courtisait depuis longtemps sans succès, peut-être sans espoir ? Non, pas clairement.

Quand il entra en convalescence, sa mère, le voyant désormais hors de danger, souriait au docteur, et ne cessait de répéter : « Notre sauveur, vous êtes notre sauveur ! Clément, dis bonjour à ton sauveur, remercie-le ; si tu es en vie, c'est à lui que tu le dois ! » Alors lui revinrent à l'esprit les paroles si différentes que, délirant de fièvre, il avait entendues et les querelles, les insultes, la lutte, les sarcasmes du docteur, puis ses pleurs.

Il comprit où en étaient les choses. Il le comprit en une seconde, quand il vit sa maman, pour remercier le docteur, après lui avoir effleuré l'avant-bras, caresser délibérément le cuir de son ceinturon, un peu à gauche, au-dessous du cœur. La guerre était finie ; mais la démobilisation n'avait pas encore eu lieu et le docteur Besozzi portait l'uniforme de médecin-chef.

Voilà, sans l'absurdité de cette légère et brève caresse sur le cuir du ceinturon, Clément n'aurait peut-être jamais compris.

A ce moment il avait vu le bonheur sur le visage de Besozzi. Il avait compris son amour. Et compris aussi que sa mère, femme très belle, étrange, orgueilleuse, n'y répondrait jamais.

Un an plus tard, le docteur Besozzi commença à espacer ses visites. A l'inverse des années précédentes, il ne venait que pour des raisons professionnelles : quand il y avait un malade et qu'on l'appelait.

Un soir, comme il était déjà au lit, Clément perçut les faibles échos d'une nouvelle dispute. Le docteur, venu pour voir une bonne qui avait la jaunisse, s'était laissé inviter à dîner, puis, pendant que la mère mettait Clément au lit, l'avait attendue dans le dernier salon, à l'autre bout de l'appartement. La mère devait l'avoir rejoint depuis dix minutes : une nouvelle scène se déroulait.

A la ville, la grand-mère n'habitait pas avec eux. Le père, cette fois encore, était absent. Clément craignait confusément que la scène ne se terminât mal. Entre le pauvre docteur, qui lui inspirait tant de pitié, et sa mère qu'en dépit de son caractère autoritaire et violent,

il respectait et aimait, il ne savait au fond de son cœur pour qui prendre parti.

Rien de grave ne s'était produit. Clément entendit les cris s'apaiser peu à peu et finalement la porte de la maison claquer ; sa mère revint dans la chambre voisine de la sienne, et s'arrêta un instant sur le seuil pour voir s'il dormait.

Depuis ce soir-là, le docteur Besozzi n'avait pas reparu. Au retour d'un de ses voyages, le père attrapa la grippe. A la grande surprise de Clément, on appela un nouveau docteur. Clément demanda pourquoi. Ne soupçonnant pas que Clément savait, sa mère ne prit même pas soin de cacher son embarras : elle n'avait préparé aucune explication et murmura quelques mots vagues qui confirmèrent Clément, à supposer que c'eût été nécessaire, dans sa conviction : le docteur Besozzi était devenu trop insistant et sa mère avait pris la décision de ne plus le recevoir.

A la fin de cette même année, un matin, au retour de l'école, Clément ne trouva pas sa mère. La bonne lui dit avec des phrases étranges, quelque peu sibyllines, qu'il lui fallait manger seul : sa mère, paraît-il, était allée faire une visite à un malade à l'hôpital. Au milieu du repas, Clément se leva de table et se posta derrière le rideau de la cuisine. Les domestiques bavardaient ferme, pleins d'excitation et de mystère : le docteur Besozzi avait tenté de se suicider. Mais on disait qu'il était sauvé.

Quelques semaines plus tard, il l'avait vu sain et sauf, quoique encore maigre et mélancolique, debout à l'arrêt du tram, à l'angle du Corso Vinzaglio.

Clément, qui se rendait chez un camarade pour faire un devoir, s'arrêta et lui dit bonjour. Le docteur se pencha sur lui, le regardant, semblait-il, avec avidité et lui souriant tristement. Il lui caressa la joue de sa main de médecin, blanche, lavée, parfumée à l'antiseptique. Et au bout d'un instant, comme à contrecœur, il le repoussa :

— Au revoir, Clément, va maintenant. Sois sage, étudie. Et mes hommages à maman.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis ce jour-là ; Clément pour la première fois entendait proférer le nom du docteur Besozzi au sein de la famille. Il était à demi endormi. La curiosité le réveilla complètement. Il fit semblant de continuer à dormir et écouta sans perdre un mot.

— Il est fou, ce Besozzi, fou à lier, disait Jeannette, continuant sa partie de solitaire. Alors quoi ! Ça ne lui a pas encore passé !

— Passé ! Il m'écrit une lettre par jour... Regarde. La mère tira une lettre qu'elle tenait cachée entre les pages de l'horaire. Il annonce qu'il arrive le 29, il veut absolument me parler.

— Le 29, c'est après-demain, intervint la grand-mère qui, pour des

raisons de dévotion, savait toujours exactement le jour et l'heure où l'on vivait. Il faut lui défendre de venir.

— Oui, et après ? dit la mère. Il m'écrira en me demandant de lui fixer une autre date. S'il ne me voit pas, il menace de faire une bêtise. C'est la dernière fois, me dit-il. Il part, il s'en va aux colonies, en Somalie. Il s'est fait nommer là-bas directeur d'un hôpital. C'est pour toujours, tu comprends, et il veut me voir une dernière fois. Il écrit des phrases folles, déchirantes... et la mère parcourait la lettre du regard, en choisissait un passage : Ecoute plutôt.

— C'est inutile, Carolina, dit sèchement la grand-mère, frappant la table de la paume de la main. Ces inconvenances, je ne veux pas les entendre. Il ne m'inspire même pas de pitié. Tout ce que je peux faire, c'est prier pour lui. Je ne veux surtout pas voir cette lettre. Je t'ordonne de la remettre dans son enveloppe et de la cacher.

— Maman, soupira la mère, c'est vite dit. Tu vis dans tes méditations et tu ignores tout de la vie. Oh, je donnerais je ne sais quoi pour ne plus jamais le voir. La simple idée qu'il sera ici après-demain, je te jure que c'est pour moi un vrai *cauchemar !* Mais qu'y faire ? Alors mieux vaut qu'il vienne tout de suite, pendant que Jeannette est encore ici. Après-demain, cela ira très bien. Je lui téléphone qu'il peut venir.

— Qu'ai-je à faire là-dedans ? demanda Jeannette, étonnée et amusée. Tu n'as tout de même pas besoin de moi pour te défendre ?

— Oh non, ce n'est pas pour ça. Pour me défendre, je me suffis, tu penses bien. Quand je parle, il devient tout blanc. Il tremble devant moi. Et pour me défendre contre les autres, contre les cancans, il y a la maison. C'est-à-dire qu'il suffit que je le reçoive ici, dans ma chambre et devant ma mère.

— Et si je reste enfermée chez moi et refuse de le voir ? fit rageusement la grand-mère.

— Tu ne feras pas cela, maman !

— Elle est bien bonne ! Et qui m'en empêchera ?

— Maman, je t'en prie à genoux.

— Mais qu'ai-je à faire dans cette histoire ? insistait Jeannette. Pourquoi ne peux-tu pas attendre que je sois partie ?

— Parce que même sans le vouloir, il va certainement me faire des scènes. Comme toutes les autres fois. Il va pleurer, me prendre les mains, me les baiser, me supplier de lui permettre de me contempler pendant une demi-heure, et tout et tout. Moi je ne veux pas que Clément s'aperçoive de quelque chose. A son âge, c'est dangereux...

Ici, la mère baissa la voix, jetant un coup d'œil vers le divan et cela continua dans un murmure que Clément saisissait avec peine. Il crut comprendre que sa mère expliquait à Jeannette que l'unique solution était de l'éloigner, pour toute la journée. Heureusement, le prétexte exis-

tait : aller à Paraggi rendre aux petites Fraschini la visite qu'elles avaient faite quinze jours plus tôt. C'est elle, Jeannette, qui accompagnerait Clément. Un service que la mère demandait à l'amie. Et l'amie, naturellement, ne refusait pas. La grand-mère secouait la tête, désapprobatrice. Alors la mère s'était fâchée et une discussion avait éclaté à voix plus haute et en français, parce qu'à ce moment la bonne entrait pour desservir.

Sa brosse recourbée à la main, la bonne rassemblait sur le plateau d'argent les miettes et les croûtes de pain.

La mère et Jeannette se mirent d'accord en français sur les modalités du petit voyage à Paraggi et consultèrent l'horaire : il fallait que l'heure de départ du train que Jeannette et Clément prendraient le matin du 29 précédât, avec une bonne marge de sécurité, l'heure à laquelle le docteur Besozzi arriverait.

Besozzi, avait dit la mère, savait que *l'enfant* (à savoir Clément) lui était très attaché ; et si *l'enfant* était présent, il en profiterait pour s'émouvoir encore davantage ! Non, non, il était absolument nécessaire que *l'enfant* passât toute la journée à Paraggi avec Jeannette.

— D'abord, pour ne pas lui donner de soupçons, nous lui dirons que je viens aussi, avait conclu la mère. Puis au dernier moment, nous trouverons une excuse pour moi : les Fraschini nous attendent, on ne peut pas leur faire faux bond, accompagne-le toute seule.

Un jour entier seul avec Jeannette ? Quelle fut la réaction du petit cœur pieux à une aussi extraordinaire nouvelle ? Dans le projet imaginé sans malice pas sa mère, devinait-il l'approche d'une fatalité à laquelle il devait s'opposer à tout prix ? Une aventure séduisante qu'il lui fallait éviter pour conserver sa pureté et sa vocation ?

Peut-être ; mais la figure mystérieuse et tragique du docteur Besozzi fut, du moins ce soir-là, plus « forte » que tout le reste. Clément revoyait le visage pâle du docteur, son grand front nu, ses yeux brillant de fièvre, sa barbiche d'*artiste :* il s'en allait pour toujours en Afrique ; Clément ne devait pas le rencontrer ce jour-là, ni plus jamais dans toute sa vie.

Il se le remémora penché sur son lit durant sa maladie : les yeux qui scrutaient, la main blanche avec son odeur de désinfectant qui lui palpait le ventre, lui tâtait le pouls. Il sentit l'oreille appuyée avec force contre son dos, encore gelée par le froid hivernal du matin... Clément s'apercevait que ce docteur Besozzi, il l'aimait beaucoup plus qu'il n'avait cru. Et la seule idée qu'il ne le reverrait jamais lui semblait suffisante pour vaincre toute tentation.

Voilà, se dit Clément, le Seigneur a été bon, il a voulu m'aider à vaincre la tentation et pour cela il a permis que je ne dorme pas ce soir, et que j'entende cette conversation. Sinon je n'aurais pas su la vérité, j'aurais vraiment cru à l'excuse de maman et, partant seul avec

Jeannette, qui sait ce qui serait arrivé ? Mais maintenant, je connais la tristesse cachée de ce voyage, je pense au docteur Besozzi et Jeannette me laisse indifférent. C'est du moins ce qu'il croyait cette nuit-là. C'est ce qu'il continua à croire le lendemain quand sa mère lui annonça le voyage. Et encore le matin du 29 quand, assis à côté de Jeannette vêtue d'une nouvelle robe de percale blanche à raies jaunes, il se rendit à la gare dans une voiture de place, tenant sur ses genoux un gros cabas de paille.

Dans le cabas, il y avait les costumes de bain, le sien et celui de Jeannette, un thermos, des sandales et des serviettes de toilette. « Vous reviendrez ce soir très tard. Avant il n'y a pas de bons trains », avait dit sa maman en l'embrassant. Quant à elle, elle ne pouvait absolument pas venir : elle s'était réveillée ce matin-là avec une terrible migraine.

IV

Le vrai but du voyage fut donc, au début, suffisant pour occuper ses pensées et le distraire de l'extraordinaire aventure de se trouver seul avec Jeannette.

A la gare, dans l'air azuré du petit matin, un timbre angoissant sonnait, annonçant l'arrivée d'un train. Jeannette demanda au porteur si c'était déjà leur train, un express en provenance de La Spezia ; le porteur répondit que c'était le direct de Gênes, et l'expression soudain préoccupée de Jeannette n'échappa pas à Clément. Le docteur Besozzi était peut-être sur le point d'arriver et Clément le verrait.

Jeannette prit le bras du garçon et l'entraîna vers l'entrée du tunnel, à l'opposé de la direction par où le train de Gênes arrivait. Clément, qui avait compris, était lui-même si préoccupé de ne pas le montrer à Jeannette et, en même temps, si passionnément désireux de voir le docteur descendre du train qu'il n'éprouva aucun trouble à sentir la pression du bras nu de Jeannette sur le sien.

Le train de Gênes entra en gare, le docteur Besozzi n'était pas dedans et Clément commença à se préoccuper, non plus du but, mais du prétexte du voyage, la visite aux Fraschini. L'événement était assez important pour le distraire et rendre inoffensive, du moins pour le moment, la compagnie de Jeannette.

L'express de La Spezia était bondé ; seule Jeannette trouva une place pour s'asseoir. Debout dans le couloir, au milieu de professeurs et d'employés qui se rendaient à leur travail, Clément regardait la mer apparaissant et disparaissant entre de longs tunnels et rêvait à la manière dont la journée se déroulerait.

Les Fraschini étaient une famille d'industriels milanais : père, mère, trois filles et un fils, tous sympathiques, ouverts, gais, pleins de vie. Très

unis, les parents étaient presque des amis pour les enfants. Ils formaient un petit monde à part, une petite république, et en étaient très fiers. Lorsqu'ils admettaient un étranger dans leur cercle, comme Clément, ils pensaient lui faire un honneur, lui accorder une preuve d'estime.

Les filles avaient dix-sept, quinze, treize ans et s'appelaient respectivement Bi, Ba et Mareska (Bice, Barbara et Maria) ; le garçon, Pippo, avait dix ans.

Les filles étaient toutes les trois très belles, mais spécialement Mareska, par la grâce de ses extraordinaires yeux verts et gris, à reflets d'argent. Toutes trois le troublaient.

Bi et Ba éveillaient en lui une tendresse romantique et sentimentale ; Mareska le remplissait d'une curiosité subtile et perverse : mais ces sentiments ne faisaient que l'effleurer, tout proches de l'indifférence.

Bi et Ba se parfumaient déjà légèrement. Mareska au contraire avait une bonne odeur d'écolière à laquelle se mélangeait seulement la saveur salée de la mer. Du matin au soir, elle vivait au soleil sur la plage. Ses petits bras maigres rappelaient ceux d'une négresse. Et ses yeux, dans le visage bronzé, au-dessus du nez rose et pelé, semblaient encore plus clairs et plus argentés.

Pourtant, cette Mareska n'était pas plus *dangereuse* que les autres. Son petit corps osseux, sa peau brune, son nez pelé, ses yeux gris argent étaient sans doute étranges. Mais ce n'était pas là le Mal. Pas le Mal parce que Clément, même en transportant Mareska sur le cadre de sa bicyclette, n'avait éprouvé aucun frisson. Même au moment où, par plaisanterie, au bas de la descente sur la route droite, il avait retiré ses mains du guidon et l'avait tenue embrassée, il n'avait pas éprouvé la millième partie de ce qu'il ressentait lorsque Jeannette, à table, se penchait pour prendre la salière et l'effleurait de son coude.

Non, Mareska, Clément ne la désirait pas. Il n'y avait donc pas de tentation. Donc pas de péché... Péché véniel peut-être ? Quand les Fraschini étaient venus à Sestri, il s'était confessé le soir même. Oui, c'était bien un péché véniel. L'archiprêtre lui avait dit de demeurer attentif, de *veiller et de prier* et à l'avenir d'éviter les occasions.

Rien de plus facile. Les Fraschini étaient une distraction qui pouvait être contrôlée et réglée à volonté. Jeannette au contraire était une force naturelle qui, en l'absence de la grâce du Seigneur, pouvait l'entraîner jusqu'à la Damnation.

Le cas échéant, les Fraschini ne représentaient qu'une tentation de vanité. Clément tenait à faire bonne figure devant eux : il allait leur montrer ses progrès à la nage et en anglais. Aujourd'hui, il bénissait la vanité. En faisant le paon devant les Fraschini, il allait oublier Jeannette.

Tout parut le favoriser. A la gare de Santa Margherita, ils trouvèrent les trois jeunes filles et la mère qui conduisait leur énorme Talbot, une merveilleuse torpédo couleur sabayon. Jeannette prit place sur le devant

avec Mme Fraschini ; Clément derrière, en tas avec Bi, Ba, Mareska et Pippo.

A partir de ce moment, pendant presque toute la journée, Jeannette poursuivit une conversation animée avec Mme Fraschini ; quant à lui, il jouait avec les filles, se baignait, allait en bateau à voile, en canot. Jusqu'au déjeuner, les deux groupes restèrent séparés. Lorsque, affamés, les enfants quittèrent la plage et montèrent dans le bois, entre les rochers, vers la villa, Jeannette et Mme Fraschini en étaient déjà à prendre le café dans le bow-window.

Puis on joua à cache-cache dans le bois. On choisit comme lieu de ralliement le tronc d'un gros noyer, juste devant la villa. Clément fut désigné pour commencer. Il compta jusqu'à soixante-quatre, les yeux fermés et le front appuyé contre l'arbre. Quant il rouvrit les yeux et se retourna, il vit Jeannette et Mme Fraschini, à la fenêtre du bow-window, qui le regardaient en riant.

Il gagna presque tout de suite. Pippo prit sa place. Et Clément courut se cacher très haut dans le bois, du côté de Portofino Kulm, en compagnie de Mareska.

C'était la fillette qui lui avait tendu la main et l'avait entraîné derrière elle. Les oliviers, les pins, la terre parsemée d'aiguilles, les rochers poreux, calcaires, chauds et presque doux, l'odeur de la résine et de la mer. Ils montaient vite, la main dans la main, escaladant avec agilité les murettes de pierre qui divisaient la pente en terrasses.

Mareska était très gentille. Il pensa que s'il n'avait pas décidé de se faire jésuite, il l'aurait choisie pour femme. Elle était mignonne, intelligente, affectueuse. D'excellente famille aussi et serait bien dotée. Que pouvait-il souhaiter de mieux pour l'avenir, s'il avait voulu rester de ce monde ?

— Arrêtons-nous ici, dit Mareska. Haletante et le rire aux lèvres, elle s'appuya contre un arbre, les jambes écartées et droites, dans une pose de petit gavroche.

Elle était en sueur, la frange de ses cheveux coupés lui tombait sur les yeux. Toujours le rire aux lèvres, elle regardait fixement Clément à travers ses paupières mi-closes.

— Tu es sympathique, dit-elle soudain, avec le même regard fixe et le même sourire.

Clément éprouva un grand plaisir ; mais aucun embarras. « Toi aussi, tu es sympathique, répondit-il sans remuer d'un pas. »

Mareska se laissa glisser le long de l'arbre comme un pantin et tomba assise par terre. Elle baissa les yeux, arracha une touffe d'herbe, se passa l'autre main sur une jambe et la fixa, fort innocemment, à mi-hauteur de la cuisse.

« Maintenant, raconte-moi une histoire. — Quelle histoire ? fit Clément surpris. — Ce que tu voudras. — Je ne sais pas raconter les his-

toires... » Et, au bout d'un instant, un unique instant d'hésitation, comme poussé par une force étrangère à lui-même, inattendue et irrésistible, il ajouta : « Je dois me faire jésuite. »

Oh Seigneur, Seigneur Dieu, pourquoi l'avait-il dit ? Trois mots, rien de plus. Si seulement il avait pu les reprendre ! Pourquoi les avait-il prononcés ? Et pourquoi devant Mareska ? Mareska avait ouvert les yeux et les fixait tout grands sur lui, sérieux et droits. D'une main (elle avait une main petite, maigre, brune, avec l'extrémité des doigts minuscule et comme écrasée) elle écartait lentement sa frange de dessus ses yeux, sur le côté, sur la tempe.

Elle ne dit rien. Mais Clément vit que son regard brillait d'intelligence. Mareska, par ces trois mots, avait tout compris ; elle venait de s'expliquer tout ce qui jusqu'alors lui était resté mystérieux au sujet de Clément.

Et voici qu'un léger sourire (Clément ne se fit pas d'illusions, comprit aussitôt de quelle nature était ce sourire) un léger sourire ironique, dédaigneux, s'était dessiné sur les lèvres ciselées et serrées de la jeune fille. Par ce sourire et ce regard, Mareska lui signifiait clairement : Jésuite ? Prêtre ! Peuh ! Pour moi, tu n'es plus un homme. Tu n'existes plus.

Clément éprouva une grande douleur, une grande humiliation ; mais presque aussitôt, il conçut de cette douleur un orgueil si démesuré qu'il se sentit comblé de joie. Voilà, se disait-il : la décision de te faire jésuite te vaut dès maintenant le mépris du monde ! Très bien. Telle est la voie qui mène à la sainteté ! Telle est l'étoffe dont on fait les martyrs. On te piétine parce que tu t'es donné à Dieu. Très bien. Et en parlant, en le lui disant, je n'ai pas fait une erreur. Parce qu'elle m'avait pris par la main et emmené jusqu'ici pour m'induire en tentation. De toute évidence, quand elle s'est retournée, s'est appuyée contre l'arbre, m'a regardé de cette manière et m'a demandé de lui raconter une histoire, elle voulait m'induire en tentation. Mon Ange Gardien m'a protégé. Il m'a suggéré peut-être l'unique défense possible en me mettant sur les lèvres ces trois mots qui, à eux seuls, suffisaient à arrêter la tentatrice dans son œuvre de tromperie. Merci mon Ange Gardien.

Mareska s'était levée. Elle ne souriait plus. Lentement, balançant les bras le long de ses flancs maigres, elle se mit à descendre la colline.

— Ecoute, Mareska, dit Clément en la rejoignant. Je t'en prie écoute. Il faut que je te demande quelque chose. Ne répète à personne au monde, ce que je viens de t'apprendre ; même à Bi et à Ba. Promis ?

Mareska ne répondit pas. Avec une branche qu'elle avait cassée, elle donnait de grands coups de fouet sifflant dans le vide, en descendant toujours plus vite vers la villa.

Clément n'eut pas le courage d'insister, ni d'adopter son allure. Lui aussi descendit, mais un peu en arrière, et contemplant contre le couchant, à travers les oliviers, la gracieuse silhouette de Mareska qui marchait comme

en dansant et de temps en temps sautait un petit mur d'un bond léger et silencieux.

Au fond cependant, tout au fond de sa conscience, au sein de ce noyau de vérité et de justice peut-être caché mais toujours accordé aux mortels dont un Dieu juste et vrai ne désire pas la perte, plus bas que l'orgueil du futur jésuite saint et martyr, plus bas que les habitudes, les prières, les confessions, les faux remords, les intentions absurdes, il entendait une voix de reproche. Cette voix disait : dès le début, tu as compris que tu devais serrer Mareska contre toi, mais tu n'en as pas eu le courage. N'ayant pas eu ce courage, tu t'es senti irrité, humilié. Pour te redonner de l'importance, tu lui as dit que tu voulais te faire jésuite. Nous sommes loin de l'Ange Gardien. Puis, voyant son mépris, tu t'en es glorifié. Nous sommes loin du Martyr.

La vérité, c'était qu'il n'y avait ni martyr, ni ange gardien, ni vocation, ni rien du tout ; mais seulement sa lâcheté ; et maintenant, son désespoir. Adieu donc, Mareska, chère petite, dure et douce Mareska, image d'épouse ingénue : le petit hypocrite ne t'a pas assez aimée et t'a perdue pour toujours.

Ce reproche désespéré, même le petit prêtre Clément était capable de l'entendre en son cœur d'homme. Et son visage, quand il parut derrière Mareska et vint toucher le tronc de l'arbre sur le pré devant la villa, trahissait une noire colère.

Du haut du bow-window, Jeannette l'avait remarqué. Elle cria au garçon de la rejoindre. Mais quand il fut près d'elle, elle ne lui demanda rien. Elle l'observa un instant d'un regard scrutateur, puis soudain baissa les yeux et dit :

— Clément, je te cherchais. J'ai reçu un coup de téléphone de ta mère. Mme Fraschini est très gentille, elle veut que nous restions jusqu'à demain.

Clément regarda Jeannette, stupéfait : « Jusqu'à demain ? Et maman ? — Maman est contente, elle est d'accord et dit qu'il faut remercier Mme Fraschini. »

Jeannette parlait sans le regarder. Clément comprit tout de suite ce qui s'était produit : le docteur Besozzi était peut-être arrivé tard, il passait la nuit à Sestri et restait jusqu'au lendemain. Il regarda Jeannette qui avait pris une revue et la feuilletait.

— Et pour dormir ? demanda-t-il, sachant que la villa des Fraschini n'était pas assez grande.

— Pour dormir, répondit la jolie femme sans lever les yeux de la revue, tout est en ordre. J'ai déjà retenu les chambres à l'hôtel *Impérial* de Santa Margherita.

Cette fois, l'ennemie n'était plus Mareska. C'était Jeannette, beaucoup plus aguerrie : le fantôme noir et voltigeant d'un novice de la Compagnie de Jésus pouvait peut-être l'émouvoir, peut-être la divertir, mais il ne la ferait jamais battre en retraite.

V

Après le dîner, ils allèrent tous en voiture prendre des glaces à Santa Margherita. Puis, peu avant minuit, ils se séparèrent. Les Fraschini retournèrent à Paraggi. Jeannette et Clément s'acheminèrent à pied vers l'hôtel *Impérial*.

D'un mouvement naturel, Jeannette s'était appuyée à son bras. Ils marchèrent lentement sur la promenade le long de la mer, jusqu'au bout du village.

Sur la surface noire et brillante de l'eau, les fanaux brillaient par groupes immobiles. L'air était tiède, à peine remué par le souffle de la nuit. Ils marchaient en silence et, sentant le poids léger du bras de Jeannette sur le sien, Clément éprouva tout à coup une sensation étrange, toute nouvelle, qu'il n'avait jamais éprouvée jusque-là, même pas soupçonnée : une douceur infinie, l'harmonie conquise avec la nuit, le ciel étoilé, l'air tiède et le poids du bras de Jeannette. Plus de doutes, plus de contradictions ni de tourments, de résolutions, d'idées. Le bonheur était là, à portée de la main. Et Clément ne savait pas, ne se demandait même pas en quoi il consistait. Une minute plus tôt, il croyait encore que le bonheur, ou du moins un si grand bonheur, ne pouvait exister.

Quand, les dernières maisons dépassées, ils quittèrent le bord de la mer et tournèrent à gauche par la route qui montait vers l'hôtel, Jeannette rompit le silence : « Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui, hein, petit polisson, avec ta Mareska ? Ne crois pas que je ne t'ai pas observé. Je vois tout. Qu'est-ce que tu as fait ? — Rien, Jeannette. — Allons, tu peux parler. Il n'y a rien de mal dans ce que tu as fait, de cela je suis sûre. Mais ce sont des choses, vois-tu Clément, qu'on ne raconte jamais aux mères. On les raconte aux vraies amies. Des amies comme moi. Est-ce que je ne suis pas une vraie amie pour toi ? Réponds ! — Oui, Jeannette, dit Clément, faisant effort pour ne pas éclater en sanglots. — Et alors, qu'as-tu fait avec Mareska ? — Mais rien », dit Clément tout près des larmes.

Surprise par ce ton, Jeannette s'arrêta. Elle retira son bras, prit le garçon par l'épaule, contempla un instant à la lueur d'un réverbère son visage marqué par la colère, qu'il tournait de côté, vers le bas, avec honte. « Quel diable te pique maintenant ? »

Elle vit que le garçon faisait des efforts surhumains pour ne pas pleurer. Elle comprit, ou du moins crut comprendre qu'il pleurait de rage ou du regret de n'avoir rien osé avec la petite Mareska. Elle ne dit rien et, reprenant le bras de Clément, mais avec plus de décision, se remit en marche.

Ils franchirent la grille du parc. A travers l'épaisseur noire des arbres, les grandes fenêtres de l'hôtel brillaient. Jeannette venait de prendre Clément par la taille et le serrait contre elle, montant lentement, toujours en silence.

Clément sentait le contact du flanc rond et du sein accueillant, il sentait le parfum de Jeannette qu'il connaissait si bien, proche et violent comme il ne l'avait jamais senti. Et tout autour, au-dessus, mêlée à lui, l'odeur grasse des magnolias du parc.

Angele Dei qui custos es mei, prononça-t-il mentalement pour chasser le démon. Il pensait : c'est une question de quelques pas, une demi-minute, une minute au plus. A peine serons-nous entrés dans l'hôtel que tout sera fini. Question de résister quelques pas. Il suffit que l'ange m'aide le temps d'arriver là-haut où les fenêtres resplendissent.

Mais Jeannette le serrait toujours plus fort, presque à l'étouffer. Et lui, apparemment abandonné par son ange gardien, éprouvait une grande envie de saisir Jeannette par la taille. Aurait-il la force de résister ?

A un certain moment, au lieu de continuer à prier son propre ange gardien, il lui vint une idée qui lui sembla beaucoup plus efficace : il se mit à prier l'ange gardien de Jeannette pour qu'il empêche Jeannette de l'embrasser dans l'ombre et de se coucher dans l'herbe avec lui.

Jeannette, sans aucun doute, était sur le point de faire tout cela. Par bonheur, l'ange gardien de Jeannette était, ce soir-là, beaucoup mieux disposé que le sien propre. A mi-côte, Jeannette, sans rien dire, relâcha son étreinte ; puis elle libéra Clément, passa devant lui sur le sentier, en arrangeant ses cheveux et en chantonnant.

Clément remercia aussitôt l'ange gardien de Jeannette et recommença à supplier le sien. Il ne priait plus maintenant pour le présent. Il savait que pour l'instant il était sauvé. Il priait pour *après,* quand il resterait seul dans la chambre inconnue de l'hôtel et que le souvenir du parfum de Jeannette viendrait l'assaillir.

Le hall de l'hôtel était éclairé, désert et silencieux. L'employé de la réception les accompagna dans l'ascenseur. Durant le court trajet, levant les yeux sur Jeannette, il se rappela soudain la femme de Florence. Jeannette le regardait fixement en silence d'un œil triste et scrutateur. Que signifiait ce regard ? Clément s'inquiéta.

Jeannette, comme si elle avait compris, se tourna vers le miroir sous prétexte d'ajuster sa coiffure. Elle leva sa main ornée de bijoux pour remettre en place sa boucle blonde, enroulée sur l'oreille. Clément revit les ongles roses tachés de lunules blanches, revit le coude à la pointe merveilleusement rugueuse, et éprouva un désir précis : il fallait que le soir même Jeannette reçût la confession de son amour... Il fallait qu'elle la reçût sur les lèvres, sur les ongles et sur le coude. Dès que l'employé de la réception se serait retiré et qu'ils resteraient seuls ! Seuls tous les deux dans l'une ou l'autre des chambres. Il lui dirait aussi : « Jeannette, je t'adore. »

L'ascenseur s'arrêta. L'employé ouvrit la porte. De nouveau Clément pensa à l'ascenseur de Florence, au péché mortel, aux paroles terribles du père Genovesi. Confusément, il pria Jésus, la Madone, l'Ange Gardien et saint Louis de Gonzague.

L'employé et Jeannette le précédaient le long du couloir interminable, sur le tapis bleu moelleux, silencieusement. Clément sans le vouloir regardait le dos de Jeannette. Si seulement le Seigneur lui faisait la grâce d'avoir éloigné les deux chambres. Hélas, elles communiquaient par un court couloir sur lequel donnait la porte de la salle de bains. L'employé alluma toutes les lampes, montra les chambres l'une après l'autre et se retira après avoir souhaité bonne nuit.

VI

Ce qui l'empêchait de dormir, ce n'était pas la grand-mère qui ronflait. C'était le souvenir du moment où l'employé de la réception s'était retiré, leur souhaitant bonne nuit. Séparés par le petit couloir, Jeannette et lui restaient face à face sur le seuil de leur chambre respective.

Clément regarda Jeannette. Jeannette le regardait : un léger sourire naissait sur ses lèvres. Clément sentit que le moment d'être fort était arrivé. Ou fort dans le péché en s'approchant de Jeannette avec décision, en se jetant à ses pieds. Ou fort dans la vertu en répondant au sourire de Jeannette par un sourire aimable, et en lui souhaitant bonne nuit. Mais il s'aperçut qu'il ne pouvait être fort ni de la première, ni de la seconde manière. Il s'aperçut qu'il tremblait. Et la force qui lui restait, il la mit toute à essayer de cacher qu'il tremblait. Il demeura droit et immobile, les yeux fixés sur Jeannette et, comme Jeannette ne parlait pas non plus, il comprit que plus ce silence et cette immobilité dureraient, plus leur signification deviendrait claire et la suite inévitable.

Il était en proie à une incertitude angoissée. De nouveau, la voix mystérieuse de la nature venait lui chuchoter que le péché et le diable n'existent pas, du moins pas ici ; que ce mal était au contraire un bien, cette vertu proche de la lâcheté ; qu'une chance inespérée, dans ce petit couloir, dans ce silence, ce secret, cette sainteté nocturne, lui offrait la possibilité d'un acte héroïque ; mais que cette possibilité était unique et irrévocable. Elle ne se présenterait plus jamais. Si malheureusement, ainsi qu'il le craignait, il n'accomplissait pas l'acte héroïque, s'il continuait à croire à la tentation *et* au péché, plus jamais, de sa vie entière, il ne réussirait à être un homme.

Jeannette parla :

— Viens, Clément, dit-elle avec douceur. Viens te montrer. Tu ne voulais même pas me souhaiter bonne nuit ?

Refuser, tourner le dos, s'enfermer dans sa chambre eût été le signe d'une bien mauvaise éducation. Clément eut besoin de penser cela pour faire les cinq pas qui le séparaient de Jeannette. Et, invoquant le prétexte de cette bonne éducation, il les fit.

Le voici près de Jeannette, si près que Jeannette lui fait une caresse sur la joue. Cependant, elle ne lui dit rien. Elle a de nouveau ce regard scru-

tateur et triste... Plus que triste, hélas, le regard de Jeannette à ce moment, on dirait qu'il est angoissé, presque tragique.

Etait-ce le désir qui se cachait dans ce regard si sombre ? Ou, mêlée d'un élan de pitié, la perception aiguë du déchirement qu'à cause d'elle le garçon était en train de subir ? Ou la crainte de se tromper ? Corrompre un petit jeune homme de quatorze ans, le fils de votre meilleure amie, ce n'est pas une entreprise recommandable.

Jeannette regardait Clément en fronçant les sourcils avec une expression menaçante, et ses beaux yeux vifs, lumineux, couleur noisette, étaient brusquement fixes et sombres, comme si elle avait été sur le point de commettre un crime.

Ou peut-être les yeux de Jeannette étaient-ils simplement *sérieux*. La jolie femme de trente-cinq ans qui aimait glisser de flirt en flirt était au fond une personne sérieuse : au seuil d'une aventure nouvelle, elle devait toujours avoir ce regard sérieux...

Quoi qu'il en soit, en cet instant, le regard de Jeannette ne lui parut ni sérieux, ni triste : il lui parut méchant et cela lui plut. Par malheur, la violence même de la tentation donnait à Clément la force de réagir.

Ce regard méchant... c'est le regard du mal, se dit l'enfant dans un sursaut désespéré, c'est le regard du démon. Il regardait la poitrine de Jeannette, là où elle virait du brun doré à un rose qui, par contraste, semblait presque blanc dans l'échancrure entre les deux seins pleins et gonflés. Oh l'émerveillement, la sensation de douceur ! Etait-il possible que le démon s'y cachât ? Quelle atroce tromperie était-ce là ? La vie est-elle si cruelle ?

Jeannette l'observait toujours en silence, très proche, les sourcils sévèrement froncés comme si, muette, elle lui avait reproché une si longue hésitation.

Le papier peint à fleurs, dans la chambre que Clément entrevoyait pardessus l'épaule demi-nue de Jeannette, les rideaux, les oreillers, les couvertures rose et crème, le lit de cuivre brillant dans la pénombre discrète, les draps blancs et immaculés, tout lui paraissait prêt à accueillir les joies de l'amour.

— Clément, mon petit bonhomme, murmura Jeannette et sa main s'attarda dans les cheveux du garçon.

Clément abaissa son regard et sans plus le relever, après un ultime instant d'hésitation, il s'esquiva sous la main caressante, tourna sur lui-même, s'élança en courant dans sa chambre et s'y enferma à clef.

Il se déshabilla aussitôt avec fureur, et comme pour s'empêcher de penser tout en se déshabillant, dit ses prières, toutes ses prières l'une après l'autre, très vite.

Il entra dans le lit, éteignit la lumière, se blottit sous les draps. Il ne voulait pas entendre les pas de Jeannette dans la salle de bains. Il n'entendait sous les draps que son propre halètement, presque assourdissant. Il se fit violence et, décidé à chercher le sommeil, répéta à

mi-voix l'oraison jaculatoire que depuis des années il disait chaque nuit comme dernière prière.

— Jésus, Joseph et Marie, je vous donne mon cœur et mon âme.

Il réfléchit un moment, ajouta : « Je suis heureux. Merci Seigneur ! Merci de m'avoir sauvé ! »

Il se le dit. Mais il se tordait sur son lit avec des sanglots déchirants qu'il n'arrivait pas à étouffer complètement et que Jeannette entendait de sa chambre.

Il se dressa assis sur son lit. Depuis cette nuit à l'hôtel *Impérial*, plusieurs jours s'étaient écoulés et déjà plus d'une fois, il avait pensé à Jeannette avec regret, tandis que la grand-mère semblait ronfler beaucoup plus fort que d'habitude. Oui, la jeune femme avait dû entendre ses sanglots et les interpréter comme un aveu d'amour.

L'attitude de Jeannette, le lendemain matin et pendant les deux jours qu'elle resta encore à Sestri avant de partir pour Gressoney, fut en effet différente : très tendre, presque maternelle, avec un sourire bon, mélancolique et mystérieux.

Maintenant seulement, comme en un éclair, Clément avait compris : Jeannette croyait qu'il l'aimait et qu'il n'avait pas eu le courage de s'abandonner...

Ce n'était pas vrai, bien sûr. Ces larmes avaient été de soulagement, le soulagement d'avoir remporté la victoire. C'est ce que lui avait confirmé l'archiprêtre auquel il s'était empressé de tout raconter en confession, aussitôt de retour à Sestri.

— Larmes de consolation, mon fils ! Ne te tourmente pas, garde une âme tranquille. Tu as vaincu le démon.

Mais la tentation de s'abandonner le tourmentait à présent en pensée, plus forte que la tentation de l'autre nuit. Il ne pouvait dormir, demeurer dans cette chaleur suffocante, tandis que la grand-mère ronflait. Si cette fois encore il refusait de commettre un péché mortel, il n'y avait qu'une solution : commettre un péché véniel, désobéir à sa mère, courir sur la plage avec Luisito.

Tout doucement (le lit craquait terriblement), il souleva la moustiquaire, se glissa à terre, traversa la pièce sur la pointe des pieds, mit son blouson, son petit béret blanc. Il ouvrit la porte avec mille précautions, sortit, la referma.

Toujours pieds nus, il descendit silencieusement l'escalier de la villa. Sa mère se reposait au rez-de-chaussée, dans le salon. Des cliquetis étouffés d'assiettes et les voix basses de la cuisinière et de la femme de chambre montaient de la cuisine.

Il ouvrit la porte de la maison, se trouva sous le soleil brûlant. Il referma la porte, enfila ses sandales et son blouson, se mit à courir vers la plage qui se devinait au bout du bref tronçon de route, après le passage à niveau. Le ciel au-dessus de la mer brillait d'un éclat incandescent.

TROISIEME PARTIE

I

Au passage à niveau, il s'arrêta pour reprendre son souffle. Les barrières étaient baissées. Une locomotive faisait des manœuvres.

A travers les halètements de la locomotive, il lui sembla entendre un chant, un chœur viril et vulgaire, qui s'approchait rapidement.

Aux armes, aux armes,
C'est nous les fascistes,
Terreur des communistes.

C'étaient sûrement les miliciens. Et il les vit, là-bas, de l'autre côté du passage à niveau, qui marchaient à sa rencontre.

Avant qu'il fût trop tard, il se souvint du petit insigne rond de la Jeunesse Catholique qu'il portait toujours à la boutonnière. Il l'enleva vite, le cacha dans sa poche et traversa les voies.

Les miliciens, faces grossières, joues non rasées, têtes nues avec des cheveux frisés, longs et dressés, comme fous, volèrent par-dessus les barrières et, balançant leur bâton, passèrent en le toisant d'un regard provocant, comme si dans son visage sérieux, ses yeux baissés, son attitude modeste et distinguée, ils avaient flairé l'ennemi.

Clément fut pris de la crainte absurde d'être arrêté, fouillé. Quand on aurait découvert son insigne, il serait battu comme il savait que les fascistes avaient coutume de faire. Mais il ne courut pas, craignant d'éveiller leurs soupçons. C'est seulement lorsqu'ils furent loin qu'il se précipita vers la plage.

L'établissement des bains était désert. Il traversa en courant l'entrée couverte d'un auvent, la passerelle, la rotonde en surplomb sur la mer.

La mer était légèrement agitée. De courtes vagues frangeaient la plage, sous le ciel blanc, le soleil haut, de la pointe proche de Sestri, noire à contre-jour, jusqu'à la pointe lointaine de Portofino, effacée, d'un gris bleu, presque confondue avec le ciel.

C'était déjà un réconfort que d'être là, tout seul, dans cette immensité sonore de l'eau et du vent qui secouait vigoureusement les rideaux de la rotonde. Cependant, ne pas trouver Luisito avait été une petite et immédiate déception qui rapidement devint pesante.

Sur le chemin de la maison à la plage, il s'était imaginé voir tout à coup Luisito accourir au-devant de lui, l'accueillir, lui sourire, surpris et joyeux. Pas de Luisito. Clément enleva ses sandales et son blouson, s'assit sur un banc et s'appuya des avant-bras et du menton contre la barrière qui entourait la rotonde. Il était sans doute trop tôt

et Luisito n'avait pas encore passé. Il appuya sa joue contre le bois de la barrière, bois gris clair, raboteux, rugueux, chaud de soleil et ferma à demi les yeux, se forçant à attendre patiemment. Luisito ne pouvait tarder. Il appuya les lèvres contre le bois : il sentait le soleil et la mer.

Un coup de sifflet lointain mais très aigu le fit sursauter. Il rouvrit les yeux, vit là-bas sur la plage, vers Portofino, une mince silhouette arrêtée, les pieds dans la vague : torse nu brun, caleçon noir, mains sur les hanches dans une pose arrogante, familière. Il reconnut tout de suite Luisito.

Clément se leva, plus vexé que jamais de ne pas savoir siffler. Dans son enthousiasme, il essaya encore une fois, souffla. En vain. Alors il cria : « Luisitooo ! »

Luisito, le reconnaissant à sa voix, ne fit qu'un bond, courut très vite vers lui sur le gravier. Clément descendit de la rotonde. Il aurait voulu courir au devant de son ami aussi vite qu'il le voyait venir. Ah bien oui ! Le contact du gravier lui était insupportable, les galets étaient brûlants et on les aurait dit tous pointus. Comment Luisito pouvait-il courir ainsi pieds nus sans se faire mal ?

— Tu es venu ? Bravo ! lui dit Luisito en lui prenant la main. Maintenant, allons pêcher !

Luisito riait, heureux et surpris, exactement comme il se l'était imaginé. Sa courte mèche de cheveux noirs lui retombait en désordre sur le front. Son petit thorax brun, lisse et musclé, brillait au soleil. « Viens, allons prendre les filets ! » Et sans lui lâcher la main, Luisito se remit à courir vers les cabines.

Clément était obligé de courir à côté de Luisito. Le gravier lui faisait mal. Mais la main de Luisito qui serrait la sienne lui procurait un tel plaisir que la douleur sous la plante des pieds devenait supportable.

Main de Luisito sèche, menue, qui serrait fort. Le balcon le long des cabines était trop étroit pour y passer deux de front. Luisito lâcha sa main et marcha devant.

Clément voyait le dos du garçon, son corps frêle.

Luisito atteignit sa cabine, tira la clef qu'il avait enfilée dans la ceinture de son caleçon et ouvrit. Clément resta dehors à quelques pas, immobile et attentif. Dans l'obscurité de la cabine, Luisito farfouillait, prenait un filet, un panier, un couteau. Il se retourna et, lui montrant fièrement le couteau.

— C'est pour les oursins. Je vais t'apprendre comment on fait.

Clément ne répondit rien. Il regardait Luisito, béant d'admiration. Le filet et le panier étaient pleins de crabes et d'oursins. Luisito prit un journal, l'ouvrit sur une table et renversa dessus crabes et oursins. « Quand les as-tu pris ? — Maintenant. Il y a une heure que je suis sur la plage. »

Il interrompit son travail et scruta un instant Clément, avec une expression étrange et sérieuse. Il dit :

— Qu'est-ce que tu fais là ? Viens voir. Tu as peur des crabes ? Viens m'aider.

Clément obéit. Lentement, il entra dans la cabine.

— Tiens, lui dit Luisito sans le regarder en lui donnant le panier.

Il continua son travail plus vite. Il fallait prendre un à un les crabes qui étaient encore vivants et les détacher délicatement des mailles du filet.

— Vide le panier par terre, reprit Luisito sans se retourner. Trie les oursins et les crabes. Les crabes, mets-les ici, sur le journal ; attention, ne te pique pas avec les oursins.

Mais Clément, son panier à la main, resta immobile et si près de Luisito qu'il frôlait son dos.

De la pointe de ses coudes, Luisito, en tirant les crabes du filet, touchait de temps en temps la poitrine de Clément.

Clément s'immobilisa encore plus. Il pensa : « Pourquoi Luisito ne me répète-t-il pas de vider le panier ? Il s'aperçoit pourtant très bien que je suis ici, que je ne remue pas. » Clément avait les yeux fixés sur le dos luisant, lisse et musclé de Luisito. Il s'avança plus près, le panier toujours dans la main droite, et tendit sa main gauche vers le flanc du garçon.

Luisito ne dit mot, mais s'arrêta. Clément se mit doucement à presser de la main sur ce flanc. Comme elle était douce, la peau de Luisito !

Soudain, Luisito se dégagea violemment, fit un bond jusqu'à la porte, poussa le verrou. Se retournant pour reprendre le jeu, il remarqua une expression d'effroi sur le visage de Clément. « Tu as peur ? Peur de quoi ? Nous ne faisons rien de mal, tu sais. »

II

Il avait oublié que le lendemain était le Premier Vendredi du Mois et que cet après-midi-là, comme tous les après-midi de chaque jeudi précédant un Premier Vendredi du Mois, il devait aller à confesse avec grand-mère, avant le dîner.

Il arriva de la plage comme « mémée » l'attendait dans l'antichambre impatiente et préoccupée, habillée pour sortir, avec chapeau, livre de prières et ombrelle.

— Il faudra courir, Clément. Sinon nous trouverons l'église fermée.

Et dans le tiède crépuscule d'été, la grand-mère s'était mise à trotter vers la cathédrale à côté de son petit-fils.

L'archiprêtre n'était pas un père jésuite et surtout pas un prêtre

turinois. Comme toujours avec lui, la confession serait rapide et facile.

L'immense nef de la cathédrale était obscure ; on eût dit qu'il faisait déjà nuit. D'abord, la grand-mère et le petit-fils avancèrent à tâtons, les mains en avant pour ne pas buter contre les bancs, se guidant sur la petite flamme rouge qui palpitait dans la lampe au-dessus de l'autel du Saint-Sacrement, autel que l'aïeule et l'enfant savaient être au fond à gauche, avant la porte de la sacristie.

Ils traversèrent l'église avec prudence, s'habituant peu à peu à l'obscurité. Deux ou trois ombres étaient agenouillées, on entendait un mince chuchotement, un murmure de prières humble et affligé, des soupirs.

Oui, Clément ne l'ignorait pas, Dieu est en tout lieu et en tout temps. Mais il n'ignorait pas non plus que ce n'est pas une hérésie que de Le sentir quelquefois plus proche. Eh bien ! ce soir, dans la cathédrale de Sestri, comme il traversait l'immense nef obscure pour aller se confesser, Clément eut l'impression qu'une main invisible lui avait saisi le cœur et le tenait serré. *Je suis ici,* semblait lui dire une voix, *je suis ici, moi, ton Seigneur et ton Dieu.*

Près de la porte de la sacristie, il y avait une sonnette de majolique, grosse, ronde, blanche et très visible dans les ténèbres, avec au centre son bouton électrique et au-dessus l'indication : *Pour se confesser, presser sur ce bouton.*

Sur l'ordre de sa grand-mère, Clément obéit. A travers les vastes pièces de la sacristie, fermées, vides, à revêtement de bois, il entendit le timbre de la sonnette, faible et très lointain, dans la riche résidence de l'archiprêtre contiguë à la cathédrale.

Malgré sa contrition et sa dévotion à cet instant sincères, Clément se laissa distraire une seconde à imaginer la grimace de surprise sur le visage rose de Mgr Baldelli, le retroussement contrarié de son nez d'épicurien quand il entendrait la sonnette qui annonçait, avec la demande d'une confession, l'ajournement du déjeuner.

— Tè, Monseigneur, v'là la sonnette ! criait sans doute du fond de la cuisine la cuisinière, elle aussi agacée.

— On vous mande pour confesse ! criait en écho la petite servante jeune, fraîche, malicieuse, courant là-haut sur les carreaux astiqués et tournant l'un après l'autre les interrupteurs pour les couloirs et les escaliers du passage intérieur.

— Hé ! répondit l'archiprêtre, soupirant et se mettant en branle, j'ai bien entendu.

Tout cela, Clément se l'imaginait pendant qu'agenouillé à côté de sa grand-mère, à mi-chemin de la porte de la sacristie et du confessionnal, il attendait Mgr Baldelli. Trois fois seulement, pendant l'été précédent et cette année, il avait été admis à la résidence pour une brève visite. C'était une construction néo-classique blanche, avec des

persiennes vertes toujours closes et de gracieux stucs du XVIIIe siècle. Vastes salles à tentures de Damas, miroirs dorés, porcelaines de Saxe, tapis persans ; et surtout un merveilleux fond de carreaux rouges, bleus et gris éternellement brillants et éblouissants de cire. La jeune et belle femme de chambre en diadème de dentelle et petit tablier venait ouvrir ; elle glissait sur deux semelles de feutre et en indiquait deux autres au garçon avant de l'introduire au salon. A l'occasion de ces trois visites, Clément avait ainsi complété l'image qu'il se faisait de Mgr Baldelli. Il avait compris que c'était un prêtre très différent de ceux de Turin. Toutefois il n'avait pas conçu pour lui la moindre antipathie. Au contraire. Quand Mgr Baldelli le confessait doucement et lui imposait débonnairement des pénitences ; quand il descendait de l'autel pour lui administrer la Sainte Eucharistie, tenant l'hostie bien haut dans sa main rose et grassouillette ; quand il se penchait sur lui et l'introduisait entre ses lèvres tremblantes, Clément sentait la force mystérieuse du Sacrement, plus vive qu'à Turin. La lumière du Seigneur se révélait à lui plus claire. En somme, Mgr Baldelli, avec son épicurisme, lui paraissait plus humble que les prêtres turinois qui pourtant voulaient à tout prix être très humbles.

La confession fut rapide et facile. Selon son habitude, Clément se mit à parler des tentations qui l'avaient si fort harcelé ces derniers jours. Dans ses confessions précédentes, il avait déjà fait allusion à Jeannette et à sa lutte pour ne pas céder au mal, spécialement en pensée. Cette fois-ci, il reprit tout d'un bout à l'autre : le voyage à Paraggi, la nuit à Santa Margherita et comment il avait eu l'impression que *l'amie de maman* voulait vraiment le plonger dans le péché.

— Je comprends, je comprends, mon fils, murmurait le brave prêtre, sans se troubler.

— Mais je vous assure que je n'ai pas eu de peine à résister, s'empressa d'ajouter Clément.

Et l'archiprêtre :

— Je comprends, je comprends, avec l'aide du Seigneur, tout est facile à un jeune homme pieux comme toi.

— Puis la dame est partie, reprenait Clément. Et alors la vraie tentation a commencé.

— En pensée. Je comprends, je comprends.

— Quand la dame était là, rien qu'à la regarder, j'avais peur. Je récitais mentalement une oraison jaculatoire et j'avais la victoire sur toutes mes mauvaises pensées. Mais depuis l'autre jour, depuis que la dame n'est plus là, je la vois continuellement. Je ne sais comment faire pour chasser ces visions.

— Mais prier ! Prier, mon fils ! Et ne pas y penser, se distraire, s'amuser. Tu n'as pas d'amis ?

— Si, dit Clément, j'en ai un, pensant tout à coup à Luisito.

— Bon, un ami, c'est très bien ! Evite la solitude. La solitude favo-

rise les mauvaises pensées. *Vae soli.* Tu dois comprendre le latin maintenant, sans que j'aie besoin de te le traduire. En quelle classe es-tu ?

— J'entre en cinquième de lycée.

— Très bien, très bien. Evite de rester seul. Et... autre chose ? Il y a autre chose ?

— Aujourd'hui, par exemple, après le déjeuner... J'étais sur mon lit et je n'arrivais pas à dormir...

— A cause...

— Oui, toujours à cause de cette femme dans ma pensée. Je vous assure, Monseigneur, j'ai mené une lutte terrible...

— Mais tu en es sorti vainqueur, n'est-ce pas ?

— Oui vainqueur. Mais j'ai dû me lever en cachette de ma grand-mère et de maman qui dormaient et courir sur la plage.

« Tu as bien fait, tu as bien fait. — J'ai désobéi à maman, voilà. Elle ne veut pas que j'aille à la plage avant quatre heures. — Oui, mais tu l'as fait en vue du bien. Tu l'as expliqué à maman ? — Non, je ne parle jamais de ces choses à maman. — Je comprends, je comprends. Ainsi maman t'a grondé ? — Oui, mais je lui ai lit que je n'étais sorti que quelques minutes avant quatre heures ; j'ai dit un mensonge. — Péché véniel, péché véniel, en vue du bien. Demande tout de même pardon au Seigneur pour ce petit péché. — Oui, Monseigneur. — Autre chose ? Il y a autre chose ? — Non, Monseigneur. — Réfléchis bien. Il y a autre chose ? — Ah oui, j'oubliais. Après, quand je sui allé à la plage, j'ai commis une faute... — Raconte, raconte donc, n'aie pas peur. — Eh bien, en allant à la plage... J'ai commis un péché de respect humain, un péché de lâcheté. J'ai eu honte d'appartenir à la Jeunesse Catholique. Des fascistes passaient et quand je les ai vus venir, j'ai ôté mon insigne. — Mais que dis-tu, mon fils. Ce n'est pas le moins du monde un péché. Tu as bien fait. Il faut de la prudence de nos jours. Avec ces individus, on n'est jamais assez prudent ! — Mais, Monseigneur, saint Tarcisius martyr s'est laissé tuer par ceux qui voulaient lui arracher le sacrement. — Avant tout, c'était le Très Saint Sacrement que saint Tarcisius portait, et non un insigne. Et puis il le tenait caché contre sa poitrine et il a fallu que ses persécuteurs soient vraiment méchants pour le découvrir. L'insigne, au contraire, même s'il est tout petit comme celui de la Jeunesse Catholique, saute aux yeux, eh, il n'y a pas de doute, il saute aux yeux, il provoque. Enfin, nous sommes en d'autres temps, mon fils. »

Au contraire, les pères jésuites lui avaient enseigné que l'Eglise, au fond, est toujours persécutée ; qu'il y a toujours des martyrs...

— Donc, il n'y a rien d'autre ? avait repris avec une pointe d'impatience la voix de Mgr Baldelli, derrière la grille.

— Non, Monseigneur.

— Pour pénitence, tu diras donc trois *Pater Ave Gloria* et tu réci-

teras un *Salve Regina* à l'intention du Saint Père. Promets de chasser dès maintenant avec plus de zèle les mauvaises pensées et de ne pas trop te préoccuper de leur existence ; et efforce-toi de te distraire et de t'amuser avec des camarades de ton âge, en garçon gai et sain... *ego te absolvo ab omnibus peccatis tuis in nomine Patris, Filii et Spiritus Sancti.*

— *Amen,* dit Clément et il entendit l'archiprêtre se tourner avec un grand soupir de l'autre côté pour recevoir la confession de la grand-mère.

Clément se leva tout doucement et revint à son prie-Dieu où il récita sur le champ la pénitence prescrite. A peine avait-il fini qu'il pensa à Luisito : il se sentait léger, libre, gai et sain (gai et sain, comme avait dit l'archiprêtre). Et associé d'une certaine manière à cet état d'âme, il y avait aussi Luisito, l'assurance de le revoir le lendemain matin à la plage.

Certes, avant d'aller se confesser, il avait réfléchi à ce qui était arrivé dans la cabine de l'établissement. Mais chacun de ses actes lui avait semblé, à la réflexion, *involontaire.*

Et puis, ne lui avait-on pas dit que la ruine d'Adam c'était Eve ?

Il réentendait la voix de Luisito qui murmurait dans la pénombre étouffante de la cabine : « Tu as peur ? Peur de quoi ? Nous ne faisons rien de mal, tu sais. » Et il avait ajouté « *Entre garçons,* ce n'est pas mal. »

Après tant de scrupules et tant de remords subtils pour des pensées qui ne concernaient que la femme, il lui avait paru naturel de passer Luisito sous silence au cours de sa confession. Il était rentré à la maison, le cœur en paix.

III

Le lendemain, comme Clément et sa grand-mère sortaient de la cathédrale, au milieu d'une avenue encore déserte, entre le soleil et l'ombre, un cycliste apparut au loin, à la hauteur de la gare. Pédalant ferme, il venait à la rencontre de la grand-mère et du garçon qui marchaient sur le trottoir à côté des arcades.

Clément le reconnut presque aussitôt. Du reste, Luisito le lui avait dit la veille : il devait aller le lendemain matin chez des oncles à Lavagna.

Il passa tout près de l'aïeule et de son ami, sa mèche brune sur le front, le dos courbé sur le guidon, dans la pose d'un coureur.

— Salut Clément ! A c't'après-midi à la plage ! cria-t-il.

Clément s'était retourné pour dire bonjour. Et la grand-mère, continuant à trotter vers son café au lait, lui demanda :

— Qui est-ce ce beau garçon qui vient de passer à bicyclette ? Un de tes amis ?

— Oui, grand-mère, répondit Clément.

— Parfait. Tu as un ami. Il te sera plus facile de vaincre les tentations. Remercie le Seigneur, remercie-Le tout de suite. Deo gratias.

— Deo gratias, répéta Clément, pressant le pas, car il avait faim et pensait lui aussi à son café au lait.

(TRADUCTION DE GEORGES PIROUÉ.)

MARIO SOLDATI

CHRONIQUE DES LIVRES

MAGGY LA DOUCE

par Betty SMITH *(Edit. de Trévise)*

Les pères de famille tiennent une grande place dans l'œuvre populiste de Betty Smith. Celui qu'elle nous présente dans ce « remake » du *Lys de Brooklyn*, n'est malheureusement pas aussi réussi que le danseur de claquettes qui sut nous émouvoir, il y a quelque quinze ans. Hargneux et Irlandais, Patrick Moore échoue sur le Nouveau Continent à la faveur d'une machination familiale, y devient garçon d'écurie, épouse la fille de son « boss » — une angélique créature — limite son ambition à un emploi de balayeur de rues et procrée une autre créature angélique : Maggy.

Que dire de cette enfant douceâtre, sinon qu'elle est prosaïque, bornée et, une fois mariée, si évidemment préoccupée par ses casseroles ou sa santé que la fuite annuelle de son séduisant époux ne surprend personne ? Il revient, bien sûr, aux premières neiges, pour constater la cruauté mentale de son beau-père, les mauvais instincts du petit frère, le dérèglement glandulaire de sa femme — et repart. On le comprend. Autour de la pauvre Maggy gravite l'univers néo-réaliste de Mme Smith : le brave agent, le brave révérend, le brave plombier... Certains meurent parfois. Quelques scènes pittoresques, quelques dialogues cocasses prouvent le talent de l'auteur, mais n'effacent pas l'ennui qui se dégage de ces 399 pages !

FRANÇOISE MANTRAND

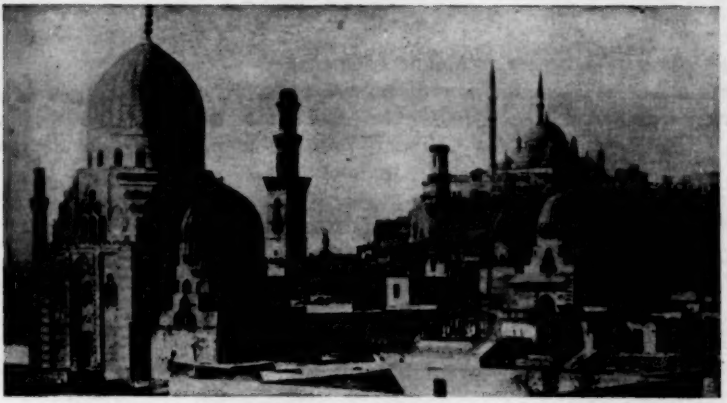
LA ROUTE DU CIEL EST OUVERTE

par K. SCHUTTE *(Dunod)*

Depuis deux ans, la floraison des livres d'astronautique a suivi celle des spoutniks, et les vitrines des libraires se sont garnies d'ouvrages nombreux et de valeur inégale. Si, pour nous, valeur est synonyme de clarté, celui de M. Schütte est assurément l'un des meilleurs. Le mérite en revient d'ailleurs en partie à son traducteur M. Mamontoff. C'est à peu près une « somme » que l'on trouve dans ces deux cent douze pages, c'est-à-dire l'historique de l'astronautique, le principe du vol spatial et l'esquisse des prochains voyages dans la Lune et vers les planètes, enfin, *last but not least*, un bilan des résultats scientifiques acquis à ce jour et une revue des engins déjà lancés. Recommandons cet ouvrage à ceux de nos lecteurs qui, un peu brouillés avec les mathématiques, ont néanmoins le désir légitime de s'initier et de se tenir au courant des grandes choses qui se font en ce moment dans le ciel.

P. R.

(Suite de la chronique des livres page 125.)



PANARABISME ET RENAISSANCE AFRICAINE

par Édouard Sablier

La Ligue arabe et ses desseins.

Il y a quinze ans, presque jour pour jour, le 22 mars 1945, dans un des palais cairotes de Farouk, six hommes signaient au nom de leurs gouvernements le pacte qui donnait naissance à la Ligue des États Arabes.

Cet acte ne devait pas porter chance à ses auteurs : sur les six signataires, trois sont morts assassinés (le Libanais Riad Solh, le Jordanien Tewfik Aboul Houda, l'Irakien Noury Saïd), trois sont en prison ou en disgrâce (l'Egyptien Nahas pacha, le Séoudien Youssef Yassine, le Syrien Djemil Mardam).

Quant à la Ligue, son bilan depuis quinze ans est négatif. Aucune des transformations majeures du monde arabe n'a été l'œuvre de l'organisme du Caire. Les interminables palabres de ses sessions ordinaires ou extraordinaires s'achevaient invariablement sans résultat concret : « *Si tu ne veux pas qu'on t'oublie, joue du tambour* », dit un proverbe arabe. C'est pour ne pas être oubliée, que la Ligue continue à mener grand bruit autour de ses réunions. Mais les journaux arabes eux-mêmes n'attachent plus guère d'importance à ces manifestations.

En réalité, cet échec correspond à un reflux du panarabisme. La

création de la Ligue répondait à un besoin précis et limité. Les peuples de l'Orient arabe, travaillés par le courant nationaliste, souhaitaient, au lendemain de la guerre, secouer la tutelle franco-britannique qui faisait de leur région une véritable chasse gardée de l'Entente cordiale.

Les hommes qui dans chaque pays arabe menaient la lutte pour l'émancipation se connaissaient entre eux et connaissaient les moindres détails de l'évolution des peuples dans l'ensemble de la région. Ils provenaient pour la plupart des mêmes milieux : bourgeoisie en lutte contre les maîtres turcs ou, dans le cas de l'Égypte, contre l'occupant britannique et la féodalité foncière. Les affinités et les intérêts qui leur étaient communs leur dictaient une aspiration générale : obtenir le départ des garnisons étrangères stationnées sur leurs territoires.

Les chefs du panarabisme disposaient au départ d'atouts exceptionnels. La guerre qui venait de s'achever avait implanté dans toutes les nations victimes du nazisme la conviction que chaque peuple était en droit de revendiquer son indépendance et sa pleine souveraineté. La lutte qui s'amorçait entre les démocraties occidentales et l'univers communiste rendait possible une profitable surenchère entre les deux blocs, au moment où les divergences de vues entre les grandes nations de l'Ouest affaiblissaient leurs positions communes en Afrique et en Asie.

Mais surtout, deux facteurs d'une importance considérable donnaient aux gouvernements de l'Orient arabe les moyens de faire pression sur l'Occident : les gigantesques ressources de pétrole du golfe Persique et la situation stratégique des territoires arabes sur les voies de communication vitales de l'Europe avec l'Afrique et l'Extrême-Orient.

Sur ce substratum très simple, les chefs du monde arabe avaient bâti une idéologie de l'arabisme, de nature à recueillir auprès des masses un soutien passionné. Quarante millions d'Arabes vivaient en effet avec le rêve de reconstituer leur splendeur passée. Treize siècles auparavant, la péninsule arabique, déserte et misérable, avait vu germer en quelques décennies une religion universelle, un empire, une civilisation.

« L'Aruba », le fait d'appartenir à l'arabisme, était un mouvement émotionnel, moins racial qu'historique. Unis par la langue, par l'Islam qui a forgé leur structure sociale, désunis par la domination étrangère, les Arabes s'éveillaient dans la première partie du XXe siècle avec des aspirations plutôt négatives : ne pas être dominés par des non-Arabes ; refuser toute forme d'infériorité culturelle, politique, économique, par rapport à l'étranger.

La tâche des dirigeants arabes est écrasante. Il s'agit de rattraper en un demi-siècle le retard qui sépare le Moyen Age islamique de la civilisation atomique. D'où une confusion, un déséquilibre, des

soubresauts que les maîtres du monde arabe cherchent à masquer derrière l'écran de la lutte nationaliste.

Leur propagande choisit des boucs émissaires : Israël, l'impérialisme occidental, etc. Elle en fait les responsables de tous les déboires, de toutes les misères et les frustrations qui pèsent sur les masses : la tyrannie des propriétaires fonciers, la corruption de l'administration, le truquage des élections, le pourrissement des institutions.

Mais à mesure que les pays arabes progressent vers l'émancipation nationale, les dérivatifs imaginés par leurs dirigeants disparaissent l'un après l'autre : les garnisons étrangères sont évacuées, les traités déchirés ; le cordon sanitaire tendu contre la pénétration russe est rompu. Du coup, l'Orient arabe va traverser une période de bouleversements intenses.

Mal préparées aux réalités sociales et politiques de l'indépendance, les vieilles structures s'écroulent. Les institutions calquées sur la démocratie européenne que la France et la Grande-Bretagne ont tenté d'implanter sont progressivement réduites à de sinistres caricatures : « *Qu'est-ce que la liberté, d'ailleurs?* devait nous confier un jour en évoquant cette période Gamal Abdel Nasser. *Est-ce celle des capitalistes vivant isolés du peuple dans un luxe insultant? Celle du féodal privant de ses droits les plus élémentaires la plèbe qui le fait vivre ou celle du polémiste partagé entre une idéologie fumeuse et la cupidité? Appelez-vous liberté le régime pseudo-constitutionnel de Farouk?...* »

La famille, noyau essentiel de la société islamique, se désintègre rapidement. La cohabitation dans un seul foyer de plusieurs générations aux idées très différentes crée à l'échelon de l'individu des problèmes complexes. Dans l'État, qui a succédé sans transition à la pyramide des clans, la classe moyenne est trop faible, trop récente pour assurer la liaison entre l'aristocratie dirigeante et la masse inculte. En un mot, tout est prêt pour l'entrée en scène d'une caste qui va prendre en main les rênes du pouvoir : l'armée.

Quand l'Armée prend le pouvoir.

Commencé en Syrie, imité en Egypte, en Irak, au Soudan, utilisé par le pouvoir en Jordanie et même au Liban, le processus militaire s'est développé dans tout l'Orient arabe. Le transfert s'est fait sans difficulté. Partout, dans les débuts, la révolution militaire a été acclamée ou admise par les masses.

Cet accueil populaire s'explique aisément. De tout temps, dans cette partie du monde, l'organisation tribale, les régimes imposés par l'occupant mongol ou ottoman, par le tuteur français ou britannique, se sont maintenus grâce à la force armée.

Les Arabes souhaitent en réalité une démocratie à leur façon. Ils lui demandent moins la liberté que l'égalité. Le dirigeant doit être accessible, mais il doit *diriger*. C'est pourquoi le militaire est bien vu dans l'ensemble. La carrière des armes est celle des non-privilégiés : chacun peut l'adopter et, une fois nanti d'un grade, devenir l'incarnation de la loi.

Dans un monde arabe divisé par l'organisation tribale, contraint à la stagnation par une religion conservatrice, l'officier devient un élément éducateur et unificateur. Contrairement aux postes bureaucratiques, dépourvus de gloire et généralement accaparés par les minoritaires non-musulmans, le commandement militaire est accepté par la masse comme le véritable symbole de l'autorité. L'officier est un maître familier, dont l'intervention fréquente est un moyen légitime de gouvernement.

C'est pourquoi, dès qu'elle a pris le pouvoir, l'armée produit sa propre structure administrative. Les officiers sont partout : aux postes clefs de l'État, à la tête des entreprises privées ; ils dirigent les journaux, répriment le marché noir, remplacent les diplomates et même les magistrats.

Au départ, on doit reconnaître que ces nouveaux venus sont plus honnêtes et plus efficaces que leurs prédécesseurs civils. Ils se font de l'État et de l'égalité devant le pouvoir une conception plus élevée que les politiciens et les scribes. Mais, rapidement, la caste militaire devient à son tour la classe privilégiée. Comme les régimes précédents, elle va peu à peu se trouver coupée des masses et étrangère à leurs aspirations véritables.

Mais surtout, l'éclosion de régimes militaires dans la plupart des pays de l'Orient arabe va contrarier l'évolution qu'appelle de ses vœux l'opinion populaire ; l'unité arabe et le progrès social se trouveront compromis par la rivalité opposant les régimes militaires entre eux, et par la surenchère stérile dans laquelle ils se laisseront entraîner pour affermir leur prestige.

En fait, un phénomène historique va transformer les problèmes que chaque gouvernement arabe s'efforce de résoudre. Qu'ils soient civils ou militaires, les dirigeants vont découvrir que les intérêts régionaux dont ils ont assumé la responsabilité ne s'identifient pas toujours avec ceux de la cause panarabe.

C'est ainsi que Nasser se trouve conduit à favoriser l'éclosion de la bourgeoisie industrielle égyptienne, même au détriment du développement économique en Syrie ou dans les autres pays arabes. Kassem, de son côté, pour résister aux féodaux et aux éléments nassériens, s'appuie sur les éléments révolutionnaires qui se soucient moins de faire l'unité arabe que de communiser la structure interne de l'Irak. Bien plus, au lieu de renforcer l'unité organique amorcée par la création de la République arabe unie, le « Zaïm » fera appel

aux sentiments impérialistes des nationalistes irakiens pour préparer une annexion de la Syrie à l'Irak par la force des armes.

Insensiblement, à la conception de « l'Oumma », la nation arabe qui englobe la totalité des peuples de langue arabe, se substitue celle du « Watan », c'est-à-dire de la patrie dans les frontières politiques de chaque État arabe.

C'est pourquoi, les réunions de la Ligue arabe ne sont plus que des rencontres internationales auxquelles participent des délégations, unies certes par une langue commune, mais séparées par des intérêts nationaux propres à chacun des États membres.

Souvent les participants ne se connaissent pas. Il nous est arrivé, lors de la réunion de la Ligue à Casablanca en septembre dernier, de présenter des membres d'une délégation proche-orientale à ceux d'une délégation nord-africaine ! Et à l'issue de cette même session, le gouvernement chérifien s'était cru tenu d'inviter les délégués à visiter l'intérieur du pays, pour les familiariser avec des problèmes qu'ils ignoraient à peu près totalement...

Avec l'émancipation de nouveaux pays, la famille arabe s'est agrandie. Les drapeaux de la Libye, du Soudan, de la Tunisie, du Maroc, flottent aux côtés des autres emblèmes arabes sur le fronton du siège de la Ligue au Caire. Mais les problèmes se sont multipliés du même coup. Le Soudan est en concurrence directe avec l'Égypte pour l'écoulement de son coton ou l'utilisation des eaux du Nil.

Les États du Maghreb, bénéficiaires des largesses de la France et de l'Occident, n'ont guère de raisons d'adopter les thèses intransigeantes des gouvernements de l'Orient. Et, éloignés des frontières d'Israël, ils sont moins enclins à suivre envers leurs ressortissants juifs une politique aussi rigoureuse que celles que pratiquent Le Caire et Bagdad.

Difficultés économiques.

Le développement économique n'a pas suivi le même rythme dans tous les pays arabes. D'où des conflits d'intérêts plus ou moins ouverts entre différentes capitales. L'Irak, qui vit de sa production pétrolière, souhaite que les frais de transit ne viennent pas grever ses prix de vente ; la Syrie et l'Égypte au contraire, qui perçoivent des droits de péage sur les oléoducs de l'I.P.C. et le canal de Suez, ont intérêt à un relèvement des tarifs.

L'Arabie et l'Irak n'ignorent pas que leur richesse pétrolière est à la merci du moindre bouleversement politique dans la région et ne cachent pas leur hostilité envers tout nouveau venu dans la production d'hydrocarbures, fût-il Arabe comme la Libye.

Les « have not », c'est-à-dire les pays dépourvus de ressources pétrolières, cherchent au contraire à généraliser les mouvements

populaires qui pourraient leur permettre de participer au partage des profits.

A l'intérieur des pays arabes, le revenu national a changé. Dans les États pétroliers, les dirigeants mènent une existence fastueuse, s'entourent d'un luxe insolent. Les princes de la péninsule arabique ont le dollar facile ; leurs hommes de paille achètent des quartiers entiers au Caire, au Liban. Les émirs du Koweit accordent des prêts à la ville de Londres, tiennent la dragée haute aux solliciteurs égyptiens, syriens ou maghrébins qui périodiquement viennent quémander quelques subsides pour leur pays — ou pour eux-mêmes.

Dans les pays où la propriété privée a survécu, les dirigeants craignent la montée du communisme, alors que dans les États qui ont subi une révolution militaire, la jeunesse est de plus en plus attirée par l'idéologie marxiste.

En bref, un double fossé se creuse dans le monde arabe : à l'intérieur de chaque pays, entre les masses et les dirigeants civils ou militaires ; à l'extérieur, entre pays « riches » et « pauvres ».

Affaibli par ses crises internes, le mouvement panarabe est de surcroît progressivement privé des moyens qui lui permettaient d'exercer une pression efficace sur les puissances étrangères.

Depuis la mise au point des fusées intercontinentales, les bases militaires ont perdu beaucoup de leur intérêt stratégique. Il y a quelques années encore, les États-Unis, la Grande-Bretagne étaient disposés aux plus grands sacrifices pour conserver l'utilisation de leurs installations militaires en territoire arabe. Aujourd'hui, ni pour Dahran, en Arabie, ni pour Wheelus Field, en Libye, ni pour leurs bases marocaines, les Américains ne s'inclineraient sans doute devant le chantage éventuel du nationalisme arabe.

Fait plus grave encore, le monopole que détenait l'Orient arabe pour le ravitaillement pétrolier de l'Occident est pratiquement brisé. Une surproduction mondiale d'hydrocarbure, la découverte de nouveaux gisements dans des régions plus proches des marchés de consommation européens, l'apparition enfin de l'Union soviétique comme exportatrice de pétrole ont placé la production arabe au même niveau que les autres concurrents, soumis aux lois de l'offre et de la demande. Si, grâce à son prix de revient peu élevé, le pétrole du Proche-Orient doit continuer pendant plusieurs années à intéresser les acheteurs, il ne constitue plus entre les mains des dirigeants de la région un moyen de pression ou de chantage.

Dans le même temps, les possibilités de surenchère entre l'Est et l'Ouest, codifiées par Nasser sous le nom de « neutralisme positif », se sont singulièrement amenuisées. Les contacts « au sommet » entre dirigeants communistes et occidentaux ne sont sans doute pas encore suffisants pour éliminer entre eux toute cause de friction ou de méfiance. Mais Moscou comme Washington hésiteraient vraisemblablement à

prolonger inutilement dans l'Orient arabe un jeu d'équilibre qui leur coûte cher et qui ne profite en fin de compte qu'aux forces anarchiques dont seule la Chine pourrait probablement tirer parti.

Brusquement dépossédés des instruments qui leur permettaient, comme par enchantement, de plier à leurs caprices les grandes puissances, les dirigeants arabes s'efforcent en vain de faire appel aux mots magiques qui dans le passé avaient prouvé leur efficacité. Mais le Verbe lui-même semble avoir perdu tout pouvoir. Nasser comme Kassem ont beau fulminer contre « l'impéralisme », attribuer aux machinations judéo-occidentales tous les maux qui accablent le monde arabe, les masses réagissent de plus en plus faiblement devant leurs adjurations.

Certes, chaque fois qu'une intervention étrangère semble menacer directement la souveraineté arabe, les peuples et les gouvernements s'unissent plus ou moins pour faire face au danger.

C'est ainsi qu'au cours de l'été 1958, après le débarquement de troupes américaines et anglaises au Liban et en Jordanie, les onze gouvernements membres de la Ligue arabe s'unissaient pour déposer à l'Assemblée générale des Nations-Unies une résolution commune proclamant pour l'Orient arabe une « doctrine Monroe » de non-agression, non-ingérence et coopération.

Mais sitôt le péril conjuré, les gouvernements arabes retombent dans leurs divisions et leurs rivalités. Car, en dépit des campagnes de propagande, les conflits qui opposent par exemple Bagdad au Caire ne sont pas des inventions de « l'impérialisme ». Il s'agit d'une querelle arabe, soutenue de part et d'autre par des éléments purement arabes, même si elle est exploitée par des puissances ou des organisations étrangères.

Israël et l'Algérie. Propagande arabe en Afrique.

Les deux grands problèmes mêmes qui unifiaient les aspirations du monde arabe ne parviennent plus qu'à accentuer ses divisions : jamais, dans les conciles de la Ligue, les divergences n'apparaissent aussi clairement que lorsque sont abordées les questions de Palestine et d'Algérie.

Dans le passé, une simple référence à ces deux territoires « victimes de l'impérialisme ou du sionisme » recréait l'unité — du moins apparente — au sein de la Ligue arabe. Cette fois, le charme est bien rompu : ni l'un ni l'autre des deux problèmes « magiques » ne vient à bout des divergences.

Or, il s'agit précisément des seuls territoires situés dans la zone arabophone qui ont échappé à la vague panarabe. L'existence à Alger et à Jérusalem d'un pouvoir non arabe, fermement décidé à protéger

ces deux oasis contre les entreprises de « l'Aruba », constitue pour cette dernière un double défi qui réduit à néant ses prétentions universelles.

Les théoriciens du panarabisme sont convaincus qu'une seule parade permettrait à leur mouvement de survivre au reflux actuel. Depuis l'apparition de l'Islam, la force du monde arabe découlait surtout de la continuité géographique qui reliait leurs possessions du golfe Persique à l'Atlantique. Un véritable barrage était ainsi formé devant l'Europe qui ne pouvait atteindre l'Extrême-Orient qu'en transigeant avec les intermédiaires arabes.

Si ce barrage linéaire pouvait être reconstitué, même par des pays n'ayant pas nécessairement une politique commune, la solidarité arabe serait suffisante pour contraindre de nouveau l'Europe à compter avec le panarabisme. D'autant plus que l'existence d'un tel barrage recréerait dans des conditions nouvelles les facteurs géographiques, pétroliers, diplomatiques, que l'actuelle conjoncture enlève au monde arabe.

Le problème est donc, avant que l'Europe ait achevé sa transformation et pris conscience des possibilités que lui offre l'Eurafrique, de refermer les brèches qui subsistent dans le glacis arabe en résorbant l'État d'Israël et en obtenant l'émancipation de l'Algérie.

Les deux affaires ne se présentent pas de la même manière pour les gouvernements arabes. La suppression d'Israël ne pourrait se faire que par une guerre menée par les Arabes eux-mêmes — les habitants de l'État hébreu étant décidés à lutter par tous les moyens pour leur survie. La « libération » de l'Algérie, en revanche, peut être obtenue, pensent les maîtres du Caire et de Bagdad, par une série de pressions sur l'opinion internationale et sur la France pour l'instauration de négociations entre Paris et l'organisation extérieure de la rébellion.

Mais tout en s'efforçant de faire sauter les verrous israélien et algérien, le mouvement panarabe oriente ses efforts dans une nouvelle direction : le cœur du continent africain. Déjà, Gamal Abdel Nasser, dans sa fameuse *Philosophie de la Révolution*, fixait trois étapes à la progression du panarabisme : la formation du « cercle » arabe, puis celle du « cercle » africain, celle enfin du « cercle » musulman. Sans avoir réussi à compléter le premier cercle, le « Raïs » passe à la réalisation du second.

La pénétration de l'influence arabe à l'intérieur du continent africain se fait le long de trois axes : l'un, Le Caire-Casablanca, doit cristalliser les aspirations du Maghreb arabe. Mais l'entreprise est ralentie par la présence de l'armée française en Algérie et par l'hostilité du régime Bourguiba en Tunisie.

Le second axe, Le Caire-Conakry, doit bénéficier de l'évolution des pays de l'ancienne A.-O.F., tandis que l'axe Le Caire-Monbassa

cherche à coaliser les pays musulmans sur la bordure orientale du continent africain.

La propagande égyptienne concentre ses efforts sur ces trois objectifs. La « Voix des Arabes » multiplie les programmes en dialectes africains ; des instituteurs égyptiens prennent en main l'enseignement primaire en Guinée. Des agitateurs de la R.A.U. s'efforcent d'unifier, avec la bénédiction d'ailleurs des autorités britanniques, les trois Somalies.

Tels sont les problèmes que pose aujourd'hui à l'Occident comme au monde communiste l'Orient arabe. Grâce au panarabisme, l'Union soviétique a craqué les défenses occidentales qui faisaient du Proche-Orient une chasse gardée. Aujourd'hui, la diplomatie communiste a pris pied dans toute l'Afrique. Depuis quelques semaines, Moscou a désigné son plus grand expert des problèmes arabes et africains, M. Daniel Solod, comme ambassadeur à Conakry. Si la conférence au sommet cherche à établir les bases d'une coexistence pacifique entre l'Est et l'Ouest, le continent africain, quoi qu'il arrive, figurera dans la transaction.

Quant aux pays occidentaux, ils ont dû, en dix ans, sous les coups du nationalisme arabe, replier la plupart de leurs positions du Levant et d'Afrique. Le colonialisme est mort et, sur ses cendres, les anciens maîtres s'efforcent d'édifier en Afrique une structure nouvelle qui leur permette de maintenir des relations fructueuses avec les pays sous-développés.

Mais, alors que les Anglo-Américains paraissent convaincus que seuls des liens commerciaux doivent être conservés, la France estime qu'une collaboration plus étroite entre l'Europe et l'Afrique doit être mise sur pied. L'exploitation directe des ressources du Sahara, comme le maintien indispensable de l'entreprise française en Algérie, lui tracent une voie qu'elle devra suivre quelles que soient les pressions de ses amis et de ses adversaires.

Dans cette lutte à l'échelle mondiale, dont l'enjeu est l'avenir du continent africain, le choix qui s'offre à la diplomatie occidentale dans son ensemble est simple : ou bien, une relance du mouvement nationaliste local avec l'espoir d'en exploiter les entreprises ; ou bien la recherche, en étroite liaison avec les intéressés, d'une structure sociale nouvelle qui permette aux peuples sous-développés d'accéder au progrès sans subir les affres d'une expérience ultra-nationaliste. La France pour sa part semble avoir choisi la deuxième voie.

EDOUARD SABLIER

L'ENLÈVEMENT DE LA CHANOINESSE

par Ghislain de Diesbach

Après la mort de son mari l'épouse d'un banquier juif de Vienne se convertit au catholicisme et fit bâtir sur une rive du Traunsee une villa gothique dont l'apparence abusait les personnes pieuses qui la prenaient pour une église. Quelques années plus tard elle convola avec un autre banquier, également juif, qui l'obligea à reprendre la religion de ses pères. Elle se sépara de la villa dont l'architecture lui rappelait une période fâcheuse de sa vie et, en guise de cadeau d'adieu à l'Église romaine, elle la donna à l'œuvre des « Filles et Veuves des Héros de Sadowa ». Cette institution, ne sachant quel parti en tirer, prit celui de la mettre en loterie. Elle échut ainsi à Sophie de Winckelried, une vieille fille un peu folle, qu'on appelait la chanoinesse de Winckelried parce qu'elle appartenait à un chapitre bavarois où n'étaient admises que les demoiselles de haut lignage.

Jusqu'alors elle n'avait guère quitté la petite ville d'Eisenstadt où elle vivait d'une rente que lui faisait son frère aîné, coadjuteur du cardinal-primat de Vienne. Prendre possession de son lot fut pour elle un événement. Lorsque le capitaine du bateau à vapeur qui faisait le service du Traunsee lui désigna le clocher de sa villa dominant une masse d'arbres, elle battit des mains et pleura de joie, au grand étonnement des autres passagers. En débarquant, transportée par l'enthousiasme, elle manqua une marche et tomba dans le lac. Cette mésaventure ne la déconcerta pas. Sans vouloir prendre la peine de se changer elle se précipita, toute ruisselante, à la découverte de son domaine. Comme son sens religieux était plus développé que son sens esthétique, elle fut enchantée par l'aspect si chrétien du lieu. Elle admira le grand salon que les vitraux emplissaient d'une lumière mystique, tapota quelques notes sur le clavier de l'orgue, visita en coup de vent les chambres et les cuisines et s'attarda dans la chapelle pour y remercier le Seigneur d'avoir récompensé pareillement ses vertus. Elle jura de consacrer cette maison à sa gloire et d'en faire un refuge pour tous ceux que la Providence n'avait point favorisés de la sorte.

La chanoinesse de Winckelried était un peu folle, ainsi qu'il a déjà été dit, mais elle avait un grand cœur qu'aucune détresse, pourvu qu'elle

fût pittoresque, ne laissait indifférent. Cette demeure que le Ciel lui accordait à la fin de ses jours lui permettait de réaliser tardivement son rêve le plus cher : recueillir chez elle les épaves de la société, ces malheureuses gens à qui leurs folies et leur imprévoyance ne laissaient que le souvenir d'un passé brillant ou bien ceux qu'une réputation de mauvais aloi exilait de leurs familles. Elle s'imaginait déjà régnant sur une cour de baronnes déclassées, de cantatrices surprises par l'âge, et de dames sans honneur à qui des aventuriers fatigués tiendraient compagnie sous les ombrages de son parc.

Ses vœux furent exaucés plus vite qu'elle ne le pensait car elle était à peine installée au bord du Traunsee qu'une de ses amies d'enfance vint lui demander l'hospitalité. Elle avait été pendant longtemps la maîtresse du prince Esterhazy de Galantha dont la mort soudaine la privait de toutes ressources. Elle arriva dans un délicieux phaéton capitonné de satin bleu, le seul bien que les héritiers du prince lui eussent laissé. Sophie de Winckelried pensa que la voiture lui rendrait grand service pour ses promenades aux alentours et elle embrassa son amie avec effusion. En quelques mois divers hôtes vinrent habiter les chambres qu'elle mettait à la disposition des infortunes célèbres. On vit arriver successivement un amiral disgracié, une archiduchesse mariée morganatiquement à un tzigane, un évêque anglican qui composait des opérettes et sa meilleure interprète, une ancienne chanteuse des Bouffes-Parisiens, un étudiant de l'Université d'Iéna à qui ses parents avaient coupé les vivres et enfin deux dames de la maison de l'Impératrice, chassées de la cour à la suite d'un scandale.

Cette petite société vécut pendant quelques mois dans une atmosphère idyllique. L'amiral se mettait vaillamment aux avirons pour promener les dames sur le lac. Le soir, le tzigane prenait son violon et accompagnait la chanteuse pendant que l'évêque plaquait des accords sur l'orgue. L'Altesse déchue se faisait appeler « Madame » et on lui parlait de nouveau à la troisième personne. Les deux comtesses viennoises poursuivaient leurs intrigues et assiégeaient le jeune étudiant qui n'avait d'yeux que pour la fille des concierges, une enfant de quinze ans.

Tout fut pour le mieux dans le meilleur des demi-mondes jusqu'au jour où Mlle de Winckelried réunit ses amis dans le salon pour leur annoncer avec solennité qu'elle n'avait plus d'argent. Son frère, le coadjuteur, indigné de savoir qu'elle abritait chez elle un évêque anglican et des personnes de moralité douteuse, avait supprimé la pension qu'il lui faisait depuis plus de trente ans. Cette nouvelle fut reçue avec insouciance.

— Nous avons un toit... C'est le principal! murmura l'archiduchesse qui, au cours de son existence aventureuse, avait éprouvé de grandes difficultés à se maintenir dans des hôtels dont elle ne pouvait payer les notes.

— Nous avons un parc : transformons-le en potager ; il nous permettra

de subsister... dit l'évêque qui aimait le jardinage, comme tout Anglais.

— L'amiral pêchera dans le lac et moi j'irai à la chasse! décida l'étudiant.

— Je ne veux pas être une bouche inutile : je m'en irai et je prendrai un engagement à l'Opéra de Salzburg... proposa la chanteuse, d'une voix faible.

— J'ai un certain don pour deviner l'avenir, déclara une des dames de l'Impératrice. J'avais prédit la mort de S.A.I. l'Archiduc Rodolphe...

— Et moi j'excelle dans les tours de cartes! répliqua l'autre.

— Nous pourrions courir les foires et les marchés! dirent-elles ensemble. Nous ferions certainement de belles recettes!

— Non, non, mes chers amis, interrompit la chanoinesse, ne nous séparons pas! Restons tous ici. L'union fait la force, dit-on. Elle fera notre fortune, mais il faut trouver un moyen de gagner quelque argent sans quitter cette villa qui est si agréable.

Là-dessus on fit mille projets, des plus chimériques. On envisagea d'ouvrir une maison de jeu, de tenir une pension de famille, de fabriquer une liqueur avec les herbes de la montagne ou d'élever des chats persans. L'archiduchesse offrit d'écrire ses mémoires mais on lui fit observer qu'avant que le livre ne rapportât quelque chose toute la petite communauté avait le temps de mourir de faim. Néanmoins cette idée en suggéra une autre d'où jaillit la solution. L'évêque avait terminé une nouvelle opérette. Il proposa de donner une avant-première dans le grand salon et de convier à ce spectacle toutes les notabilités du pays qui paieraient certainement fort cher leurs places.

— Non, ils ne viendront pas ou refuseront de payer, s'écria Mlle de Winckelried, mais il faut les attirer sous un autre prétexte. Nous pourrions donner une fête de charité à notre profit. Bien entendu nous ne dirions pas que c'est pour nous! Nous inventerons pour les besoins de la cause quelque association charitable : « L'œuvre de rachat des esclavons », par exemple, ou celle des « Pécheresses éplorées »...

On applaudit à tant d'ingéniosité et pendant une semaine on discuta de sa réalisation. L'évêque qui tenait à faire entendre son opérette consentit à l'amputer des deux tiers pour que le troisième fût jouable en divertissement musical au début de l'après-midi. Une des comtesses aguicha le commandant de la garnison la plus proche qui mit à sa disposition une fanfare de trente musiciens. L'autre se mua en dame d'œuvres et, vêtue de noir, la bouche austère mais la parole persuasive, fit le tour des commerçants des localités environnantes pour solliciter leurs dons. Le phaéton se révéla trop petit pour les contenir tous et il fallut emprunter un grand break de chasse qui ramena triomphalement à la villa une centaine d'objets. On décida de les mettre en loterie. L'archiduchesse fouilla dans ses papiers et y découvrit des lettres de de personnages illustres qu'elle proposa généreusement de vendre aux enchères. L'ancienne maîtresse du prince de Galantha recruta dans la

campagne une douzaine de jeunes filles qui, sous sa direction, confectionnèrent des fleurs en papier. L'étudiant d'Iéna peignit sur des boîtes d'allumettes des paysages de fantaisie. Chaque soir les deux comtesses se plongeaient dans un traité de chiromancie car elles avaient l'intention de se déguiser en bohémiennes pour dire la bonne aventure. Seule Mlle de Winckelried ne s'était trouvé aucune activité précise et elle s'en désolait.

Un après-midi, assise près de sa cheminée, elle lisait tranquillement la *Gazette de Salzbourg*, lorsque son regard fut attiré par une mention en lettres capitales : « Courageux exploit de Miss Flora Hammersmith qui survole Londres en ballon pour distribuer des tracts. » Miss Hammersmith était une de ces premières suffragettes dont les campagnes allaient bientôt agiter toute l'Angleterre.

— Voilà, pensa aussitôt Mlle de Winckelried, ce que je dois faire. Ce sera le clou de la fête!

Comme elle était chanoinesse, elle trouva qu'il serait convenable d'illustrer ainsi l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie, et comme elle était prudente, elle résolut d'employer un ballon captif.

— De là-haut je pourrais faire tomber une pluie de roses en papier. Ce sera charmant!

Elle descendit retrouver ses hôtes pour leur faire part de cette idée qu'ils jugèrent admirable.

— Tout le pays accourra! dit la maîtresse du prince de Galantha avec enthousiasme.

— Pourquoi ne pas figurer plutôt l'enlèvement du prophète Élie? demanda l'évêque. Des feux de Bengale remplaceraient les flammes et seraient d'un meilleur goût que les roses en papier. Bien que je n'appartienne pas à votre confession, j'avoue que la perspective de voir la Vierge monter au ciel en ballon me choque un peu et je crains que cela ne choque encore davantage les invités. De plus les invités pourraient faire des remarques désobligeantes à propos de ce choix, alors que je vous imagine si bien en prophète de l'Ancien Testament avec une grande tunique blanche et une longue barbe!

— L'évêque a raison, approuva l'archiduchesse. Vous devriez attendre la nuit complète pour faire votre ascension. Ainsi on n'apercevrait pas la masse du ballon et on verrait seulement la nacelle transformée en char de feu.

— Et cela présenterait l'avantage d'obliger la foule à rester plus longtemps, donc à boire et à manger pour s'occuper. D'un point de vue pratique, ce détail n'est pas négligeable... conclut la prima donna.

La chanoinesse se rallia à ces avis et l'étudiant fut dépêché à Vienne pour y louer un ballon avec son équipement.

Un mois plus tard, s'achevaient les ultimes préparatifs. Tous les paysans des fermes voisines étaient venus prêter leur concours. Le parc,

égayé d'une trentaine de tables chargées de victuailles, offrait un ravissant coup d'œil. A chacune des extrémités de la grande pelouse se dressaient deux tentes aussi somptueuses que celles du Grand Mogol. A l'intérieur les deux comtesses, voilées et couvertes de verroteries, attendaient les clients. Dans l'orangerie on avait installé une estrade d'où l'étudiant dirigerait la vente aux enchères des autographes donnés par l'archiduchesse. Cette dernière aiderait Mlle de Winckelried à faire les honneurs des lieux. L'étoile des Bouffes-Parisiens brillait de tout son éclat et finissait de s'habiller dans la minuscule sacristie transformée en loge pour la circonstance. Avec une troupe d'amateurs venue de Gmunden elle avait répété plus de vingt fois la comédie musicale de l'évêque et elle se sentait prête à brûler le plancher du salon. Sur le perron se rangeait la fanfare militaire arrivée le matin de Lambach. Elle devait jouer sans interruption tout l'après-midi et faire danser la jeunesse. L'amiral avait réuni dans le port de la villa une flottille qui attendait le bon plaisir des promeneurs. Quelques jeunes paysans, vêtus de blanc des pieds à la tête, se tenaient aux avirons. Au centre d'un massif de lauriers gisait en tas le ballon captif. Il ne serait gonflé qu'au dernier moment pour éviter les pertes de gaz et ne pas enlaidir le décor de sa masse.

La chanoinesse avait déjà fait quelques ascensions à son bord et s'était déclarée satisfaite de ses expériences. Un peu partout on avait exposé les lots de la tombola dont une douzaine de petites filles, dûment chapitrées par les comtesses, devaient vendre les billets.

Vers midi les premières voitures se rangèrent près des écuries. Sur les deux mille personnes auxquelles des cartes d'invitation avaient été adressées plus de quatre cents s'étaient inscrites pour le déjeuner dans le parc, ce qui était déjà un gage de réussite. La curiosité que suscitaient dans la région Sophie de Winckelried et ses amis était si grande que la plupart des gens avaient saisi avec empressement cette occasion de visiter la villa et d'y apercevoir les étranges personnages qu'elle abritait. La présence de l'archiduchesse exerçait un irrésistible attrait sur les petits châtelains qui trouvaient commode de prendre un air de cour sans avoir à aller jusqu'à Vienne. Sa renommée scandaleuse les intriguait si fort qu'ils accouraient dans l'espoir qu'elle se livrerait sous leurs yeux à quelque indécence dont ils pourraient faire le sujet de leurs conversations des grands jours. Ils furent un peu désappointés de ne pas trouver l'Altesse Impériale déguisée en écuyère de cirque mais, au contraire, fort dignement habillée d'une robe de taffetas gris, rehaussée de passementeries mauves. Elle balançait noblement au-dessus de sa tête une ombrelle blanche et donnait le bras à la chanoinesse qui, elle, portait une sorte de crinoline tout à fait extravagante. Un cabriolet de satin rose encadrait son visage radieux. Elle serrait contre son cœur une levrette rhumatisante dont la langue lapait avec voracité les mains qui passaient à sa portée.

Le déjeuner par petites tables fut parfait. Le mari de l'archiduchesse

dirigeait la fanfare d'une baguette entraînante. La représentation théâtrale qui suivit obtint un vif succès. Les applaudissements et les rappels des spectateurs vengèrent l'étoile de l'obscurité à laquelle la contraignait sa liaison avec l'évêque. Les choses ne commencèrent à se gâter que vers cinq heures lorsque l'orage montant alourdit l'atmosphère.

Des dames congestionnées dans leurs corsages à baleines voulurent aller chercher un peu de fraîcheur sur le lac et demandèrent aux jeunes matelots de les conduire jusqu'à une petite île située non loin du rivage. Elles s'y attardèrent si longtemps que d'autres dames, pressées sur l'embarcadère dans l'attente de leur retour, parlèrent hautement d'envoyer le capitaine de gendarmerie dresser un procès-verbal de ces divertissements nautiques.

Pendant ce temps de vieux messieurs, apparemment fort désireux de gagner dans les meilleures conditions tous les lots de la tombola, en marchandaient les billets d'une manière si pressante que certaines petites vendeuses, éperdues, s'étaient mises à pleurer. D'autres, plus courageuses, faisaient leurs premières armes.

Retirées sous leurs tentes les deux comtesses s'en donnaient à cœur-joie et prédisaient à leurs clients les plus ahurissantes mésaventures. Le président de la Haute-Cour de Justice et le plus important seigneur terrien de la région s'entendirent annoncer qu'ils finiraient le premier sur l'échafaud, le second sur la paille.

La comtesse de Marchfeld, vieille dame octogénaire, apprit avec stupéfaction qu'elle aurait bientôt des peines de cœur car son amant était sur le point de la quitter. La jeune baronne de Férenczy, nouvellement mariée, fut avertie que son mari la trompait avec sa femme de chambre. Ces révélations singulières créèrent un certain malaise qui s'accrut en même temps que les nuages continuaient de s'amonceler au sommet du Traunstein. L'archiduchesse, grisée par les hommages des hobereaux, racontait avec des commentaires osés les péripéties de son mariage et vantait les prouesses du tzigane. Mlle de Winckelried qui errait de groupe en groupe l'entendit crier de sa voix un peu rauque :

— Quel coup d'archet, si vous saviez ma chère! Entre ses bras je ne suis plus qu'un violon frémissant...

Les trente militaires jouaient des mazurkas endiablées qui électrisaient les danseurs. L'évêque, perdant toute retenue, tourbillonnait avec la divette. Le visage rougeaud et les favoris blancs du baron de Zippe émergeaient d'un envol de jupons qui découvrait les jambes admirables de la princesse de Thalsen que son récent veuvage ne semblait guère attrister. Mlle de Winckelried surprit des propos aussi osés que ceux de l'archiduchesse.

— Voilà une étrange conduite pour un camérier du Pape! disait en se débattant une jeune femme que son cavalier voulait entraîner dans les profondeurs du parc.

— Vous oubliez que je suis également viriliste de la Diète de Croatie! lui répondait-on.

Avec le peu de bon sens qui lui restait Mlle de Winckelried comprit que la fête deviendrait un désastre si elle ne trouvait pas le moyen d'y ramener le bon ordre. Il n'y en avait pas de meilleur que d'avancer la figuration biblique qui ne devait avoir lieu qu'à la nuit tombée. Les masses de plus en plus sombres des nuages créaient déjà une demi-obscurité qui accélérait la chute du jour. Elle donna l'ordre de gonfler le ballon. Sa silhouette s'éleva lentement au-dessus des lauriers, comme une lune noire. Bientôt la foule reflua vers la pelouse pour assister à l'opération. Les musiciens s'étaient arrêtés de jouer et le silence qui régnait soudain permettait d'entendre les roulements de tonnerre, répercutés sur les parois de la montagne. Une sorte d'angoisse s'abattit sur les spectateurs. Les dames parties dans l'île venaient de rentrer et s'éventaient nerveusement. Leurs nautoniers avaient disparu, ce qui plongea la chanoinesse dans l'embarras car elle comptait sur leur aide pour les manœuvres de départ du ballon. Celui-ci continuait de grossir et il atteignait presque les frondaisons des arbres. Les vieux messieurs, fatigués, regardaient tous ces préparatifs avec inquiétude. La comtesse de Marchfeld les mettait en garde contre les dangers d'explosion.

— Quand j'étais encore une enfant, dit-elle, on avait lancé des montgolfières lors de l'entrée des Français à Vienne et l'une d'elles...

Un grondement plus fort l'interrompit ; elle se signa. L'orage se rapprochait. La chanoinesse vit certaines personnes réclamer leurs voitures : il fallait se hâter. Elle alla revêtir la longue tunique blanche et fixa la barbe postiche grâce auxquelles, à la faveur de la nuit, elle pourrait passer pour le prophète Élie. Elle monta dans la nacelle, s'assura que les mèches des feux de Bengale étaient préparées et les alluma.

— Lâchez tout! cria-t-elle héroïquement.

Le ballon oscilla faiblement mais ne s'envola point. On avait oublié de dénouer les amarres des sacs de lest. Déjà les feux de Bengale fusaient en gerbes multicolores. Sans hésiter, Mlle de Winckelried saisit la hachette qui se trouvait parmi les instruments de bord et coupa les amarres. Le ballon s'éleva d'une trentaine de mètres et elle entendit des salves d'applaudissements crépiter en dessous d'elle. Avec sa hachette elle finit de couper les cordelettes des sacs de sable. L'une d'elles, d'un calibre supérieur, lui donna plus de mal mais elle en vint à bout et elle nota avec satisfaction que le ballon prit aussitôt de l'altitude. En se penchant un peu par-dessus la nacelle embrasée elle aperçut le clocher gothique de sa villa, la surface livide du lac et la route de Gmunden sur laquelle tremblaient comme des lucioles les lanternes des voitures. Les derniers feux de Bengale s'éteignirent et la nuit l'enveloppa tout d'un coup. De grands éclairs sillonnaient le ciel et les roulements du tonnerre se faisaient plus menaçants. Des rafales de vent secouaient le ballon et le rendaient très inconfortable pour une vieille demoiselle. Au bout de

quelques minutes elle s'étonna de dériver toujours au gré des éléments :

— Quelle prodigieuse longueur doit avoir cette corde... murmura-t-elle en pensant au câble qui la rattachait à la terre.

Elle se pencha de nouveau par-dessus bord pour en surveiller le déroulement : aucun câble ne la reliait au sol. Le lac n'était plus qu'une tache argentée, effleurée par un rayon oblique qui venait de jaillir de la déchirure d'un nuage. Le Traunstein avait disparu au milieu des nuées. Folle de terreur elle se mit à hurler. Les premières gouttes de pluie remplacèrent sur son visage les larmes que ses yeux, dilatés par l'effroi, ne pouvaient verser. L'ouragan la poussait vers une ville dont les lumières scintillaient à mille pieds au-dessous d'elle. Elle essaya en vain de manœuvrer la soupape de sûreté. Les oscillations désordonnées du ballon en avaient coincé la corde dans une maille du filet. Elle comprit alors qu'elle était perdue et elle s'évanouit avant d'avoir pu recommander son âme à Dieu vers qui elle s'envolait à une vitesse de vingt-cinq lieues à l'heure.

On retrouva la nacelle et le guide-rope près d'un village du sandjak de Novibazar. L'enveloppe du ballon fut repêchée dans l'Adriatique par un aviso de la flotte monténégrine qui, l'ayant d'abord prise pour le serpent de mer, la canonna à boulets rouges pendant plus de trois heures. Quant à la chanoinesse de Winckelried, on ne la revit jamais. Elle est entrée dans la légende du Traunsee et certains soirs d'orage, lorsque les nuages s'amassent sur les hauteurs, il en est toujours un, plus rond et plus sombre que les autres qui, après avoir flotté un moment au-dessus du lac, file vers l'horizon comme jadis le ballon de la chanoinesse.

GHISLAIN DE DIESBACH

LOUIS XVIII ET DECAZES

AU TEMPS DE LA CHAMBRE INTROUVABLE

par Roger Langeron

Les pages qu'on va lire sont extraites d'un ouvrage de Roger Langeron sur le duc Decazes qui paraîtra prochainement en librairie.

[*Decazes était né en* 1780 *près de Libourne. Sa famille l'envoya à Paris en* 1800. *Il fit là ses débuts d'avocat. En* 1805, *il épousa la fille du comte Muraire, premier Président de la Cour de Cassation. En* 1806, *il est nommé juge au Tribunal de la Seine. Bien vu par la famille impériale, il devient secrétaire des commandements de la princesse Laetitia, mère de Bonaparte.*

En 1806 *sa jeune femme meurt. Très affecté, il va se soigner à Cauterets où il fait la connaissance de Louis Bonaparte, roi de Hollande, frère de Napoléon. Il plaît au prince et la reine Hortense lui offre de remplir auprès d'elle les fonctions qu'il avait assumées antérieurement auprès de sa mère. Pendant plusieurs années le duc Decazes fut une sorte de conseiller officieux du roi Louis.*

En 1811, *Decazes, encore juge au Tribunal de la Seine, est nommé conseiller à la Cour d'Assises de Paris. Lors de la première Restauration, une députation de la ville de Libourne fut reçue par Louis XVIII. Decazes qui en faisait partie prononça un discours devant le roi. Après les Cent-Jours, Talleyrand le nomma Préfet de Police de Paris.*

Au cours d'entretiens qu'il eut à ce titre avec le roi Louis XVIII, son intelligence et sa vivacité d'esprit lui conquirent définitivement la faveur du roi. Il eut à l'époque à lutter contre Fouché alors ministre de la Police qui se montrait impitoyable à l'égard de ceux qui pendant les Cent-Jours avaient suivi Napoléon. Grâce à son influence personnelle, Louis XVIII prit plusieurs mesures de clémence. C'est à Decazes que Benjamin Constant dut d'être ménagé. Il eut d'ailleurs à l'époque à lutter contre les Alliés dans bien des domaines. Le 14 *août* 1815, *des élections eurent lieu qui amenèrent à la Chambre une écrasante majorité ultra. La « Chambre Introuvable » ne pouvait s'accommoder de la présence de Talleyrand. Après divers incidents celui-ci donna sa démission et fut remplacé par le duc de Richelieu. Decazes avait beaucoup contribué à décider le duc qui répugnait à prendre le pouvoir. Une certaine sympathie s'établit entre les deux hommes et un nouveau ministère fut constitué où Decazes devint ministre de la Police générale. En fait, jusqu'à* 1820, *Decazes fut le ministre dirigeant pour la politique intérieure.*] *(N.D.L.R.)*

Durant les années de son ministère, Decazes travaille quotidiennement, sans témoin et sans partage, avec Louis XVIII, qui entend faire plus que régner, et à tout le moins conduire le gouvernement dans la voie qu'il a tracée. La confiance du souverain en son principal collaborateur ne fléchira pas un instant. Bien avant qu'il ne soit président du Conseil, Decazes sera mêlé à toutes les grandes affaires

politiques, se laissant adroitement guider par le roi, exerçant sur lui une influence souvent déterminante... mais le roi conserve jalousement son pouvoir de décision.

L'action des deux hommes est une et sans faille. Certes, le Conseil des ministres discutera et décidera. Le duc de Richelieu, président du Conseil, sera écouté et informé, autant qu'il est respecté. Mais Decazes, chaque matin, aura fait porter au souverain, un portefeuille dont il détient l'une des clefs. Louis XVIII qui possède la seconde, et il n'en existe pas d'autre, lit les papiers, rédige les réponses, et retourne le portefeuille. Parfois, l'opération se renouvelle une et même deux fois avant le soir. A la tombée du jour, dans le secret du cabinet royal, les décisions sont prises en commun.

Le roi donne sur tout ses directives. Sur toute question, il a son avis, et un avis de bon sens. Ses conseils sont sûrs. Ses ordres sont précis. Il a le goût du détail. Il croit au détail. Le soir venu, les deux hommes s'efforcent, dans cette intimité de pensée, et tenant compte l'un et l'autre des vingt-cinq années révolutionnaires, et des idées et volontés qu'elles ont fait naître à l'intérieur du pays et au dehors, de continuer la monarchie française, de « restaurer » son indépendance et sa stabilité.

A cette délibération, dont dépendront le présent et l'avenir du nouveau régime, le vieux roi infirme, impotent, souvent malade mais d'esprit vif, apporte un libéralisme acquis dans les épreuves, et que tempère la conscience ombrageuse qu'il a des droits de sa naissance. Le jeune ministre prodigue son talent, son charme, sa verve gasconne, une ambition courageuse et juvénile, et aussi son énergie.

Allons plus avant, s'il est possible. Le cas est assez exceptionnel pour que l'on s'efforce de le préciser. Le fameux scepticisme de ce roi intelligent, son imagination libertine que dénonce Chateaubriand, son esprit voltairien que soulignent ses biographes, tout cela certes existe, mais ce scepticisme n'a pas entravé autrefois l'ambition abusive et désordonnée du comte de Provence, ni ses intrigues à la Cour de Versailles. Son libertinage, rançon d'une complexion plus cérébrale que sensuelle, n'a fait nul tort à une vive curiosité de lettré, qui se manifeste souvent jusqu'à la manie, dans sa conversation, sa correspondance, ses continuelles citations françaises ou latines. Son voltérianisme, héritage de ce XVIIIe siècle qu'il a vécu, s'est parfaitement accommodé d'une vive combativité dans la défense de la religion.

Louis XVIII, qui entreprend, après l'Empire et dans une France divisée, une politique libérale, n'est pas de nature, un libéral. C'est un homme de l'ancien régime, un autoritaire, et dont seule la dureté des temps et son état de santé, ont réussi à courber le caractère jusqu'à la souplesse politique et à l'acceptation d'une formule, au choix d'un « système », — c'est son mot — qui ne sont pas les siens.

C'est un ultra de naissance, auquel les souverains absolus, vain-

queurs de la France, ont interdit tout absolutisme. C'est un émigré qu'a vivement heurté la prétention des autres émigrés d'utiliser le régime parlementaire pour s'emparer de l'Etat.

Il est passionné, réfléchi, naturellement égoïste, au point de paraître parfois insuffisamment humain, et orgueilleux jusqu'à se laisser aller, sans profit, à de véhémentes colères. Une fréquente fatigue de malade lui inspire un sincère désir de tranquillité personnelle. Mais sur lequel il ne faut pas trop compter, car il ne l'empêche nullement de résister avec la plus grande fermeté à ses proches, ou à tous autres et les plus puissants, quand il sent ses droits contestés. Tout au plus, cette faiblesse de santé lui a-t-elle fait parfois rechercher, et accepter auprès de lui, ceux ou celles, pas toujours bien choisis, qui lui parurent capables de l'aider à vivre.

Car voici, semble-t-il, le fond de ce drame personnel. Lorsque l'écroulement de l'Empire napoléonien lui a rendu un trône, dont il se disait, plus qu'il n'était raisonnable, assuré, il est redevenu puissant, mais il est resté seul, dramatiquement seul.

De l'émigration, de ce long règne théorique de dix-neuf ans, de ses compagnons de Vérone, de Mittau, de Hartwell, il n'a ramené, ou gardé, aucun collaborateur.

Trouvera-t-il du moins dans sa famille des appuis, des conseils, des affections ?

On sait ce qu'était son ménage. La compagnie de son exil, ce ne fut pas sa femme, dont il vivait séparé, mais quelques favoris, et à partir de 1799, sa nièce Marie-Thérèse de France, l'orpheline du Temple, la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Avec une persévérante diplomatie, il a arraché cette jeune fille aux intrigues autrichiennes qui tendaient à lui faire épouser un archiduc. Dans un but politique personnel, et il faut bien le dire, profondément égoïste, patiemment conçu et adroitement poursuivi, il l'a mariée à son neveu, le duc d'Angoulême. La jeune duchesse, Madame Royale, n'a plus quitté celui qui était à la fois son oncle et son roi. Elle est rentrée en France à ses côtés. Elle aura toujours pour lui affection et reconnaissance. Comment sa noble nature, sa haute conscience, pourraient-elles être ingrates ? Mais, à Paris, le souvenir de ses souffrances, le témoignage constant du martyre de ses parents, l'ont vite rangée du côté des ennemis irréconciliables de la Révolution.

La famille de Louis XVIII, c'est aussi son frère, Monsieur, comte d'Artois, le futur Charles X. Son cas est beaucoup plus net. Il s'est affiché, dès le premier retour, comme le chef avoué des ultras. Il a créé, ou laissé créer, une sorte d'administration rivale au pavillon de Marsan, sa résidence des Tuileries. Pour trahir l'aîné ? Non, sans doute, du moins pas délibérément. Mais, à tout le moins pour « l'orienter », lui imposer une politique.

Le roi a encore auprès de lui les deux fils de ce frère. L'aîné, le duc d'Angoulême, réfléchi, scrupuleux, très religieux, est l'héritier éventuel du trône. Après une période « d'ultracisme » ! dira le roi, puis d'hésitation, et tout en respectant infiniment son père, il a estimé que son devoir envers Dieu et envers le royaume, est de suivre le roi, délégué de la Providence. Louis XVIII le sait, il l'aime sincèrement. Sur ses instructions, Decazes prendra soin de l'entretenir souvent des projets gouvernementaux, de le tenir très largement informé. Quant à son cadet, le duc de Berry, plus tard victime d'un fanatique qui crut supprimer en lui la dynastie tout entière, non seulement il suivra son père. Mais il le fera avec la violence et l'étourderie de sa nature. Et lorsqu'on viendra répéter au roi certains de ses propos, Louis XVIII répondra avec résignation : « Il en a tenu bien d'autres ! »

Et voici le roi libéral, dans son isolement qui fait sa grandeur, en face d'une coterie hostile, déterminée, et qui a derrière elle la remuante et nombreuse cohorte des émigrés, dont quelques-uns, au moins, n'ont pas oublié ni compris.

Dans ces conditions, pourra-t-il accomplir sa tâche ? Il est grand liseur, mais peu au courant des affaires, qu'il n'aime pas, qui l'ennuient. Il a une étonnante mémoire, mais recule devant l'examen d'un dossier. Surtout, il se sent vieux, fatigué, mal portant, il se trouve donc placé devant ce dilemme. Ou bien faire face, lui même et seul, malgré son état, et en se méfiant de tous ceux qui l'entourent, au travail dès lors écrasant, que représentent, en ces jours dramatiques l'administration de son royaume, et la défense de ses droits face aux alliés vainqueurs. Ou bien, découvrir un collaborateur de talent qui le comprenne, le suive, et l'aime. Non un courtisan, non un favori, comme il en a eu. Mais un homme à tempérament de chef, qui soit un autre lui-même.

Ce n'est pas lui qui a découvert Decazes. Il l'a trouvé installé à la préfecture de Police. Intéressé par lui dès la première rencontre, il a recherché les occasions de le voir. Il l'a étudié, curieusement, attentivement, puis profondément. Ensuite, il a fait le bilan de ses impressions.

Certains écrivains ont expliqué parfois la grande faveur de Decazes par le fait qu'étant préfet, puis ministre de la Police, il amusait Louis XVIII, en lui racontant les potins et les petits scandales de la Cour et de la Ville. Le roi, il est vrai, aimait les petites nouvelles, il en plaisantait volontiers. Nous le voyons dans sa correspondance. Mais il aime bien lui-même à les raconter, et nul ne possède mieux que Decazes, l'art d'écouter, et ce talent de conversation inspiré du XVIIIe siècle, et qui rappelle au roi sa jeunesse. Mais ce qui compte surtout, ce qui a séduit le roi dès l'abord et s'est confirmé par la suite, ce sont les rares qualités de Decazes.

Un caractère décidé, non passionné, une aisance de manières, de l'allant, une parole chaleureuse, un style clair, un don de répartie,

telles furent les premières constatations du roi. Plus tard, lui sont apparues chez ce jeune fonctionnaire la faculté de discerner rapidement la décision à prendre dans une conjoncture difficile, l'ardeur à assumer les responsabilités. Le roi croit découvrir alors l'homme qu'il cherche : l'homme d'action, de sens positif et pratique, et en même temps — car cela aussi, il le lui faut — l'homme de conciliation.

Decazes a un grand charme personnel fait d'aménité, d'obligeance naturelle, de grande serviabilité, de gentillesse, toutes qualités précieuses, et que préserve de l'excès une conscience nette de ses devoirs, la fidélité à la parole donnée et à la mission acceptée. Il exprime librement et courageusement son opinion. Lorsque la décision est prise, il sait s'effacer.

Tous ces dons, le roi les a observés, les a mis à l'épreuve. On imagine aisément le sage Louis XVIII, peu travailleur lui-même, mais prudent, circonspect, se posant la question : « Aurai-je avec celui-là la tranquillité d'esprit indispensable à ma santé, et à l'avenir de mon règne? Est-ce lui qui m'aidera efficacement à consolider le trône de France? »

Au début, et même peut-être un peu par la suite, il ne s'abandonnera pas à lui. Il l'inspirera, le regardera agir, et quand il aura vu qu'il ne s'était pas trompé, il l'adoptera. Un fils adoptif, précisément. Etant contraint à l'immobilité physique, ayant le goût d'écrire, pour que le contact soit permanent, il organise cette méthode du portefeuille itinérant (le p.f., comme il l'appelle), des billets personnels, des conférences quotidiennes. Ces lettres préciseront ses instructions, ses avis, sa pensée, sur toutes les questions, petites et grandes, que lui soumet Decazes, ou dont lui-même prend l'initiative. Elles ne révèlent pas seulement la minutie des directives royales. Elles émeuvent aussi par leurs manifestations de plus en plus affectueuses. Et cela ne saurait nous laisser indifférents, s'agissant d'éclairer la psychologie de Louis XVIII, de son ministre, de la Restauration elle-même.

Evidemment, lorsque le roi, cloué à sa petite table de bois blanc rapportée d'Hartwell, lui écrivait ces lignes, sur l'épais papier de l'époque, de son écriture fine et calligraphiée, d'un style irréprochable, avec l'indication de la date précise et souvent de l'heure exacte au bas de la page, il ne pensait pas au lecteur futur, ni même à aucun autre lecteur que le destinataire unique. C'était, avec lui, une causerie très familière, un entretien comme nous en avons aujourd'hui au téléphone. Plus libre, même, car le fil direct des téléphones interministériels n'atteint pas toujours au strict secret du portefeuille royal. Le roi y prodiguait, au milieu de questions plus graves, ses pensées affectueuses, ses préoccupations anxieuses de santé, des plaisanteries du genre familial et des citations latines ou françaises qui attestaient l'abondante lecture et l'infaillible mémoire de Louis XVIII. On y trouvait aussi quelques remontrances amicales, et des discussions comme on peut en soutenir de tout près, autour d'une table de travail,

avec l'associé qui a votre confiance, et dont on veut, pour plus de sûreté, plus d'agrément aussi, faire à son tour la conquête.

Oui, les billets du roi, au cours de ces cinq années, deviendront chaque jour plus personnels. « *Mon cher enfant, mon bon fils.* » Ces mots finiront par être écrits en initiales, étant utilisés chaque jour. « *Voici vos papiers, m.c.e.* » Ou encore, en une formule que le roi affectionne : « *Voici vos bucoliques, m.b.f.* » De temps à autre, en fin de billet : « *j.ta.e.t.b.m.c.m.* » (Je t'aime et te bénis mon cher ministre.) Car le roi, bientôt, tutoiera ce fils. En parlant de lui-même, il lui arrivera d'écrire : « *t.p.t.L.* » (Ton père, ton Louis.) Le comte d'Artois deviendra : *ton oncle (t.o.).*

D'autres pseudonymes seront vite trouvés, ceux-là pour assurer la confidence de l'écrit. Le duc d'Angoulême aura une appellation affectueuse : Spes una, ou plus rapidement Sp. Et sa femme, Madame Royale : ½ Sp. la moitié de Sp ! Chateaubriand sera en abrégé : Ch. B. Et Vitrolles, pour les initiés : le marchand de dentelles, pseudonyme imaginé par Talleyrand. (Marchand de choses légères, frivoles, de peu de valeur, mais agréables.)

Presque journellement aussi, le roi s'intéressera à la famille de son ministre, à sa sœur Mme Princeteau, le B.A. (le bon ange) qui depuis le veuvage de Decazes, dirige sa maison, et que tous, à la Cour, bien que gardant une certaine distance vis-à-vis de cette dame non titrée, jugent avec sympathie. « Une agréable, modeste et excellente personne », écrit Chateaubriand. Mme Princeteau a des enfants, notamment la petite Aurore, ou celui que le roi appelle : *l.p.c. (le petit chou)* et dont la santé, les rhumes, les indispositions, les malaises, le préoccupent, dont la joie et les niches font son bonheur. A tous moments il fait porter des bonbons, des jouets, tandis que leur mère reçoit des petits bouquets, qu'elle porte à la main lorsqu'elle assiste à la « messe du roi », pour que le roi puisse les voir.

Mais le ton est parfois plus grave, plus sévèrement paternel. Par exemple, lorsque Decazes est malade, comme il l'est souvent, et que le roi, inquiet d'une complication possible, insiste pour qu'il se soigne, qu'il se ménage, qu'à l'heure de la convalescence il limite son travail à l'essentiel. « *Ne songez-vous jamais que vous avez un père, je songe si souvent que j'ai un fils* » (lettre du 18 avril 1816). « *Confiez-vous à votre père* » (lettre du 26 avril 1816). L'année suivante, il aura ce cri : « *Ton père qui n'a qu'un bonheur au monde* » (1817).

Et quand Decazes, ce qui est fréquent, est attaqué avec violence par ses adversaires politiques, le roi se déchaîne : « *Vous avez le courage de me parler d'affaires comme si de rien n'était. Vous demandez des consolations, ah ! c'est à moi qu'il en faut — l'homme vertueux calomnié, comme le lion blessé se redresse avec plus de fierté, mais voir calomnié, et près de qui? soupçonné, et par qui? celui qu'on aime, et qu'on aime*

parce qu'on l'estime, voilà ce qui frappe au cœur. » (Lettre 230, du 12 octobre 1816.)

Bien plus encore quand le roi est à la fois inquiet de la santé de son ministre, et indigné des attaques dont il est l'objet : « *Si tu as trouvé, m.c.f., que ton vieux père a l'air triste, je ne t'accuserai pas cette fois de ne pas être bon physionomiste. Eh, cela peut-il être autrement? Le compte que tu m'as rendu de ta santé m'a fait de la peine, de plus je me suis avisé de lire ce pamphlet, je sais fort bien que ces sottises ne remuent pas ta bile, qu'elles ne peuvent te faire aucun mal, je sais encore que si elles m'étaient adressées je serais le premier à en rire, et que j'ai par conséquent grand tort de m'en affecter...* »

Et quand il veut rappeler, et marquer que son attachement à Decazes ne vient pas seulement de son affection, mais de la valeur de son ministre : « *Ma confiance est due, non à mon amitié, mais à vos capacités* ». « *L'estime que vous méritez* » (12 octobre 1816). Et la même idée sous une forme plus plaisante : « *M.C.E. (Mon cher Elie) est un bon diable, et en plus...* » (lettre du 12 juin 1816). « *Connaissant, comme je le fais, la faconde de m.E.* » *(de mon Elie)* (juin 1819).

Nous retrouverons souvent des passages aussi touchants dans ces lettres. Lettres souvent difficiles à déchiffrer et à classer, non à cause de l'écriture à la fois très fine et très lisible, mais parce que nous n'avons pas la contrepartie des lettres de Decazes et que souvent les idées sont exprimées à mots couverts, les allusions malaisées à reconstituer. Les lettres de Decazes ont vraisemblablement été détruites par les soins du roi, qui écrit dans l'une d'elles : « *Je ne fais pas collection de vos lettres. Pour celle-ci, j'en ai découpé un passage afin de le conserver.* » Quant à ses propres lettres, il ne semble pas douter que Decazes puisse les garder. « *Si tu relis quelquefois mes lettres*, lui écrit-il, en janvier 1820, *tu dois être bien étonné d'y trouver tant de hauts et de bas.* »

Une chose que le roi n'aime pas, c'est le retard du portefeuille. Car le ministre est plus débordé que le roi. Il ne peut avoir, dans son emploi du temps, la même rigueur horaire. Ses lettres n'arrivent pas toujours au même moment de la journée, et le roi s'en plaint, surtout lorsqu'il s'inquiète dans les périodes de maladie. « *Si je n'avais reçu votre lettre, tout un régiment de dragons (dont les trompettes avaient commencé à se faire entendre dès mon réveil) seraient indiscutablement venus s'établir à discrétion chez moi.* » (Février 1816.) Inutile de préciser que les dragons, ce sont les soucis, les idées noires.

Le roi parle aussi souvent, mais généralement avec bonne humeur, de sa propre santé. Il a des fièvres fréquentes, des insomnies. Surtout, il souffre cruellement de la goutte, de son genou, de son doigt rebelle à se plier. Mais ces nouvelles de lui-même, il les donne, semble-t-il, moins par égoïsme que par affection. Car il est surtout heureux quand il peut se dire guéri. « *J'ai servi, mangé et bu de la main gauche* »

(23 février 1817). « *J'ai bien dormi, mon genou va mieux, je suis bien* » (25 mars 1816).

Quand sa santé est bonne, quand la nuit l'a été, quand son « fils » est bien portant, il plaisante sur tout, même sur lui-même. « *De mes nombreux défauts, le moindre n'est pas le prosélytisme* » (6 mai 1816). Il ne recule pas devant un certain pédantisme cordial : « *Tout de suite, et non de suite, qui n'est pas français* » (25 septembre 1816). Il raille son ministre qui écrit : Viroflée. « *Car on dit giroflée, pour la fleur, mais pour le pays : Viroflay.* » Un jour, il va jusqu'à cette admonestation paternelle : « *Vos belles dames y prennent goût, il me semble, comment, déjeuner et puis dîner ! Il n'y a pas de mal, mais amoureux ou non, observez-vous, je vous en conjure. A ce soir, en attendant, m.c.E.m.b.f. j.t.a.d.t.m.c.* (Mon cher Elie, mon bon fils, je t'aime de tout mon cœur). »

Les initiales excitent sa verve. L'habitude qu'il en a prise le pousse à les multiplier, à en faire une devinette, à écrire à la fin de son billet deux ou trois lignes de lettres séparées par des points. Et le souverain malicieux demande le lendemain (lettre du 20 avril 1816) : « *Vous ne me dites pas si vous avez deviné les initiales d'hier, il faut beaucoup d'érudition pour cela.* »

Toutes ces lettres, prises au hasard, donnent une idée générale de cette correspondance extraordinairement abondante, entre le roi que ses infirmités retenaient cloué à son fauteuil, et qui écrivait, pour le bien de l'Etat, au fur et à mesure de ses pensées et de ses préoccupations, et le ministre qui avait toute sa confiance, et qui se dépensait sans compter suivant ses instructions, et pour son service.

Nombreuses sont ces lettres qui insistent sur les sentiments paternels, sur l'estime qui inspire l'affection. Louis XVIII a le souci constant de souligner que Decazes est pour lui un homme d'Etat, non un favori, comme d'autres rois et lui-même en ont eu.

Et sans doute faut-il également se souvenir du ton des correspondances d'alors.

Les lettres du duc de Richelieu à Decazes ou à d'autres se terminent couramment par ces formules prises au hasard : « Vous connaissez ma tendre et constante amitié. — Mille et mille tendres compliments. — Mille et mille tendres amitiés pour la vie. — Je vous prie, malgré ma déconvenue, de ne pas cesser de m'aimer et de ne jamais douter de ma bien sincère amitié. — Croyez à mon inviolable attachement. » On voit mal un président du Conseil de nos jours, écrivant ainsi à l'un de ses ministres.

*
* *

Dans les notes que Decazes a laissées, et qui étaient destinées à la rédaction de ses Souvenirs, voici le passage qu'il intitulait sa préface.

« *La politique du Roi devait avoir deux grands objets, deux buts heureusement identiques et tellement liés l'un à l'autre qu'ils ne pouvaient être séparés : 1° La*

libération du territoire et le rétablissement de l'ordre en France et du pouvoir royal ; 2° La consolidation du régime constitutionnel par l'alliance du trône et de la liberté. Le premier de ces buts ne pouvait être atteint qu'à l'aide du second, et la libération obtenue que si la France apparaissait aux étrangers calme et ralliée, le gouvernement fort et honoré, acceptant franchement les conquêtes légitimes de 1789, les résultats honnêtes et légaux de la révolution, ne conservant du passé que le souvenir des services rendus, et confondant dans son affection et dans sa justice, les Français de toutes les opinions et de toutes les classes. »

« Qui n'aurait cru, poursuit Decazes, que pour remplir cette tâche, le roi n'aurait à combattre que les adversaires de la légitimité, que les dictateurs de la Révolution ou de l'Empire?

» Or, ce ne fut pas de ses ennemis que vinrent pour la légitimité les difficultés et les obstacles, mais de ses amis seuls, de ceux d'entre eux, malheureusement en majorité, qui, n'écoutant qu'une soif coupable de vengeance et de domination, ont voulu à la fois s'imposer au pays et au trône, trompant la confiance que le trône avait placée en eux, et ne justifiant que trop la répulsion qu'ils avaient inspirée au pays. »

Dès son accession au pouvoir, Decazes va donc se trouver engagé dans cette lutte ardente, qu'il dirigera personnellement avec le roi, et qui lui donnera, en même temps qu'une très grande importance, les plus lourdes responsabilités.

En 1815, le roi avait choisi sa politique.

Les alliés vainqueurs exigeaient une France calme et pacifique. Plus de dictature militaire ! Plus de révolution ! Et cette paix, le peuple français lui-même la souhaitait passionnément. Il ne pouvait être question de confier le pouvoir, ni à des émigrés rêvant de revanche, ni à des « jacobins » misant sur l'agitation et le désordre.

L'élection de la Chambre introuvable devait-elle modifier cette politique ? Le roi ne le pensa à aucun moment. Son guide, son seul guide, restait la Charte. La Charte, qui ne pouvait être soumise aux fluctuations électorales. Decazes en était entièrement d'accord. Le roi inaugurait une politique qui serait celle de son règne, non d'une législature.

En constituant le ministère Richelieu, il lui assignait donc ces deux grandes tâches.

La libération du territoire, et la conclusion de la paix seraient l'œuvre du président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, dont le rôle se trouverait facilité par l'amitié de l'empereur Alexandre.

L'organisation et la consolidation de la monarchie constitutionnelle resteraient confiées à deux hommes travaillant dans la plus étroite communion de pensée et d'action : le roi lui-même et Decazes.

Consolidation, organisation, et non établissement. Le régime constitutionnel est antérieur à Decazes. Il a été proclamé dès le premier retour du roi. Il résulte de la déclaration de Saint-Ouen et de la Charte. Il a été confirmé en 1815, dans le manifeste de Cambrai. Louis XVIII l'a adopté, comme un des impératifs de son règne, et de la situation générale du royaume.

Mais ce régime, il faut maintenant le faire vivre, lui donner la consécration des faits. Cela sous peine de le laisser exposé à de dangereuses réactions, au-dedans et au-dehors. Cette tâche essentielle, la première Restauration l'a manquée. Il est nécessaire et urgent de l'accomplir.

Est-il possible d'y associer la nouvelle Assemblée ? Ce serait souhaitable et naturel. Cette Assemblée dispose d'une majorité très nette de royalistes éprouvés. Son devoir n'est-il pas d'aider le roi ? Malheureusement, cette majorité est trop forte. Elle a trop conscience de sa force. Les ultra-royalistes ont manifesté presque tout de suite, sinon, comme on l'a dit, la volonté de rétablir l'Ancien régime, du moins l'intention déterminée de freiner les réformes et s'il le faut, de désavouer la Charte. Cette Charte dont ils parlent avec irrévérence, qu'ils appellent « la Chatte du roi » ! Pour la détruire, ils sont prêts à tout, même à utiliser le régime qu'elle a créé. Ils réclament pour l'Assemblée la prééminence, laissant paradoxalement aux libéraux le soin de soutenir contre le Parlement les prérogatives royales.

De l'autre côté, moins nombreux, moins déchaînés, mais non moins déterminés, aussi riches d'éloquence et de doctrine, brillent les libéraux, dont les doctrinaires sont l'aile marchante : Royer-Collard, de Serre, Barante, Broglie, Beugnot... le parti, dit ce dernier, « qui tiendrait sur un canapé ».

Entre ces deux blocs, encore d'inégale importance, mais d'ardeur égale, quelle sera la politique du gouvernement de demain ?

[*En fait toute la France, à l'époque, est profondément troublée par les excès de certains éléments royalistes. C'est la Terreur blanche. Le gouvernement fait passer des lois rigoureuses pour rétablir l'ordre, textes dont l'application plus libérale valut rapidement à Decazes la défiance des ultras. Cette défiance devint vite de l'hostilité. En décembre* 1815 *le comte de La Valette, qui s'était rallié à l'empereur et avait été arrêté, s'évada de sa prison avec l'aide de sa femme et de sa petite-fille. Les ultras demandèrent aussitôt la mise en accusation de Decazes. Leur fureur fut d'ailleurs assez vite arrêtée par le roi déclarant que si son ministre passait pour avoir perdu la confiance de la nation il allait consulter celle-ci.*

Cette menace de dissolution apaisa pour quelque temps les esprits. Après le jugement et l'exécution du maréchal Ney, le duc de Richelieu déposa un projet d'amnistie qui fut sévèrement contré par les royalistes d'extrême-droite. Finalement on trouva une transaction dont les régicides firent les frais. Quant aux négociations avec les alliés qui devaient aboutir à la libération du territoire, elles furent menées surtout par le duc de Richelieu, mais Decazes, guidé par le roi, intervint à plusieurs reprises. Entre le ministre et la majorité ultra les difficultés s'accrurent au début de l'année 1816. *Le roi en suivait de très près les épisodes et dans le même temps étudiait avec soin les articles de la presse qu'on lui signalait. On possède plusieurs billets fort curieux adressés par Louis XVIII à Decazes à ce sujet. En cette année* 1816 *la correspondance quotidienne du roi avec Decazes porte sur de très nombreuses questions. Le souverain tient à l'attachement et à la fidélité du duc d'Angoulême et il charge Decazes de l'informer régulièrement des affaires de l'Etat. Le nom de Chateaubriand revient aussi fréquemment dans la correspondance. Le roi est fort agacé par son activité politique. Les lettres du premier semestre de* 1816 *ne font d'abord que de très brèves allusions à la possibilité de*

dissoudre la Chambre. C'est que Decazes, qui croyait que les difficultés ne pouvaient être résolues que par cette mesure, n'aborda pas tout de suite la question devant le roi. Il se contentait de lui communiquer des rapports révélant l'agitation des ultras à Paris et en province. Le 18 août le roi, qui jusqu'alors n'avait pas pris parti, remit à Decazes une note contenant une acceptation de principe. *Ce n'était pas assez aux yeux de Decazes qui adressa entre le 20 et le 30 août quatre longs rapports au roi « pour lui prouver la nécessité de la dissolution. »*]

Le roi, enfin, céda.

Il avait répondu d'abord : « Vous pensez bien que je la garde (votre note). Je l'ai déjà lue avec beaucoup d'attention : je la relirai. Elle a, je ne vous le cache point, ébranlé mon opinion, sans cependant la déterminer. Vous allez reparler de l'affaire aujourd'hui au Conseil. Elle sera rapportée demain, et je désire qu'en ma présence, chacun développe sa pensée, car il ne s'agit pas pour moi de suivre l'avis de mes ministres, fût-il unanime, mais de prendre une des plus grandes résolutions que je serai peut-être jamais dans le cas de prendre. »

Le Conseil des ministres du 20 août fut déterminant.

« La séance finissait, écrit encore Guizot, le duc de Feltre s'était déjà levé pour partir, le Roi le fit rasseoir. « Messieurs, dit-il, le moment est venu de prendre un parti à l'égard de la Chambre des Députés : il y a trois mois, j'étais décidé à la rappeler ; c'était encore mon avis il y a un mois, mais tout ce que j'ai vu, tout ce que je vois tous les jours prouve si clairement l'esprit de faction qui domine cette Chambre, les dangers dont elle menace et la France et moi sont si évidents que mon opinion a complètement changé. De ce moment, vous pouvez regarder le Chambre comme dissoute. Partez de là messieurs ; préparez l'exécution de la mesure, et en attendant, gardez-en le secret le plus exact. J'y tiens absolument. »

Decazes écrivait le lendemain au roi :

« Je suis triste et malheureux parce que j'ai vu que j'affligeais Votre Majesté et qu'Elle était douloureusement affectée du parti que nous croyons devoir lui proposer. Le sentiment et l'entière conviction que je remplissais un devoir impérieux et que je l'afflige pour la servir, pour la sauver et avec elle sa famille et la patrie, me font surmonter tout ce que cette position a de déchirant pour mon cœur, mais ne m'empêchent pas d'être profondément malheureux. Ma sœur a passé une meilleure nuit que son frère, elle ne s'est réveillée qu'à 10 heures. Le frère seul est mécontent, non pas de lui, car sa conscience ne l'est pas, mais de ses devoirs, il craint que son bon père n'ait passé une mauvaise nuit comme lui et d'en être la cause bien innocente mais bien affligée. »

Le roi répond deux billets successifs à cette lettre. Le premier : « Vos observations étaient justes, m.c.e., mais je ne croyais pas que vous les eussiez faites, car vous ne m'en avez rien dit. »

Decazes annote de sa main l'original de cette lettre : « 21 août 1816, avant le Conseil, en réponse à ma lettre du même jour. » Il ajoute « de moi au roi, lors de l'Ordonnace du 5 septembre ».

Louis XVIII répond encore par un second billet daté toujours du 21 août. « J'ai lu, je renvoye, rien ne m'a échappé, j'en dirai plus ce soir. » Daté : 5 h 55 mn. De la main de Decazes : « 1816, au sujet de la discussion sur l'Ordonnance du 5 septembre. »

Un nouveau conseil fut ensuite réuni. Il ne changea rien, et arrêta les termes de l'Ordonnance. La Chambre était dissoute. La Charte irrévocablement confirmée. Un prétexte était mis en avant : il fallait revenir à la lettre de la Charte quant au nombre et à l'âge des députés.

Le secret avait été si bien gardé que certains diplomates avaient écrit la veille à leur Cour, que la Chambre actuelle serait maintenue.

Et ce grand drame se termina, si l'on peut dire, en comédie. Le soir du 5 septembre, le roi avait signé tard l'ordonnance de dissolution. Puis, il se retira pour la nuit, interdit qu'on le dérangeât. Richelieu va rendre compte à Monsieur, qui veut se précipiter auprès de son frère. Le premier ministre lui oppose l'ordre formel du roi de ne pas troubler son repos.

L'ardeur de Decazes, sa force de persuasion, et aussi sa patience, son travail lent et méthodique, avaient eu raison de l'hésitation du roi. Le souverain et le ministre avaient passé outre à tous les risques futurs, et à des conséquences encore inconnues pour le régime et pour eux-mêmes.

Les neveux du roi se montrèrent plus disposés à approuver qu'à blâmer. « Je l'avais dit à ces Messieurs de la Chambre, dit le duc de Berry ; ils ont vraiment trop abusé. »

Mais les royalistes d'extrême-droite ne pardonneront jamais à Decazes.

En attendant, les félicitations affluent : lord Lowters, premier Lord de la Trésorerie à Londres, le prince de Metternich, le duc de Richelieu qui a constaté dans sa province normande, que les « élections seront bonnes ».

Dans une réunion récente de ses amis libéraux, mis dans le secret avant la signature, l'austère Royer-Collard avait embrassé Decazes en s'écriant : « Vous avez mérité votre statue ! »

On connaît la première réaction hostile, ce fut celle de M. de Chateaubriand.

La *Monarchie selon la Charte* s'imprimait chez l'éditeur Lenormand. « M. de Chateaubriand, écrit Guizot, y ajouta un post-scriptum habilement irrité, et opposa même quelques démonstrations de résistance, plus hautaines que sensées, aux mesures ordonnées par suite d'une contravention aux règlements. »

Le roi et Decazes avaient pris la chose moins dédaigneusement. Des

interventions amicales mais vaines furent faites, à leur demande, auprès du grand écrivain, pour lui demander de surseoir à la publication. Decazes avait même suggéré de lui envoyer le duc d'Angoulême lui-même. Mais le roi s'y refusa. Au surplus, il blâmait la saisie. Le duc de Richelieu aussi. Mais ils n'entendaient pas désavouer Decazes. Chateaubriand fut rayé de la liste des ministres d'Etat.

« Je n'ai presque éprouvé qu'un sentiment de mépris en lisant le Ch. B. Vous inclinez à croire que je pourrais arrêter le scandale, soit par l'entremise de mon neveu soit par une défense formelle. Mais le premier de ces moyens serait une négociation, ce qui me semblerait au-dessous de ma dignité et de la qualité du négociateur. J'ai employé mon neveu à arrêter l'Armée espagnole prête à envahir le Languedoc, je ne l'emploierai pas à arrêter la publication d'un libelle *Nec Deus intersit nisi dignus vindice nodus*. J'ai été plus loin que le second, j'ai employé la menace, si on la brave, le scandale sera grand, mais la punition sera exemplaire, je crains seulement en l'infligeant d'être encore plus p.q.R. » (plus père que Roi - 15 septembre).

Et le 22 octobre, lorsque le duc de Berry, enfant terrible, eut dit de cette brochure : « Ce livre devrait être écrit en lettres d'or », le roi écrit : « La lecture de l'ouvrage m'a rassuré, je vous le dis avec sincérité, sans le p.s. je n'aurais rien fait, et je crois pouvoir me rendre ce témoignage, c'est la Majesté royale outragée en ma personne elle-même que j'ai vengée. Je n'en ai pas moins prévu le mal que cet écrit ferait à l'Etat, et j'en ai profondément gémi, j'étais loin de prévoir le mal qu'il me ferait à moi-même. *Ce livre devrait être écrit en lettres d'or*, ah, depuis que je le sais, il est écrit dans mon cœur, mais en lettres de sang. Je ne puis cesser d'aimer l'enfant égaré qui a proféré ces cruelles paroles, mais je crains de sortir de mon caractère à l'égard de celui qui l'a égaré, qui l'a à ce point éloigné de moi. Ce n'est plus du Roi qu'il s'agit ici, c'est de l'homme, l'un a dû punir, l'autre ne doit pas haïr. La prière que le divin Sauveur nous a enseignée, son Évangile tout entier, ses exemples, tout me dit qu'il faut pardonner, si je veux obtenir pardon. Mais la nature souffre en moi, elle se révolte contre la raison, contre la foi, l'ennemi qui nous attaque toujours par le côté faible, rend mes souffrances plus aiguës, afin de m'irriter contre celui qui les cause. Dans ce combat, je ne puis vaincre seul, je suis peut-être déjà en trop mauvaise disposition pour obtenir le secours dont j'ai besoin, mais qu'une âme pure et céleste le sollicite pour moi, il ne lui sera pas refusé. » (22 octobre 1816.)

Louis XVIII ne devait pas pardonner à Chateaubriand, qui ne pardonna pas à Decazes, s'il prit soin dans ses articles et dans ses discours de toujours ménager la personne du roi.

D'autres foyers de résistances à l'Ordonnance du 5 septembre s'étaient manifestés dans certaines préfectures, que dirigeaient des préfets

ultras, nommés ou maintenus par le ministère Fouché-Talleyrand.

Un préfet, absent lorsque arrive l'Ordonnance, la trouve en rentrant imprimée sur l'ordre de son secrétaire général. Il entre dans une grande colère, et fait briser les planches, de sorte que la décision ne sera connue que par le *Moniteur*. Un autre déclare publiquement qu'il a juré obéissance à la Charte, mais non fidélité (!) Un troisième, après quelques propos assez vifs, s'écrie : « Le ministre de la Police...? je ferais fusiller vingt-cinq personnes que je ne l'en instruirais pas (!) » Mais ce sont propos légers de jeunes proconsuls.

Decazes prit à nouveau toutes les responsabilités. Il adressa aux préfets deux circulaires sur l'Ordonnance et sur les élections qui devront suivre :

« *Des hommes dont les intentions sont louables sans doute, mais dont la conduite est loin de l'être également, ont voulu faire de ce qu'ils appelaient la majorité de la Chambre des Députés un parti en France, une puissance qu'ils élevaient au-dessus même de la puissance royale. Un mot tombé du trône a fait évanouir ce fantôme d'autorité. Grâce à l'art. 1 de l'ordonnance royale nos destinées ne doivent plus être remises au hasard des discussions : grâce à de bons choix, l'apparence même de ce danger ne se reproduira plus... Le Roi a parlé, Monsieur ; dans ses énonciations conservatrices et tutélaires, vous ne verrez que le triomphe des principes et non celui d'un parti. On ne doit plus reconnaître de partis en France. Il n'appartenait qu'aux gouvernements révolutionnaires d'élever ou d'écraser un parti tour à tour ; repoussés par l'opinion ils avaient la prétention de la créer, en cherchant l'équilibre ils se précipitaient. Ces époques funestes ont disparu devant la légitimité... Surveillez avec soin la marche des sociétés secrètes dont moins que jamais le gouvernement est dans l'intention de tolérer l'existence. Guidé par sa volonté bien prononcée, vous ne céderez point à des considérations particulières et locales. Vous apprécierez la position politique de la France : vos regards se porteront sur l'avenir... Convaincu dès lors que les destinées de la France ne peuvent être confiées qu'à des mains dévouées, mais sages, vous réserverez votre influence et votre appui pour ces hommes éclairés qui placent la fidélité dans l'observation des lois, et dans une respectueuse déférence pour la volonté royale... Par des communications confidentielles, faites-moi connaître d'avance votre opinion sur les candidats qui vous paraissent devoir obtenir les suffrages. La vérité ne peut échapper au gouvernement, mais c'est à temps et par votre organe qu'il doit l'apprendre.* »

Le 21 septembre, Decazes signait une seconde circulaire :

« *Les vœux du roi comme ceux de la France appellent à la nouvelle Chambre des hommes purs mais modérés, qui n'appartiennent à aucun parti, à aucune société secrète, qui n'apportent aucune arrière-pensée, qui aiment le roi avec amour et respectent la Charte avec franchise, qui dans leur cœur ne séparent pas la France et la patrie du trône et de la légitimité sacrée, palladium de nos libertés et de notre existence politique, qui ne croyent pas qu'aimer le roi et avoir bien servi dispense d'obéir aux lois, de bien servir encore... C'est pour ces hommes et pour eux seuls que peuvent être employées et votre influence personnelle et la confiance que votre caractère doit inspirer aux électeurs. Déjà Sa Majesté a vu avec satisfaction le succès du zèle empressé de plusieurs préfets. Rien ne saurait m'être plus agréable que d'avoir à vous annoncer la part que vous auriez obtenue dans une récompense aussi flatteuse de leurs efforts.* »

ROGER LANGERON

[*On sait ce que devaient être les élections de* 1816. *Decazes, soutenu par le roi, l'emporta. La majorité fut renversée, les ultras ne furent plus que* 92 *au lieu de* 146. *La Restauration, par la volonté du roi, va devenir libérale.*

En 1817 *une loi électorale « Lainé » favorise les classes moyennes ; en* 1818 *la loi Gouvion-Saint-Cyr démocratise l'armée ; en* 1819 *une loi libère la Presse. Cette politique devait d'ailleurs provoquer une vive exaspération dans le clan ultra dont le frère du roi (futur Charles X) devint l'animateur. Mais l'entente et la collaboration demeurent étroites entre le roi et Decazes.*

En 1818 *de nouvelles élections accrurent le nombre des voix libérales à la Chambre. Cet événement provoqua une grande agitation dans les milieux de droite et Richelieu lui-même, inquiet de cette nouvelle orientation politique, s'éloigna du favori. Certains exigeaient même que Decazes quittât la France. Ce fut pourtant Decazes qui l'emporta. Dessolles remplaça Richelieu et le ministère de la Police fut absorbé par le ministère de l'Intérieur dont Decazes fut chargé. Cette persistance d'une politique libérale provoqua une vive agitation à la Chambre de Paris. Decazes obtint du roi qu'il nommât* 60 *pairs nouveaux n'appartenant pas au parti ultra. Et, pour couper court à de persistantes difficultés de Cabinet, le roi, en* 1819, *chargea Decazes d'assumer la présidence du Conseil. Il lui adressa alors la lettre suivante : « Le roi a lu le* Moniteur *avec joie : ton bon père a signé l'Ordonnance en tremblant, tu connais l'estime de l'un, la tendresse de l'autre, la confiance de tous les deux. Elle ne te manquera jamais. Reçois-en le gage dans l'embrassement que je te donne du fond de mon cœur. »*

Ce ministère aurait probablement confirmé la stabilité du régime monarchique libéral si le 13 *février* 1820 *le duc de Berry n'avait été assassiné en sortant de l'Opéra. On connaît les suites de ce drame. Sous la pression de sa famille et des ultras Louis XVIII, désespéré, dut former un nouveau ministère Richelieu et éloigner Decazes. Celui-ci devint ambassadeur à Londres. Pendant quelques mois le roi ne cessa pas de lui envoyer des lettres affectueuses, puis la correspondance s'espaça.*

Sous Louis-Philippe, Decazes aurait pu rentrer de nouveau dans la grande politique, mais il s'était attaché à de grandes affaires privées : l'exploitation de son domaine de La Grave, dans le Bordelais, et surtout, la création dans l'Aveyron, d'un des plus considérables établissements métallurgiques de l'époque, Decazeville. Pourtant, il avait encore une certaine activité politique étant non seulement membre de la Chambre des Pairs, mais grand référendaire de cette assemblée. Il mourut en 1860, *c'est-à-dire à quatre-vingts ans.*]

(N.D.L.R.)

CAFÉ VIENNOIS

par Claude Dulong

C'est vrai que le café est bon à Vienne : douceâtre, rougeâtre, un peu épais sur la langue (souvenir des Turcs, peut-être?...). S'arrêter cinq minutes, entre deux églises, vers onze heures du matin, pour en boire une tasse fumante accompagnée d'un pot de crème minuscule — cette crème liquide dont la France a gardé le nom mais perdu le secret — c'est une des joies de mon voyage.

Paris-Tokyo par la Russie, la Mongolie et la Chine, Tokyo-Paris via Hong-Kong, l'Inde et la Perse, ces trajets me paraissaient naguère sans histoires et à peine dignes d'être notés. « L'important, c'est de franchir les banlieues », disait Gide. Dans une vie redevenue sédentaire, huit jours en Autriche suffisent à mon dépaysement.

Jeune fille, le voyage m'éloignait de mes problèmes ; femme, il ne m'éloigne que de mes soucis. Dans les deux cas, il m'allège. Cette dame chaussée de souliers plats et coiffée d'une cagoule de jersey noir, qui part à l'assaut des monuments avec une ardeur (voyez sa démarche) que même le réveil à l'aube ne peut entamer, c'est moi, oui, c'est bien moi, telle que je fus longtemps, prête à tous les départs, croyant trouver vie nouvelle en pays nouveau et refusant d'admettre qu'en changeant de langage et de gabarit, les hommes ne changeaient pas d'idée fixe.

J'ai vieilli, sans doute, puisque au long du *Ring* hivernal, leurs regards furtifs suscitent ma reconnaissance et non plus mon irritation. J'ai vieilli, puisque je ne suis plus malheureuse. Finie l'angoisse du soir qui tombe et qu'on va passer seule. Je suis Mme Untel dont on s'occupe par obligeance ou par obligation. Dîners, voitures, promenades, tout est prévu.

Étudiante, il me fallait tout conquérir. Mais aussi, quel triomphe de venir seule à bout d'une ville, de voir Rome, Londres ou la secrète et difficile New York s'ouvrir devant moi sans l'aide d'aucun Sésame!

C'est pour retrouver un peu de mes fiertés passées que je m'impose, en ce premier matin viennois, la modeste épreuve qui consiste à trouver,

sans le secours d'un guide ni même d'un taxi, la direction du *Kunsthistorisches Museum*.

Chaque cité vous fait don d'un peintre et pas toujours de ceux qu'elle a vus naître. S'il est normal que Florence m'ait révélé Botticelli, et Madrid, Velasquez, pouvais-je m'attendre à ce que Vienne m'offrît le Hollandais Brueghel et, par-dessus le marché, l'Italien Guardi? Dans ce musée glacial où François-Joseph a prodigué les marbres blanchâtres, l'or chaleureux du soleil vénitien pare l'Adriatique d'une gloire sans égale, où la nostalgie et le froid aux pieds entrent sans doute pour quelque chose.

Température mise à part, la morte-saison est la saison rêvée pour le tourisme. Peu de visiteurs et qui, par chance, préfèrent aux génies patentés ces deux inconnus en blouse d'artistes, qui, debout devant leur chevalet, se donnent le touchant ridicule de copier Rembrandt et Vermeer.

En fait, les musées sont toujours des endroits tranquilles. Trop accessibles sans doute. Temporaires et payantes, les expositions répondent mieux à notre goût du fruit défendu, de même que les châteaux et palais, où la foule des dimanches se grise de violer ces fastes princiers qui font toujours recette en démocratie.

Malgré François-Joseph, la *Hofburg* reste tentante avec ses statues équestres, ses massives poternes et ses corridors voûtés. J'y renonce pourtant, à la vue du petit troupeau qui bat la semelle devant la caisse, en attendant le mentor galonné sur les lèvres duquel vont fleurir les anecdotes historiques, que je sais trop peu d'allemand pour comprendre mais trop encore pour apprécier. Les visites guidées sont devenues une plaie internationale. Au reste je n'aime pas « l'historique », je n'aime que l'Histoire. Or l'Histoire est ailleurs. Seuls les détails familiers, dont aucun guide ne parle, vous révèlent l'éternelle vérité d'un pays.

Les villes sont plus coriaces qu'on ne croit. Les modes successives altèrent leur visage sans parvenir à tuer leur âme. Avant de subir l'assaut du néo-Renaissance impérial et celui des municipalités socialistes, qui construisent à la périphérie des clapiers fonctionnels, Vienne avait abondamment sacrifié au goût français. Schönbrunn et le Belvédère ne manquent pas de charme avec leurs grandes baies, leurs toits-terrasses et leurs perspectives. Mais on sent bien qu'il s'agit là d'une fantaisie d'importation. L'Autriche est plus *gemütlich*. L'Autriche, c'est les doubles fenêtres à fleur de façade, les poêles d'angle, énormes et bienfaisants, les portières de feutre et de cuir qui, en deçà des portes, défendent les édifices du froid extérieur, les bancs de bois sculptés dans les églises, et, sur les parvis, les sapins de Noël, en paquets, attendant d'être bénits. L'Autriche, c'est la nuit qui tombe à quatre heures, les *Weinstuben* au plafond bas, où l'on va se réchauffer d'un vin à la cannelle, les Vierges nichées sous l'auvent des toits bruns, les guirlandes de chérubins rococo à la devanture des antiquaires, les sofas capitonnés de velours rouge et,

au bout de leur attache, gainée de même, les lustres de Bohême, au cristal pur comme gel, qui font rêver de bals blancs et de valses viennoises. Il y en a partout et à foison, dans les théâtres, dans les églises, dans les restaurants et même à la *Reitschule*, ce manège espagnol, gloire de Vienne, où des messieurs en habit puce et coiffés de bicornes, font faire à leurs montures des finesses tricentenaires et qui m'échappent.

Il est de bon ton d'y applaudir, à mains gantées, au sortir de la messe de neuf heures et demie à la *Hofburgkapelle*. Chapelle impériale, élégante et laide, dont le gothique originel se dissimule sous les tapis, les tentures, les plantes vertes et les dentelles, qui lui donnent une allure de salon de thé 1900. Les petits chanteurs de Vienne s'y font entendre, modérément, pour ne pas distraire le public du hiératique petit ballet que dansent devant l'autel un monsignore tout rouge et six servants tout blancs.

Vienne est un grand théâtre désaffecté où tout parle de splendeurs défuntes : les avenues infinies et quasi désertes où brimbalent les tramways, les palais innombrables et surtout les églises. Le baroque du XVIe siècle, tardivement importé en Autriche, y est devenu le rococo. Tout au long du Danube, les princes-évêques et les barons-abbés ont « baroquisé » avec une frénésie que je ne soupçonnais pas. A l'extérieur, les monuments, malgré leurs clochers-bulbes à deux ou trois étages, leurs colonnades, leurs cariatides et leurs pots-à-feu, gardent une certaine retenue. A l'intérieur, c'est du délire. Gothiques ou romanes, les voûtes ont disparu sous les stucs et les stucs sous les ors. Pilastres doubles ou triples, niches, coquilles, médaillons, rinceaux, guirlandes, palmettes, rosaces, statues environnées de draperies et surmontées de baldaquins, se livrent, sous le regard de Dieu, une lutte acharnée pour l'espace vital. Dans les coupoles, l'ornement sculpté cède la place au trompe-l'œil et c'est, dans un décor de nuées, jusqu'au sommet des lanternes où flotte le Saint-Esprit, un envol effréné de saints, de saintes, d'apôtres, de prophètes, de papes, de rois nègres et d'anges de toutes catégories : archanges musculeux aux ailes déployées, chérubins grassouillets, brandissant des croix, des palmes et des couronnes, jouant du luth ou du théorbe, et qui semblent, avec leurs joues enluminées et leurs bouclettes folles, chanter la gloire de Messire Carnaval plutôt que celle du seigneur Dieu.

Par zéro degré centigrade, la vision de ces chairs nues me fait frissonner. Plus avisés, les princes-évêques et les barons-abbés se sont fait construire, face à la chaire (celle du sermon), de petites cabines vitrées, où ils pouvaient subir sans dommages la longueur des offices. Raffinement de piété qui les a sûrement voués au purgatoire quand ils ne l'auraient pas mérité par quelque méfait plus grave en ces temps où la guerre et l'amour nouaient avec la religion de curieuses alliances.

La foi autrichienne fut toujours militante et quelque peu militaire. Je me demandais à Vienne pourquoi, dans les églises, les poignées de portes sont à hauteur de poitrine. Je me l'explique à *Klosterneuburg*.

Le jeune chanoine, qui nous sert de guide, avoisine les deux mètres. Il manie sans effort apparent le monumental trousseau de clés qui lui sert à déverrouiller pour nous les massives armoires de la salle du trésor. Mais au fait, ce trésor a donc échappé aux soldats russes?... Le blond visage du moine-athlète s'anime. Il n'est pas loin de croire au miracle. Comment expliquer autrement que les Russes aient ouvert ou forcé toutes les portes de l'abbaye sauf celle-là?... C'est ainsi que nous pouvons admirer, un peu rustique après les splendeurs baroques de l'église, la couronne de Maximilien, plus quelques menus débris de l'arbre aux branches duquel le margrave Léopold trouva le voile, emporté par le vent, de la margravine Agnès, dont il était épris. Sur le lieu de sa trouvaille, Léopold fonda *Klosterneuburg*, où il mourut en saint. Quant à la margravine, mystère!... Notre jeune chanoine refuse de s'étendre sur ce roman profane.

***

Dans la crainte atavique des Autrichiens, les Russes ont remplacé les Turcs. Vienne est à cinquante kilomètres de la frontière hongroise.

On s'est beaucoup ému ici, du malheur des Hongrois, mais il faut bien le dire, après quelques semaines, la pitié s'est nuancée d'agacement, et voici pourquoi. En accueillant les premiers fugitifs qui se présentaient à leurs frontières, les Autrichiens ont commis une erreur qu'ils ne pouvaient pas ne pas commettre. Car cette première vague se composait de communistes authentiques que le soulèvement antisoviétique avait précisément incités à prendre le large. Aussi quelle surprise, quelle déception, quand ces soi-disant victimes du communisme à qui l'on aurait — à qui l'on avait parfois — donné jusqu'à sa chemise, ont lié partie avec les communistes autochtones pour dénigrer leurs bienfaiteurs et travailler contre eux!

La deuxième vague était « la bonne ». On l'a plainte, on l'a soignée, mais d'un cœur déjà blasé. Et puis nous pardonnons rarement à qui manque du nécessaire de soupirer après le superflu. On s'est choqué que certains réfugiés fissent rectifier par des tailleurs les complets démodés qu'on leur avait donnés; on s'est choqué que leurs femmes trouvassent inconfortables les locaux de fortune où on les avait hébergées. Et pourtant c'était leur façon, à ces malheureuses, de rendre hommage au confort capitaliste! Elles s'en faisaient, dans leur misère, une idée si prestigieuse qu'on leur aurait donné d'emblée appartement, réfrigérateur, machine à laver et manteau de vison sans qu'elles s'en étonnassent. Il faut avoir vécu en pays communiste pour comprendre cela.

L'Autriche a fait ce qu'elle a pu; elle ne pouvait pas plus. L'Autriche n'est pas un pays riche : même les princesses, surtout les princesses y ont faim. Il n'est pas difficile, à Vienne, quand un de vos invités se décommande à la dernière minute, de le remplacer par une couronne

fermée. Mais comme cette noblesse, en perdant sa fortune n'a pas perdu sa fierté, elle exige d'avoir à table les places que lui assignait naguère le protocole. D'où complications infinies.

Dans l'ensemble l'Autriche a pourtant eu de la chance. Le jeu de la politique lui a rendu une indépendance après laquelle soupirent tous les autres pays d'Europe orientale. Sans doute, pour obtenir ce résultat, elle a dû faire quelques concessions. Le soldat russe inconnu a son mémorial au centre de Vienne. Impossible de l'escamoter : l'U.R.S.S. en a exigé le maintien par un article du traité de paix. La paix valait bien un Russe, surtout anonyme. On a cédé mais on se rattrape en appelant ce héros inconnu « le violeur inconnu » ou, dans le meilleur des cas, « le pillard inconnu ». Ceci s'imprime en toutes lettres dans des journaux sérieux.

***

La neige s'est mise à tomber le jour de mon départ, rendant Vienne plus semblable encore à elle-même. En une heure, tout était blanc, les passants arboraient des pelisses et l'on n'entendait plus le bruit des pas. Mayerling, enfin!...

Dans le train vieillot qui m'emmène vers Salzbourg, les radiateurs, sous les banquettes, brûlent les mollets. Bientôt je ne pourrai plus distinguer, à travers les vitres constellées par le gel, la féerie blanche du paysage où sommeillent des fermes, lestées de bûches. Une petite avalanche dérange parfois l'ordonnance neigeuse des beaux sapins : c'est un chevreuil qui pointe son mufle entre les branches basses pour regarder passer le train. L'Autrichien adore les animaux jusqu'à l'instant où ils deviennent gibier. Devant chaque ferme, cette petite construction sur pilotis, que je prenais pour une boîte aux lettres, est un perchoir garni de grain.

Salzbourg enneigé sous le soleil est un spectacle de faveur. Tout est beau : la citadelle au sommet de la ville dans un décor d'arbres givrés, l'abreuvoir demi-gelé avec sa fresque de chevaux baroques et bariolés, les enseignes de fer forgé, qui jettent en travers des rues un pont aérien de dentelle noire et or, les pigeons frileux de la *Residenzplatz* qui, blottis sous les auvents des fenêtres, les enjolivent d'une frise inattendue et palpitante, le carillon soprano, muet le vendredi, mais si bavard les autres jours!

Tout est beau sauf la *Festspielhaus*, forteresse de ciment jaunâtre qui ne s'accorderait, à l'extrême rigueur, qu'à la musique concrète. On en construit une autre, à flanc de rocher, sans fenêtres et toute grise, qui sera plus laide encore. Mozart n'a pas de chance. La vestale moustachue qui veille sur sa maison se lève en nous voyant pour nous fermer la porte au nez. L'arrivée de visiteurs, qu'en cette saison, elle a pourtant dû attendre toute la matinée, lui rappelle seulement qu'il est l'heure de fermer. « *Zu!* » déclare-t-elle en accrochant à l'huis l'horaire des visites.

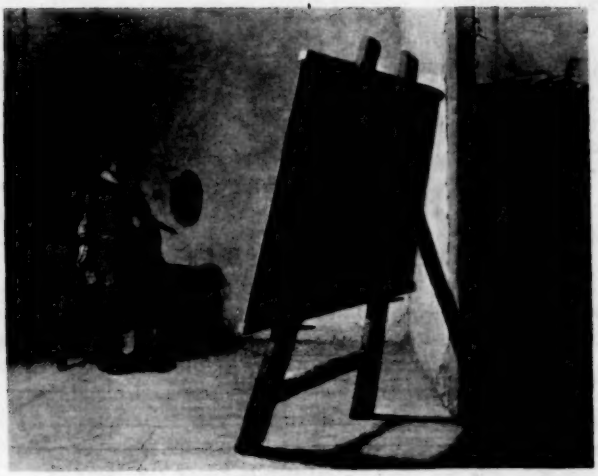
Dommage que Giraudoux ne l'ait pas connue : il l'eût ajoutée à la liste des persécuteurs de Mozart dans l'exquise préface qu'il écrivit pour une biographie de cet enfant de Salzbourg, que Salzbourg a méconnu. Qu'elle se console : Paris n'a pas fait mieux.

***

Arrêt de vingt-quatre heures à Berchtesgaden, ce qui veut dire une nuit dans un lit allemand et deux repas dans un restaurant allemand. Non, on n'a pas le droit de manger et de faire manger aussi mal! Cette dinde graisseuse sur un lit de groseilles et de châtaignes coriaces, c'est une des vérités de l'Allemagne. A ne pas oublier en temps de paix. Ceci posé, le vin blanc se laisse boire et les convives sont charmants. Un petit maire jovial et volubile, vêtu de loden gris, m'emmène en Mercedès jusqu'au château, que j'aurais pu trouver sans peine et sans fierté : il est à cinquante mètres de l'hôtel, sur la place du Marché.

Pendant que le guide (auquel je n'ai pu échapper, étant l'unique visiteuse) me vante d'une voix monocorde les trophées et les collections accumulés par les Wittelsbach dans les salles mi-romanes mi-baroques, je reviens sans cesse au spectacle de la petite place enneigée, bordée d'arcades et peinte à fresque, où cinq hommes en culottes de peau, veste à parements verts et chapeaux tyroliens, dressent un grand sapin de Noël devant un public fasciné d'écoliers aux joues rouges. Le même soir à l'hôtel, cinq pâtres en houppelande, groupés autour d'une bougie dont la lueur dansante éclairait par en dessous leurs visages barbus, chantèrent pour nous *O stille Nacht!* d'une admirable voix. Les barbes étaient postiches, mais qu'importe!... Ces tableautins villageois, ces Brueghel en action me rendaient la Bavière de toujours, alpestre et pieuse, traditionnelle et colorée, musicienne et bon enfant, une Bavière qui se souvient encore des Wittelsbach mais qui a oublié Hitler, à l'unanimité...

CLAUDE DULONG



LA LUMIÈRE ET LE DESSIN DE REMBRANDT

par Claude Roger-Marx

Peintre ou poète, le génie conduit un attelage compliqué, tiré tout ensemble par un cheval prudent et par un cheval fougueux. Comment obtenir qu'au lieu que l'un tire à hue, l'autre à dia, ils cheminent à la même allure? Ou, du moins, comment obtenir tantôt que le fougueux se règle sur le prudent, tantôt que le fougueux commande? L'œuvre de Rembrandt invite à méditer ce mystère. Aucun peintre, et d'aucune époque, n'a su répondre comme lui aux exigences contradictoires dont il est improbable qu'il ait eu à souffrir tant l'acte de dessiner ou de peindre lui semblait naturel. S'il a laissé fort peu de témoignages sur son art, c'est sans doute que, du commencement à la fin, toute hésitation lui fut épargnée, soutenu qu'il était par ses certitudes.

Faisons abstraction des moments où il a consenti à être moins lui-même, et à descendre au niveau du public. Les historiens ont beau fragmenter son œuvre en périodes, quelques variations qu'ils puissent noter dans les procédés d'exécution, cette œuvre demeure *une* et *fatale*. Le même arbre a résisté aux orages, aux intempéries, et donné d'aussi beaux fruits à toutes ses saisons. On ne peut dire que la réflexion ait

prédominé là, ici l'instinct ; c'est en parfait accord que tous deux ont collaboré à l'œuvre commune. Jamais, chez Rembrandt, le *génie* n'abdique en laissant le champ libre à l'*ingéniosité*.

Et voilà précisément ce qui différencie les talents ordinaires, qui à force d'application, d'autocritique, parviennent à maintenir leur production à un certain niveau, à éviter certaines erreurs, des êtres d'exception qui, par des voies beaucoup plus rapides, s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes. Le talent compose avec l'époque ; l'intelligence — cette bonne à tout faire — lui donne toutes les souplesses. Ce dont il manque, il l'emprunte au voisin. Suppléant à l'inspiration par toutes sortes de diplomaties, rusant avec lui-même, successif, sa vérité d'hier n'est plus celle d'aujourd'hui. Il appelle volontiers progrès ces changements, qui ne font qu'avouer sa perméabilité, alors que le génie, lui, n'a pas le choix, étant *déterminé* dès l'enfance.

Ne mettons pas trop d'absolu dans cette distinction entre *talent* et *génie*. Il arrive que les talents aient une parcelle ou un instant de génie ; la conjonction de certaines circonstances, un hasard, ont donné parfois de l'envergure à ceux qui volent bas et sont les premiers surpris d'échapper à leurs limites. Inversement il est arrivé aux génies de tomber dans des erreurs que le talent n'eût pas commises. Enfin, il y a des degrés dans le génie. Rembrandt, lui, bat tous les records d'altitude.

Ni l'hérédité, ni le milieu n'expliquent son apparition. Qu'est-ce qui prédisposa le fils du meunier à l'art ? Comment, protestant d'origine, donc enclin à proscrire toute figuration des Écritures, fut-il surtout à la fois hébraïsant et catholique ? Comment, dans cette Hollande matérialiste qui n'avait, avant lui, rêvé que le paysage, s'est-il évadé, dans tous les genres, du terre-à-terre ? Comment, habité par les Prophètes, par le Christ, les Apôtres, a-t-il parlé leur langue mieux qu'aucun autre peintre ne l'avait fait (et Dieu sait pourtant combien, avant lui, avaient vécu d'illustrer la Bible) ?

Aucune explication ne vaut : nous ne savons rien, nous ne saurons rien. Mais ce que son œuvre nous répète, c'est qu'il est déjà cet *élu* quand il peint à vingt-sept ans *Jérémie pleurant sur la ruine de Jérusalem*, la *Résurrection de Lazare* ou les premiers *Pèlerins d'Emmaüs*.

Qu'est-ce qui nous frappe dans ces peintures des débuts, et davantage encore dans les dessins ? C'est ce dont il ne pouvait hériter d'aucun maître, même de ceux auxquels il a emprunté souvent ses canevas — Mantegna, Dürer, Lucas de Leyde, Callot, Elsheimer. Je veux dire non seulement sa communion avec les simples, avec tous les hommes, bons ou mauvais, qu'il retrouve en lui, mais des moyens d'expression pareils à ceux dont usèrent les écrivains de la Genèse, un langage entièrement nouveau en peinture, l'équivalent, dans le domaine visuel, de la poésie des prophètes, et surtout une *lumière* qui n'a rien de commun avec la lumière de tous les jours.

***

La lumière de Rembrandt diffère en effet de tous les procédés d'éclairage antérieurs. Cette lumière n'est pas une lumière physique et logique, non plus qu'un artifice de peintre, mais l'élément essentiel de la toile, de la gravure ou du dessin, lumière qui est véritablement *sa lumière à lui*. Quelle que soit l'importance de la figuration, le personnage principal c'est toujours elle. Principe essentiel d'unité, elle fait l'estampe ou le tableau.

Cette lumière, on ne saurait la confondre avec ce qu'on appelle l'*éclairage*. Ici la source de clarté ne vient pas du soleil régnant sur les campagnes ou traversant les fenêtre, ni des lampes. A la lumière *observée* s'est substituée une lumière *inventée*. Portraits, paysages, nus, objets sont arrachés au conditionnement terrestre et appartiennent à un monde qui se souvient du nôtre sans lui être asservi.

On objectera que cette lumière n'est pas une découverte, que Titien, Tintoret, Vinci, Caravage, Le Bassan, avant Rembrandt, ou, au même temps que lui, Vermeer, Poussin, Claude, Vélasquez, qu'après lui, Chardin, Fragonard, Goya, plus près de nous encore Delacroix, Redon et Seurat, lui ont donné un rôle primordial. Mais jamais d'aussi grandes libertés n'avaient été, et ne seront prises avec les apparences que par le Rembrandt des portraits des vingt dernières années, le Rembrandt du *Saül et David*, du *Retour de l'Enfant Prodigue*, ou le Rembrandt graveur de la *Présentation au Temple*, de la *Descente de Croix aux Torches*, des *Trois Croix* et des *Trois Arbres*.

L'analyse des eaux-fortes est particulièrement révélatrice de la décision avec laquelle tout sera soumis à cette *palette de lumière*, pressentie dès les premiers dessins où déjà nous admirions l'arbitraire avec lequel, par quelques traits de plume rehaussés ou non de lavis, d'immenses proportions, d'immenses résonances sont données à une minuscule surface.

Si l'étude des *états* par lesquels ont passé les chefs-d'œuvre gravés — qui ne sont ni le *Peseur d'Or*, ni l'*Ecce Homo*, ni même le *Jan Six*, tant admirés des professionnels — est si édifiante, c'est qu'elle montre la main de Rembrandt marchant sur le cuivre et nous rend témoins des bouleversements apportés à un tout que d'autres eussent considéré comme abouti, pour serrer de plus près, par des adjonctions, ou, mieux encore, par des simplifications et des suppressions, l'idée première.

Dire que dans les compositions de Rembrandt le principal acteur est la lumière, ne sous-entend pas qu'il fasse abstraction de la couleur, ni de l'attitude, ni du geste caractéristique, ni de tout ce qui a été surpris entre quatre murs, dans la rue ou dans la campagne, à travers le particulier et l'habituel. Il n'est d'intelligible pour l'homme qu'un monde à ses dimensions et qui lui parle de son histoire. Le rêve le plus immatériel aura toujours son point de départ dans les éléments terrestres. Ce que certains ont appelé le réalisme de Rembrandt, en pensant à la précision,

à l'humilité avec lesquelles il a fixé dans leurs particularités une fourrure, un casque, une dentelle, un coquillage, le déroulement d'un nu féminin dont la pénombre fait une négresse, ne paralyse pas, bien au contraire, son élan. Comme l'ange Raphaël dans le tableau du Louvre, c'est d'un pied assuré qu'il prend son essor et quitte le sol, sûr de ses ailes.

Sa lumière, il faut bien qu'il l'accroche à de pauvres fronts, à de pauvres mains, aussi usagés que les vêtements, à des gestes, à des horizons qui restent d'ici-bas alors même qu'il nous est parlé de Dieu. Si les Prophètes, les Apôtres, le Christ, la Vierge et les Anges, vivent si intensément dans son œuvre, c'est qu'au lieu d'auréoler leurs fronts d'une « gloire », de donner à leurs corps une perfection païenne, il a voulu que leur rayonnement vienne moins de leur essence ou de circonstances miraculeuses que de leur état habituel. Ainsi, paradoxalement, *c'est presque toujours par la familiarité que Rembrandt parvient au sublime.*

***

C'est à la lumière de Titien, l'un des pères de la peinture avec lui, que la lumière de Rembrandt ressemble le plus, une lumière qui paraît émaner des êtres et des paysages et rappelle les merveilleux instants qui précèdent la disparition du soleil. Certes le Hollandais n'a pas l'euphorie du Vénitien. Même dans ses paysages, aussi resplendissants parfois que ceux de Rubens — autre enfant adoptif de Venise — il est rare que ne se mêlent à l'or, à l'azur, des opacités et des menaces d'orage. Mais, chez Rembrandt comme chez Titien, la lumière, loin d'être une chose projetée, paraît l'attribut des formes mêmes. Ni la pourpre, ni l'argent, ni la perle n'ont besoin du soleil : ils sécrètent leurs propres feux ; et pareillement la substance dont est faite la pauvre créature humaine qui semble tenir son éclat du sang qui bat en elle.

Ce n'est pas uniquement par image qu'on parle sans cesse, à propos des portraits de Rembrandt, de vie intérieure. Un flux constant anime les visages ; l'espoir, l'ardeur, la crainte les colorent. La forme est aussi éclairée, aussi modelée par les feux du dedans que par ceux du dehors. Quelque sujet qu'il traite, même une nature morte, c'est ce feu que Rembrandt nous fait percevoir. Nus comme un visage, et mêlant, eux aussi, l'or à la pourpre, un bœuf à l'étal, une volaille suspendue, n'ont pas moins de pathétique que l'être humain. On dirait que c'est à son propre visage que pense Rembrandt quand, évoquant les irrégularités de la structure terrestre, il retrouve cette poussée par laquelle, par-delà les accidents de surface, le minéral même affirme la permanence d'un foyer caché.

Le caractère énigmatique de cet art, la fascination qu'il exerce, l'insatisfaction où il laisse ceux qui ont besoin à tout prix d'être rassurés et de se borner à des certitudes, s'expliquent par l'impossibilité dans laquelle est Rembrandt d'oublier tout ce qui se mêle, même au plus connu,

d'*inconnaissable*. Sa peinture reste interrogation et dans presque toutes ses œuvres la part de l'indéterminé dépasse encore celle d'un fini dont il est incidemment capable quand il veut plaire.

Chez Rembrandt le mystère ne vient pas seulement, comme on l'a trop dit, des violentes oppositions du clair et du sombre, de tout le solennel, du funèbre, de l'opaque qui sont l'écrin des joyaux qu'on y voit briller. Si personne, même Vinci, ne sut extraire de l'obscur pareilles richesses, donner ce velours au noir et cette intensité, cet absolu que Seurat, Carrière et Redon parviendront à retrouver dans leurs dessins et leurs lithographies, il serait bien simpliste de réduire le génie de Rembrandt à des pratiques dont il évite d'abuser, excepté dans certaines compositions de jeunesse ou dans certaines gravures où la virtuosité domine. S'il a volontiers soumis son visage à des éclairages contrastés, ce n'est pas, comme feront ses imitateurs, afin de plaquer du pathétique sur un quotidien qui en manque, c'est pour donner un équivalent au climat orageux qui règne en lui, à ces oppositions, qu'on pourrait dire pré-beethovéniennes, de joie et de détresse, d'espoir et de doute, que toute créature — et c'est pourquoi ses auto-portraits ont tant de généralité — porte en soi.

Il en va pareillement des dessins où la lumière et l'ombre, se partageant la feuille blanche, apparaissent comme les deux versants de la journée humaine. Tandis que chez ceux qui vulgariseront son clair-obscur, tout s'éparpille et tout jacasse au lieu de se concentrer, en Rembrandt tout se tient, tout se *tait*.

On remarquera le silence qui règne même dans des toiles surpeuplées comme la *Prédication de saint Jean* ou l'eau-forte dite *aux Cent Florins*. Les corps sont réduits généralement au statique pour laisser toute l'action à la lumière, à une lumière dont les préférences vont non pas, comme chez tant d'italianisants ou chez Murillo, aux détails pittoresques, à l'accidentel, mais aux fronts, aux orbites, aux mains, aux parties pensantes bien plus qu'aux parties pesantes.

Les œuvres dessinées, gravées ou peintes d'après des récits bibliques ou légendaires (on remarquera qu'il est très rarement l'inventeur du scénario et que son rêve a toujours besoin de s'appuyer sur un texte sacré ou celui d'un poète), ne sont pas seules à nous plonger dans un climat d'irréalité. En présence d'un visage ou d'un site, on peut dire que Rembrandt travaille encore *de souvenir* en les enrichissant des ombres et des clartés qu'il porte en lui. Même lorsqu'il ne s'agit ni de sa mère, ni de son père, ni d'Adrien, ni de Titus, leurs expressions, leurs mains, ressemblent aux siennes. Les étoffes, les bijoux, les armures dont il aime à les affubler comme il s'en affuble lui-même, sont moins des ornements extérieurs que les complices d'une certaine organisation, des rappels à ce qui fait la douceur ou l'éclat d'un regard, d'un sourire, du sang qui afflue aux joues et aux lèvres, de l'or de l'épiderme. C'est comme *valeurs*, bien plus encore que comme *couleurs*, que compteront du reste tous

ces passages de la pourpre et du cinabre aux jaunes cuivrés, orangés, mordorés, cendrés, ailleurs aux bleus, aux verts, qui, joints à la diversité infinie des blancs et des noirs, suffiront bientôt à sa palette.

***

Parler du dessin de Rembrandt, c'est parler de son œuvre tout entier. Nous l'oublions trop aujourd'hui, obsédés par le charme de la couleur : peindre c'est dessiner encore. La plupart des maîtres anciens ont fait d'innombrables dessins qui ont disparu parce que le public et eux-mêmes leur attribuaient peu de valeur. Jusqu'à leur dernier jour Ingres et Delacroix (c'est là un de leurs rares points communs) ont fait des croquis, et l'on sait tout le prix que ce dernier attribuait à ce qu'il appelait sa « prière quotidienne ».

S'il est probable que beaucoup de dessins de Rembrandt ont disparu, beaucoup, par contre, ont traversé les siècles. De son vivant déjà le succès qu'avaient eu ses estampes laisse penser qu'un certain nombre de collectionneurs rechercha, parallèlement, ses « premières pensées » qu'il avait méthodiquement classées dans les vingt-cinq albums énumérés dans l'inventaire.

Non seulement Rembrandt dessine, mais il fait dessiner ses élèves d'après nature ou d'imagination, comme en atteste une page célèbre du Cabinet du Louvre où on les voit travailler isolés dans des alvéoles. La fascination qu'il exerce sur eux est telle qu'il sera parfois difficile de discerner la part du débutant de celle du maître qui les a souvent corrigés de sa main.

Dès ses débuts, la sanguine, la pierre, puis le roseau ou les pinceaux humectés d'encre noire, de bistre ou de brou de noix sont parvenus à définir avec une telle fulgurance les matières les plus diverses, le pesant ou l'impalpable, le relief ou les transparences, ce qui dure ou ce qui passe, un choix si instantané a été opéré entre l'essentiel et l'inutile, qu'on peut dire de maintes œuvres de jeunesse qu'elles obéissent déjà moins au commandement de la volonté qu'à une puissance bien plus lucide encore. Les rares corrections qu'il apporte à ses dessins montrent que c'est avec une décision infaillible qu'il fixe sa mise en place comme s'il n'avait pas eu, contrairement à tant d'autres, l'*embarras du choix*, comme si la solution lui était en quelque sorte dictée. Si l'on avait disposé au XVIIe siècle des moyens qui permettent aujourd'hui de projeter sur un écran l'artiste au travail et les étapes de la création, on aurait constaté — et de même dans ses peintures — que les *repentirs* sont rares.

Le choix des sujets ne saurait aider à situer ses dessins dans le temps. Jamais un thème n'est totalement épuisé pour lui. A plusieurs années d'intervalle, et sans que l'œuvre soit une réplique textuelle de la précédente, on le voit renouveler du tout au tout une *Présentation au Temple*, une *Adoration des Bergers*, une *Mise au Tombeau*, un *Tobie*, revenir aux

mêmes personnages comme s'ils n'avaient cessé de grandir en lui. Cette fidélité aux mêmes décors, aux mêmes actions, prouve l'impossibilité où il est de feindre. C'est dans le même fond qu'il est toujours sûr de faire de nouvelles découvertes.

On ne saurait trop le redire, ce qui donne aux dessins les plus dépouillés leur force incomparable, c'est la certitude avec laquelle il a procédé d'instinct au choix, fixé l'essentiel, de sorte que tout est contenu, tout est suggéré avec un minimum de signes et en un minimum de temps, sans tenir compte de la correction apparente, sans amabilités d'aucune espèce. Ainsi ces dessins sont plus achevés dans leur emportement que ceux où, tant bien que mal, l'intelligence supplée à l'irremplaçable de la vision évanouie qu'elle voudrait reconstituer, et où le conscient s'effraie de difficultés à résoudre.

Les abréviations, ou plutôt les *amplifications* de Rembrandt, ne sont jamais les signes d'un déséquilibre intérieur. Elles procèdent, bien au contraire, d'une magnifique santé. Voyez les assises que conservent ses moindres « griffonnis » (comme on disait encore du temps de Baudelaire). L'homme le plus proche de lui, Goya, qui, par son potentiel lumineux, l'égale presque dans le blanc et noir, est loin d'avoir sa sagesse et sa pureté. Il reste le Rembrandt du sabbat, de l'hospice des fous et des exécutions. C'est à lui plus qu'au Hollandais que s'appliquerait le « triste hôpital » que Baudelaire évoque dans les *Phares*. A l'Espagnol, Rembrandt a laissé les régions troubles qui sentent le soufre ou la pourriture. Même lorsqu'il s'approche des pécheresses, de Madame Putiphar ou de la femme adultère, jamais il ne leur jette un regard méprisant.

C'est que, pour lui — bien qu'on l'ait si souvent accusé de voir laid — rien n'est laideur. Voilà en quoi il diffère tant des romantiques qui se complaisent dans les excès. Aussi éloigné de cette convention que de celle qui pousse les Italiens à embellir, s'il a su, peignant sa *Bethsabée* par exemple, trouver l'harmonie parfaite dans une forme humaine, il est trop nourri des Écritures pour ne pas nous laisser sentir à quel point tout est précaire ici-bas et ne pas aimer jusqu'aux imperfections par lesquelles un corps, un visage s'avouent périssables.

L'étiquette naturaliste, avec ce qu'elle sous-entend de pessimisme et de terre-à-terre, ne saurait lui convenir, le réel étant toujours *survolé* par lui. Alors même qu'il accuse la graisse, les rides, les flétrissures, certaines brusqueries, certains déséquilibres, qu'il consent, comme dans son *Ganymède* ou dans tel *Portrait en Officier*, à certaines trivialités, il diffère aussi bien de Rubens que de Frans Hals, qui d'ailleurs ne fut pas sans l'influencer. Au fond, il est surtout près d'un Brouwer, pour ce qu'il y a en ce dernier d'épique dans le comique même, ou d'un Brueghel qui, par sa force cosmique et l'ampleur, la carrure qu'il donne à l'anecdote ou au burlesque, est grave lui aussi. Et par gravité j'entends ce sens de l'infini qui manque à tous ceux qui s'attardent dans les détails, insistent

sur les ridicules ou se complaisent dans des plaisirs sans prolongement.

On croit avoir tout dit quand on a parlé des antithèses dramatiques du jour et de la nuit qui lui sont chères, des contrastes que favorise l'éclairage donné par une lampe ou une torche à l'étable, à la grange. Sans doute a-t-il tiré un parti surprenant des grandes ombres portées que découpent sur un mur une tête, un corps, une main, et de tout le mystère que répandent les foyers lumineux. Mais ces ressources externes, Elsheimer, qui fut un de ses premiers initiateurs, Honthorst et bien des peintres de l'école d'Utrecht influencés par Caravage, les avaient exploitées déjà pour accuser le modelé et pour créer un pathétique théâtral. Or, même dans des dessins au trait, ou légèrement lavés de brun ou d'encre, par la seule intensité des contours, la vigueur ou la finesse des tailles (et si

Le Philosophe (Bulloz).

j'emploie ce mot, c'est pour montrer combien le dessinateur a tiré parti des pratiques de la gravure), le même mystère n'est-il pas aussi puissamment suggéré ?

Aux dessins fortement contrastés, où la plume d'oie, le roseau, les pinceaux, par l'intensité de noirs totaux créent des clairs d'une égale splendeur, s'oppose un ensemble de dessins blonds, cendrés, où, par l'intermédiaire d'une des parties les plus spirituelles du corps humain — l'extrême du doigt — Rembrandt étale sur une feuille blanche ou chamois, plus rarement bleue, une goutte d'encre délayée dans l'eau ou dans la salive, et qui laisse transparaître la vigueur des traits de plume.

Un équivalent du glacis est donné par ces rehauts aériens. Les biographes du Titien disent qu'il peignait autant avec ses doigts qu'avec ses pinceaux. Cette collaboration, dans le dessin, d'indications incisives et comme mordues par l'acide, avec des étendues presque immatérielles et comme rêvées, donne à nombre de pages un sortilège qui manque aux artistes mêmes dont il est par moments le plus proche : Poussin ou Claude.

Une décision plus rapide que l'intelligence, une intuition souveraine secondée par les immenses ressources de la mémoire affective épargnent à la main toute hésitation et toute solution paresseuse. Les agents physiques font oublier leur nom ; l'encre cesse d'être encre, le papier, papier ; Pour emprunter le langage vulgaire, on se demande souvent « comment cela est fait ». D'immenses perspectives s'ouvrent, des abîmes se creusent, de brusques interventions s'opposent à des fuites soudaines. Bien que fixés, tous ces échanges, toutes ces actions, toutes ces métamorphoses ont l'air de se nouer ou de se défaire sous les yeux du spectateur, alors même qu'un fauve étendu, des hommes attablés, des barques sur l'Amstel, la cathédrale de Saint-Alban en sont le prétexte, et même quand tout semble calme, ordre ou contemplation.

Ce dynamisme psycho-physique, auquel avant lui aucun dessinateur — pas même Vinci, Tintoret ou Rubens — n'avait atteint, et que ne devaient surpasser ni Goya, ni Daumier, voilà un autre aspect du miracle Rembrandt. Il s'opère avec un minimum de matière, des ombres d'ombre, et souvent sous des airs de stabilité. Dans sa hâte à fixer le vu ou l'entrevu, Rembrandt, aussi peu soucieux de propreté apparente que de minutie, use très souvent de ce qu'on nomme le *faux trait*. Si, çà et là, une retouche à la gouache ou au plâtre lui permet de recouvrir quelque erreur flagrante, souvent — n'oublions pas que ses dessins il les faisait pour lui — il n'a cure de ce qu'on a si fréquemment appelé des incorrections. De même que dans une eau-forte comme le *Lit à la française* il n'a pas jugé nécessaire d'effacer au brunissoir un tracé antérieur (de sorte que la femme renversée sur la grande couche à baldaquin a quatre bras comme pour mieux étreindre), de même, dans la plupart des dessins, des indications qui ont l'air contradictoires — figure ou paysage — contribuent à multiplier l'action, nos yeux établissant une sorte de moyenne entre ces traits qui se compensent. Ainsi ce qu'on pourrait traiter d'approximatif est un moyen de fixer, sans l'immobiliser, la forme, procédé qu'on retrouvera plus tard chez Goya, Daumier ou Segonzac.

D'autres moyens d'investigation, plus surprenants encore, sont employés. Combien de fois, soit dans un intérieur, soit en plein air, des signes énigmatiques et comme détachés de toute réalité suggèrent l'inhabituel et l'indicible. Les anges descendus du ciel ou y remontant ne sont pas seuls à défier la pesanteur. D'autres ombres s'élargissent que celles des rideaux de velours ou des voûtes de pierre ; d'autres lumières s'allument que celles des torches ou des lampes. Un trait de plume inexplicable évoque une soudaineté de météore ; des stries parallèles sabrent le silence avec une véhémence qui fait penser aux coups d'archet beethovéniens. Un noir rongeur fait son trou ; un blanc prodigieux explose au cœur des ténèbres. La lumière semble surgir des personnages mêmes. Ce n'est point du flambeau des centurions qui l'arrêtent que Jésus reçoit sa

splendeur. La *Fiancée juive* (Stockholm) scintille de sa propre irradiation.

A l'inverse, parfois ce sont les ombres qui rayonnent. Nombre de compositions bibliques (le *Bon Samaritain*, du British Museum), ou même de scènes quotidiennes (les *Bouchers*), ont un caractère d'apparition.

Il n'est pas jusqu'au plein air auquel Rembrandt ne donne une consistance, un relief dramatiques. De longues traînées barrent les premiers plans, situent les lointains dans une clarté lunaire. Des verticales, des horizontales elliptiques suffisent à suggérer une tenture, un plafond, une corniche, une colonnade, l'élan d'une abside, la ligne incurvée d'un cul de four. Des parallèles ou des courbes plus ou moins espacées créent la transparence ou l'opacité d'un temple, d'une chambre, d'un jardin, d'une étable ou d'un caveau. Notre imagination complète ces indications, aussi soudaines que les *Pensées* de Pascal. Toute énumération de détails eût retardé l'action. Dans *Agar à la fontaine écoutant la voix de l'ange* (Louvre), ce dernier, invisible, est évoqué seulement par deux diagonales descendues du ciel.

Pour évoquer le sublime, il lui fallut créer de toutes pièces un langage et trouver des équivalents à ce qui n'eût pu s'exprimer en termes prosaïques. L'échec de la plupart des peintres lorsqu'ils touchent au sacré, est de croire qu'on peut l'exprimer seulement par des métaphores. Rembrandt est l'inventeur d'un éclairage qui n'est conditionné ni par le soleil, ni par aucun feu. C'est de cette lumière qui n'a que les apparences de la lumière réelle, plus que de l'action des personnages, que son trait tient son *dynamisme*. L'animation donnée à des scènes bibliques ou profanes, aux intimités, aux nus, aux paysages, vient moins, en effet, de la mobilité des êtres ou des éléments que de l'activité du *milieu* où ils plongent. Alors même qu'on nous fait témoins de la scène la plus pacifique — la mère de Jan Six plongée dans sa lecture, Jacob qui rêye, un lion qui dort, un petit pont enjambant un canal — tout palpite et nous fait brûler à notre tour du feu qui court ou couve ici, grâce à la magie d'une encre qu'on ne peut croire desséchée depuis trois siècles tant elle garde d'irradiations.

Au fur et à mesure que Rembrandt avancera dans la vie, payant de sa disgrâce et de sa ruine la fidélité à ce qu'il y a de plus vrai en lui, il parviendra à communiquer à sa peinture les façons cursives de son trait. Une solitude croissante lui permet de grandir encore. A partir de 1650, sa triple activité de dessinateur, d'aquafortiste et de peintre (toutes ces techniques s'enrichissant mutuellement) le fait se surpasser en pouvoir expressif et en liberté. On peut supposer que cet élargissement est dû pour beaucoup aux épreuves qu'il n'a cessé de subir sans toutefois en être accablé : procès, faillite, mort de sa seconde femme Hendrickje et de son fils Titus. Les révélations reçues de ses conversations avec des prédicateurs mennonites ou des cabalistes comme Ephraïm Bonus ou Sylvius dont il éternisera les traits, contribueront également à donner

aux fruits de son automne cette splendeur qu'on qualifierait de funèbre si elle n'était si riche en vitalité.

Regardons-le, passé la quarantaine ou la cinquantaine, tel qu'il s'est représenté, par exemple, dans une page à la plume d'un aplomb magnifique, exposée aujourd'hui aux murs de la maison qu'il occupait à Amsterdam dans le quartier juif. Debout, mains aux hanches, en tenue de travail, un petit chapeau haut-de-forme ombrageant son front, il nous fixe de ce regard direct qu'on lui verra aussi dans le portrait du Louvre, dit à la palette, ce regard de défi presque que Fromentin a si joliment qualifié de « noctiluque ». On sent en lui cette intransigeance, ce courage, qui l'empêchent de poser un trait, une ombre « qui fassent bien », de dire un mot auquel il ne croit pas. La rigueur de ses autoportraits ne vient pas seulement de la tension que donne au regard l'obligation de scruter un miroir : elle traduit tout ce que l'idée fixe du travail exige de concentration et de stoïcisme.

Quelle révélation nous recevons de dessins datant à peu près de la même époque ou des suivantes, comme l'*Arrestation du Christ*, de Dresde, *Jupiter et Antiope*, du Louvre, le *Nu à la draperie*, du British Museum, les *Trois Marie*, l'*Arche de Noé*, d'interprétations de miniatures des Indes, ou de l'extraordinaire suite de *Nus* qui laissent pressentir Fragonard!

Tous, ou presque, sont exécutés à l'aide des moyens rapides qui depuis longtemps ont ses préférences : le trait de plume, rehaussé ou non. Ce n'est pas obéir au travers de notre temps que de tirer de leur contemplation un plaisir égal à ceux que nous dispensent les toiles les plus abouties. Ils sont aussi achevés, sous une apparence sommaire, que ses chefs-d'œuvre peints, qui, bien qu'ils aient réclamé du temps étant donné les lenteurs de l'huile, seront traités eux aussi comme des dessins, le nombre des couleurs devenant de plus en plus limité. Le seul trait suggère à ce point la couleur qu'il semble que la pourpre, l'or, le cuivre y trouvent un équivalent à leurs feux et qu'aucune substance ne saurait éclipser ce peu d'encre transmis par une pointe mince ou par un pinceau.

Des moyens réduits, et comme abstraits, traduisent la moindre nuance, la moindre palpitation, et l'on devine à travers cette encre ce qu'on croyait que toute matière fût impuissante à fixer : un au-delà de la sensation, ce qui n'a de nom dans aucune langue et échappe à toute définition. Incapable de pareilles transpositions, de pareille rapidité, de pareils sacrifices, la peinture la plus accomplie ne peut aller plus loin, je dirai même : aussi loin.

CLAUDE ROGER-MARX

TABLEAUX DE LONDRES

par Michel Berveiller

Spectacles.

Tandis qu'un précoce printemps fleurit déjà les amandiers dans mon quartier de South Kensington, les théâtres du West End font ce qu'ils peuvent pour contribuer à l'allégresse de ce renouveau. Parmi les longs succès beaucoup, sans doute, tiennent encore — dont *La Souricière*, drame policier d'Agatha Christie, qui a largement entamé sa huitième année ; c'est, je crois bien, le record du monde. Entre les comédies musicales : *My Fair Lady*, tirée du *Pygmalion* de G. Bernard Shaw, après avoir fait délirer Broadway, continue d'attirer la foule à Drury Lane ; et *Irma la Douce*, curieusement adaptée au goût anglais de l'acrobatie, poursuit une carrière presque aussi prometteuse. Mais *Un Goût de Miel* vient enfin de quitter l'affiche, pour affronter Paris, qui lui fait, me dit-on, grise mine...

Faut-il compter parmi les « nouveautés » *Henry V*, audacieusement rajeuni par le théâtre, au nom vénérable, de la *Mermaid?* S'il était ingénieux de suggérer un rapprochement entre les deux débarquements réalisés, à cinq siècles de distance, sur la côte normande, je ne suis pas tellement sûr que Shakespeare ait besoin d'être « modernisé », ni que le meilleur moyen de le faire soit de déguiser ses guerriers en *battledress*, style 1944. (La formule, d'ailleurs, avait été lancée dans *Tout est bien qui finit bien*, que j'ai vu à Stratford-sur-Avon, l'été dernier.)

Un excellent spectacle, moyennement récent, mais qu'a remis au premier plan de l'actualité la désignation de Flora Robson comme « la meilleure actrice de l'année » 1959, c'est *The Aspern Papers*, drame puissant, très

intelligemment adapté par Michael Regdrave, qui en assume le rôle masculin.

Deux vraies nouveautés méritent singulièrement d'être signalées : *One Way Pendulum*, de N.F. Simpson, et *The Wrong Side of the Park*, de John Mortimer, deux « moins de quarante ans ».

Le mauvais côté de Hyde Park, c'est le côté nord : Notting Hill — où les Noirs de la Jamaïque sont encore asticotés par les Teddy Boys — c'est Kilburn, quartiers très éprouvés par les bombardements, et que l'on n'a pas achevé de reconstruire en grands immeubles, assez tristes, destinés aux classes moyennes.

Dans un de ces appartements, au confort étriqué, habite un fonctionnaire falot, avec des parents irritants et, qui pis est, une femme qui ne cesse de l'écraser sous l'admiration passionnée qu'elle voue à la mémoire de son premier mari. Celui-ci, elle l'a épousé, toute jeune encore, pendant la guerre : « quand la vie était excitante ». Mais, comme on le découvre enfin, ce premier mariage avait été pour elle un vrai martyre et ce mythe, qui empoisonne le second, d'un bonheur perdu, a été lentement sécrété par une perversité inconsciente. De son côté, sous ses dehors patients et modestes, le second mari révèle peu à peu des trésors, non seulement d'indulgence mais de courage. Il achève de les prouver quand la mythomane, démasquée et démystifiée, promet d'essayer loyalement de redevenir heureuse avec lui.

Malgré sa couleur insolite, le cas n'est pas exceptionnel. On en a, paraît-il, observé plus d'un, chez des êtres brutalement précipités de l'angoisse exaltante du temps de guerre dans la médiocrité de l'après-guerre. Il faut avouer qu'on a quelque peine à donner pleine créance au rôle du mari surhumain. Mais celui de l'épouse névrosée, avec ses alternances de frénésie et de désespoir, est rendu des plus convaincants par le grand talent de Margaret Leighton.

Le pendule a sens unique.

Dans un registre différent, j'ai goûté plus encore la « farce dans une nouvelle dimension » — précision lumineuse donnée par le sous-titre — de N.F. Simpson. Tout y semble à la fois parfaitement gratuit et rigoureusement nécessaire. Elle côtoie, au début surtout, le morbide et le pathétique. Mais le burlesque est tout de même plus fort et, de proche en proche, il emporte tout.

Chaque membre de la famille Groomkirby suit sa propre idée. Le père, de son état courtier en assurances, est féru de droit criminel et de procédure. La tante Mildred, figée dans son fauteuil à roulettes, compulse des indicateurs et s'efforce, depuis des années, de se rappeler la destination du train qu'elle a pris. La fille, grosse poupée indolente, s'interroge devant le miroir sur son problème à elle : que faire de ses mains — dont,

à la vérité, l'idée ne lui est jamais venue de faire quelque chose? Ce qui obsède la mère, c'est ce désir d'échapper à toute obsession. Ses journées s'écoulent dans un enchaînement incessant d'actes ménagers, sans autre utilité que de démontrer aux autres qu'ils sont inutiles. Mais comme une bourgeoise qui se respecte doit employer une femme de ménage, elle fait venir la sienne uniquement pour « manger les restes », dont elle a soin de la gaver, avec d'attendrissantes prévenances.

Le père, pour flatter sa marotte, achève de construire en chêne massif, au milieu de la salle à manger, une réduction, fort coquette, d'une des salles d'audience d'Old Bailey, la Cour criminelle. Et les assassinats perpétrés par son fils vont lui procurer, enfin, le plaisir de témoigner devant un juge à robe rouge, un avocat, un procureur, tous emperruqués à l'anglaise.

Le fils Groomkirby, musicien, ne tue pas pour céder à l'appât vulgaire du lucre ou du sang : il est homicide par logique. Aussi bien, depuis son enfance, il adore le noir, les vêtements de deuil. Alors, pour justifier ceux qu'il porte, il assomme des inconnus, qu'il a préalablement fait mourir de rire en leur en racontant une bien bonne. Mais il a conçu le plan grandiose de substituer à cette forme artisanale d'assassinat la mortalité en grande série, en provoquant artificiellement le retour à un nouvel âge glaciaire.

Un élément de ce plan consiste à rassembler dans sa chambre des machines à peser, du genre de ces machines parlantes qu'on trouve dans certains parcs d'attractions, et qui vous renseignent sur votre poids par une sorte de mélopée nasillarde. Muni d'une baguette de chef d'orchestre, il instruit ces machines à chanter l'*Alleluia* de Haendel, en chœur.

Le procès du meurtrier mélomane constitue le sommet de l'action. La joie que Groomkirby père éprouve à déposer devant la Cour, se mêle bientôt d'anxiété devant certaines questions trop précises du procureur, de qui le mépris nonchalant et l'élocution affectée (exagération du célèbre *drawl* oxonien) suffiraient à troubler de plus intrépides. Par crainte de rester court, le témoin en vient à inventer des faits, dont la singularité même lui paraît propre à garantir l'authenticité. Par exemple, qu'il se trouvait dans le train tel jour, à telle heure. S'il s'en souvient si bien, c'est que précisément il s'est fait tatouer, dans un tunnel, à ce moment-là.

Le procureur : « Tatouer? Vous avez des goûts curieux. — C'est que j'étais... alors... masochiste. — Vous avez donc cessé de l'être? Et pourquoi? — Parce que... je me suis rendu compte que cela me prenait trop de temps. »

C'est, entre beaucoup, un *nonsense* dans la vieille tradition de Lewis Carroll. Mais il en est encore davantage à la manière de Swift, dont la rigueur apparemment sans faille nous laisse tout ensemble hilares et pantois. L'un des hauts moments est celui où le procureur — magistralement incarné par Graham Crowden — accule le témoin à reconnaître dans ses allégations une chaîne, proprement incroyable, de coïncidences, finissant

par lui prouver qu'il est rationnellement impossible qu'il se soit trouvé au moment qu'il dit, au lieu qu'il dit, ni en aucun point de la planète.

Et c'est par ce genre d'arguments, non moins rationnellement et juridiquement formulés, que le président — parfaitement interprété par Douglas Wilmer — motive son verdict. Pour dissuader le jeune Groomkirby, qui n'a commis que quarante-quatre meurtres, de persévérer dans la carrière du crime, il importe qu'il soit acquitté. Il l'est.

Avec N.F. Simpson, tasse de thé.

Quelques jours après la première du *Pendule* au Criterion Theatre, j'eus la chance d'en rencontrer l'heureux auteur, dans l'intimité.

N.F. Simpson a fait ses débuts au théâtre il n'y a guère plus de deux ans. Le triomphe de deux courtes pièces jumelées, *Tintement de Tonnerre* et *Le Trou*, fut immédiat et bruyant. Depuis lors il a poursuivi sur sa lancée, sans relâche, sans redites, et sans abandonner son premier métier. Aujourd'hui encore il enseigne, chaque jour, dans une école de Westminster, la langue et l'histoire.

Il n'a d'ailleurs pas l'intention de quitter l'enseignement. Ce qui le retient dans cette profession qu'il avoue ingrate, ce n'est pas une vocation impérieuse, ni quelque souci de sécurité ; ce serait plutôt, m'a-t-il dit, le désir — particulièrement estimable chez un fantaisiste de sa classe — de garder « le contact avec la vie », « les pieds sur le sol ».

Il habite, au sud de la Tamise, le cinquième étage d'un immeuble qui donne sur le parc populaire de Battersea (j'ai oublié de lui demander si c'est dans cette foire permanente qu'il a vu les bascules mélodiques). Ce samedi après-midi, Mr et Mrs Simpson m'accueillent, avec la plus simple cordialité, dans leur petit studio sobrement meublé, avec goût. Quelques tulipes dans une coupe. Au mur, une excellente reproduction d'un Braque. Le maître du logis me fait asseoir dans un fauteuil profond et prend place, lui-même, sur un canapé rigoureusement noir, où sa longue silhouette vêtue de cheviotte gris vert dessine une arabesque nerveuse.

Très noirs aussi sont ses yeux, sa longue mèche qui souligne la dissymétrie de son visage aigu, d'un galbe plutôt castillan. Il parle très vite, en desserrant à peine les lèvres, sans le moindre cabotinage, sans même l'affectation de paraître sous-estimer ses ouvrages. De temps à autre, à l'évocation de quelque passage particulièrement heureux du *Pendule*, sa face grave se détend dans un bon rire presque enfantin.

Ce qui l'a incité à brocarder, après tant d'autres, la justice des hommes ? Un hasard ; la curiosité qui l'a pris, un beau jour, de fréquenter les assises d'Old Bailey. Non, il n'a pas songé aux *Guêpes* d'Aristophane. Il ne connaît pas nos *Plaideurs*. Mais il s'est délecté dans *Le Procès*, comme dans *Le Château*, de Kafka, où il trouve un génie par-dessus tout comique.

Ionesco, en revanche, l'attriste. Il se défend d'avoir été son émule ou

son imitateur. « J'ignorais même son nom, me dit-il, quand on s'est mis à me surnommer « the english Ionesco ». Cela, naturellement, m'a donné envie d'aller voir *La Cantatrice chauve...* » Un temps. Bon confrère : « La pièce était sûrement mal traduite. » Nouveau silence. « Il y avait d'ailleurs dans le public des gens qui semblaient s'amuser. » Visiblement il n'a pas encore compris que le fin du fin consiste aujourd'hui, pour un homme de théâtre, à faire de l'« antithéâtre ». Et le problème des « antipièces » ne paraît pas troubler son sommeil. Ce qui le préoccuperait davantage, c'est la leçon qui se dégage, malgré lui, de ses propres œuvres.

« Vous professez, lui dis-je, une seule ambition : celle de nous faire rire. Et vous y réussissez parfaitement. C'est pourquoi je ne qualifierais pas votre pièce de satirique... — Vous avez raison. La satire tue la gaieté *(destroys fun)*. — ... mais, que vous le vouliez ou non, elle comporte un enseignement. Son seul titre l'implique. »

A regret N.F. Simpson en convient. « J'ai, dit-il en substance, imaginé des personnages isolés, comme en un vacuum, dans leur idée fixe, et je me suis amusé à réunir ces idées fixes, à les faire se tamponner comme les petites autos dans une foire. Les résultats produits par ces chocs sont drôles, sans que le mécanisme indestructible de chaque obsession en soit aucunement altéré. Chacune représente, si vous voulez, une tradition, une forme, une méthode *qui se prend elle-même pour une fin*. A l'intérieur de son univers propre, chaque personnage pense et agit selon une logique absolue. »

Le grand mot est lâché : la Logique. Ici, comment ne pas reconnaître la séculaire défiance de l'Anglais, empirique, intuitif, pratique, à l'endroit de cette vieille dame, encore vénérée — quoique de moins en moins — dans la patrie de Descartes ; n'est-il pas vrai, Mr Simpson ?

Il pose sa tasse de thé sur la moquette, près de son pied droit. « Sans doute, répond-il. Mais un autre de vos philosophes, Bergson, s'est méfié autant que nous-mêmes de la logique pure, de l'automatisme intellectuel qui suit aveuglément son chemin à travers les sinuosités de la vie. Le « mécanique plaqué sur le vivant » : bonne formule. Elle ne rend peut-être pas compte de tous les aspects du plaisant ; mais c'est la meilleure définition que je connaisse du comique ; en tout cas, de mon comique à moi. »

J'observe que, sur la scène, les machines parlantes finissent par donner l'impression d'être aussi vivantes, sinon plus, que le fantoche qui les gouverne. « Ah ? me dit-il ; tant mieux. Personnellement je regrette que le décor du « Un » soit trop stylisé. Je l'aurais préféré consciencieusement, et même lourdement réaliste, pour accuser l'irréalité de mes bonshommes, dévitalisés par leur *hobby*. »

Nous voilà au seuil de l'Absurde avec majuscule, où tant de jeunes, ici comme en France, trouvent une source intarissable de moroses délectations. N.F. Simpson, lui, aime mieux en rire. Le peu de goût qu'il a pour la littérature dite engagée ne l'empêche certes pas d'être irrité par le reproche, qu'on lui fait souvent, de donner dans l'art d'évasion. Mais

comme, insidieusement, je lui demande ce qu'il pense des *Angry Young Men*, aussitôt il coupe : « Slogan. Mauvais slogan de journalistes. « Jeunesse en colère »? C'est un pléonasme, voyons ! »

La bataille des sexes, en Écosse.

Puisque vous y tenez, belle enfant, je veux bien compter parmi les merveilles de notre âge le *sexy*, comme le « farfelu ». Mais on se lasse de tout, ne trouvez-vous pas? Après de tels débordements de loufoquerie anarchique, vous goûteriez comme moi, j'en suis sûr, une bonne pinte de loufoquerie dirigée. Et vous ne trouveriez pas moins rafraîchissant un film qui, pour une fois, n'offre rien de libidineux, malgré son titre-attrape : *La Bataille des Sexes*.

L'Ecosse, où les hommes portent jupe, serait-elle, après tout, « le dernier bastion de la suprématie masculine »? Ecosse, douce et résistante, comme ses lainages de Shetland. Edimbourg, belle capitale austère dont la citadelle se profile, inchangée, sur l'aurore et sur le couchant...

C'est sur une de ses places en croissant, dessinées par les frères Adam, que se balance depuis deux siècles l'enseigne armoriée de la maison Macpherson. Le vieux roi du tweed vient de la quitter, sa tâche accomplie, après avoir lampé, pour rendre sa mort plus douce, un double whisky. Il faut assurer la succession dynastique. Toutes affaires cessantes, Macpherson junior est rappelé des Etats-Unis.

Dans ses bagages cet imbécile, trop bien nourri, a rapporté une de ces redoutables jeunes femmes qui font profession de rationaliser le commerce. A peine débarquée, elle terrorise un personnel qui semble somnoler, entre de vieux dossiers empilés au gré du hasard, des bordereaux écrits à la main, près de la tasse de thé pluriquotidienne. C'est, dans ce sanctuaire de la tradition, l'irruption du démon de l'*efficiency*.

« Vous devez comprendre, darling, dit-elle au Junior, qui boit ses paroles, que nous vivons au vingtième siècle. Seuls les Américains connaissent l'art de fabriquer des « traditions » qui paient. » Il se laisse prendre au mirage de fabuleux profits. Et comme, au surplus, elle tient la dragée haute au gros garçon, il cède, sous le regard sévère du vieux Macpherson dans son cadre.

Le doux paradis de la routine devient donc l'enfer fracassant de la productivité. Les antiques bureaux se voient équipés de machines à écrire, à calculer, de tous les instruments propres à produire et à multiplier les bruits. Mais dans le personnel, l'opposition grandit.

Le plus réfractaire à ces innovations est le commis principal, Mr Martin. La subversion de tant d'usages, qui ont fait leurs preuves après tout, l'atteint au plus profond de lui-même. Mystérieux sous sa casquette et derrière ses besicles, ce vieux garçon chaste et tempérant sent monter en lui le vin de la révolte et du crime.

Un sabotage auquel il se livre, de nuit, sur les machines comptables, les classeurs perfectionnés et les interphones, détermine, au matin suivant, les dérangements les plus saugrenus dans la marche de l'entreprise, comme dans l'équilibre nerveux de l'experte. Celle-ci n'en insiste pas moins dans son idée de remplacer la production à la main des incomparables tweeds Macpherson par une grande fabrique de tissus en fibre synthétique. C'en est trop pour Martin. Il décide de trucider cette péronnelle.

Mais on ne s'improvise pas assassin... Le meurtrier manqué n'en triomphe pas moins. Un quiproquo, qu'il soutient imperturbablement, achève de donner à l'experte toutes les apparences d'un dérangement mental. Sous la menace d'une cure psychiatrique, elle retourne précipitamment au pays qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Seul, pris de pitié, maintenant qu'elle n'est plus dangereuse, le tendre Martin a pensé à lui apporter sur le quai de la gare un petit bouquet de violettes.

Cette satire est anodine parce qu'impartiale. Une de ses trouvailles est la scène où la nouvelle venue s'esclaffe devant des mannequins surannés, au port roide, aux moustaches hirsutes, qui, dit-elle, « sortent de Dickens ». A ce moment la pratique arrive. Elle se frotte les yeux : les clients *sont identiques* aux mannequins.

Tiré par Monja Danischewsky d'une nouvelle de l'Américain James Thurber, ce film a pour atout maître l'interprète de Mr Martin : Peter Sellers. Sa drôlerie presque immobile, mesurée comme une dose homéopathique, peut être foudroyante. C'est un très grand artiste, de la classe d'Alec Guiness.

MICHEL BERVEILLER

CHRONIQUE DES LIVRES

KARL MARX

par Michel RAGON *(La Table Ronde)*

Les « petits formats » se multiplient. Nous connaissions déjà les collections Microcosme du Seuil, les « Classiques » et les « Témoins » du XXe siècle (aux Editions Universitaires) ; voici maintenant, à la Table Ronde, les « Meneurs d'Hommes », c'est-à-dire les « grandes figures de l'Histoire qui ont subjugué les foules et exalté les peuples ». Il était difficile de faire en cent vingt pages, comme le veut l'éditeur, le « portrait d'une destinée » et le « tableau d'une épopée ». Michel Ragon a été tout près d'y parvenir et son *Karl Marx* — après un *Gengis Khan* et un *Saint Vincent de Paul*, avant un *Cortès* — tout en négligeant un peu une doctrine qui n'a pas fini de décourager les exégètes, trace un portrait vivant, encore que peu sympathique, du fondateur du marxisme.

PIERRE DE BOISDEFFRE

(Suite de la chronique des livres page 135.)

ARTS MÉNAGERS

par Béatrix Beck

A Genève, les savants explorent l'anti-matière. Il y a longtemps que nous, profanes, ne savons plus distinguer l'abstrait du concret. Les surprises métaphysiques atteignent leur comble au Salon des Arts Ménagers, qui ne ménagent pas le cartésianisme des visiteurs. Sous la voûte du Grand Palais, il y a quelques jours encore, on achetait de l'ambiance. Si vous préférez, composez-la vous-même avec des teintes personnalisées ou des coloris pilotes préharmonisés. Douceur anticipée de la préharmonie. Dans le négatoscope, je choisis le bois de mes polymeubles : acajou, chêne ou rustique?

Oh, se promener dans les grandes forêts de rustiques...

Certaines vérités (je passe au présent... plus commode) donnent un coup au cœur par l'excès de leur évidence : *Votre voiture n'est pas une grillade.* La franchise de quelques inscriptions confine au cynisme : *Offrez à vos « amis »...* Ce sont les guillemets qui m'ont fait de la peine. *L'électro-vapeur convient aux locaux dangereux.* N'est-il pas permis de se demander dans quelle mesure les locaux dangereux conviennent? Mystérieuse interdiction : *Ne chauffez pas les nuages.* Une telle idée, séduisante certes, mais si peu raisonnable, ne m'aurait jamais effleurée. *Savoir dormir, c'est savoir vivre.* Voilà sans doute pourquoi les lits Séréna [1] sont « fournisseurs de l'Assemblée Nationale ». *Dormez logique dans un ensemble duo-rêve.* Qu'en pensent les psychanalystes?

Sous la couverture Choudou, un négrillon nu sommeille béatement dans un champ de neige. Il est vrai qu'il a pris l'initiative de brancher le fil électrique de Choudou à un pylône. L'esprit chancelle et l'instinct de conservation se hérisse : *On ne peut mettre Paris dans une bouteille, mais en bouteilles.* Des carreaux de mélamine au cœur de véphène vous interpellent familièrement : « Tu peux me poser toi-même en quelques heures. » Grande leçon d'humilité : être tutoyé par du polystirène ou même du simple dilophane.

Il est curieux de constater à quel point les fabricants d'appareils

1. Tous les noms, il va de soi, sont imaginaires.

électro-ménagers sont obsédés par la mythologie. Neptune, Thétis, les sirènes disputent la préséance à Hécate, Vulcain ou Borée. Parfois, cet académisme fait place aux accents de la plus authentique poésie : tel réfrigérateur promet « le dernier cri du froid ». En attendant ce hurlement ultime, allons nous réchauffer près de la cuisinière thermatique à commutateur présélectif, brochettes satellites et fourcloche. Des diffuseurs-braiseurs, des cocottes mauves et lilas, des casseroles fleuries, armoriées, historiées, enluminées assurent en un temps record la cuisson rationnelle de repas diététiques. Une cafetière automatique vante sa « dépression ». Un je ne sais quoi, un sentiment indéfinissable me ferait plutôt préférer une de ses rivales, la cafetière submersible. Une obèse découpe avec un serpent d'acier des trous extravagants dans une planche. Elle roule la scie, la met dans sa poche, la ressort et recommence. Quand la planche est réduite à l'état de passoire, elle en prend une autre, tout en parlant sans arrêt. Les commentaires laudatifs de l'assistance empêchent qu'on la comprenne. Si elle n'agissait pas de la sorte pour gagner sa vie, on penserait naturellement à quelque forme d'aliénation mentale. MM. So and So sont triturateurs de pères en fils. Un nain fardé vêtu d'un costume rouge de bourreau lance à la volée des boîtes de concentré de tomates. Les mains se tendent vers lui, les yeux cherchent à accrocher ses yeux ombrés de khôl, les voix supplient : « Monsieur ! Monsieur ! Moi ! Ici ! De mon côté ! »

Les vins proviennent de châteaux aux noms prestigieux. Celui-ci cependant émeut par son extrême modestie qui n'est peut-être, après tout, que de l'orgueil contrarié : Domaine du Ciron. Mettre sa propriété sous les auspices d'une si minuscule bestiole !

Les ménagères se consacrent à la lecture et à la danse. Des photos grandeur nature les montrent, valsant toutes seules pendant que la machine à faire la vaisselle la fait ou, allongées sur des divans à côté de leur machine à laver le linge, parcourant avec un sourire pensif des livres qui m'ont tout l'air d'être des classiques. On ne saurait pourtant faire des entrechats ou compulser Corneille toute la journée. Alors, d'un air mutin et provocant, les fées du logis se tournent les pouces tandis que le Kouptou métamorphose une montagne de légumes en fleurettes, paillettes, esquifs et arabesques. Je ne me rendais pas compte à quel point nous autres femmes adorons la guerre. Pour rendre irrésistible son mixeur, le démonstrateur répète : « Une mitraillette chez vous, mesdames ! Une véritable mitraillette à domicile ! »

Surpris dans leurs cuisines usinées, des couples s'étreignent devant des poulets qui tournent comme des damnés sur leurs broches autorotatives. Si, d'aventure, une épouse et mère se livre à quelque travail, c'est en s'esclaffant. D'un balai conditionné, elle pousse sur le parquet hydrofuge une serpillière synthétique assortie à sa robe du soir. Ou bien, en proie à un état second, le regard tourné vers l'invisible, elle

s'agenouille devant un rideau sur lequel ses doigts aux longs ongles laqués promènent inconsciemment une éponge détersive. L'âme peut vagabonder, puisque « les produits T..., c'est du réflexe ».

Il arrive aux hommes de participer à nos loisirs ménagers. L'un d'eux, habillé d'un frac et levant les yeux aû ciel, compose une symphonie sûr une machine à tricoter. Si la maîtresse de maison se sent dépassée par son fer à repasser (il parcourt cent vingt mètres à l'heure sur tous tissus), si elle est lasse de son miroir télescopique à rétroscope et ne trouve plus aucun agrément à ses fouets éjectables, si son essoreuse à salade tombe en panne, c'est le moment d'aller faire de la relaxation dans un coin repos 100 p. 100 plastique. La plasticité tend à l'universalité, rejetant dans les ténèbres du passé la notion d'impossibilité ; les objets d'art en fer forgé plastique, notamment, exercent un attrait puissant en raison même du paradoxe de leur substance. Les doses plastiques, elles aussi, confondent l'entendement et entraînent une profonde révision des valeurs. Les appartements ne sont pas les derniers à participer à la plasticité générale. Vous modifiez le nombre et la disposition des pièces en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Les murs se plient, se roulent, se collent et se boutonnent. Les cloisons s'effacent, s'agrafent, s'étirent, se rognent et se combinent. Il s'agit de « dépouiller le Vieil Homme » : 1° Le couple a un enfant. Grande cuisine. 2° Le couple a un second enfant. On récupère une partie de la cuisine en incorporant le coin repas dans le séjour. 3° Le couple a un troisième enfant. On soustrait du séjour une cellule coulissante. Faux plafond partiel. 4° Le couple a un quatrième enfant. L'espace libre est adjoint au séjour.

Tant de souplesse immobilière risque d'engendrer des discussions : « Pour la visite de tante Stéphanie, nous ferions bien d'ajouter au rectangle-séjour la resserre à utilités. — Tu plaisantes. Que deviendrait le coin-douches ? Nous allons insérer l'alvéole de Martial dans l'espace de transition. — Papa ! Et ma composition de cosmographie expérimentale, où voulez-vous que je la prépare ? Pourquoi ne pas plutôt repousser le triangle-repas dans la gaine de circulation ? »

Pendant que la famille 1960 se décide à une translation de la nursery jusqu'au bloc-travail, approchons-nous du seul accélérateur français n'ayant pas de chemise d'étanchéité entre stator et rotor. Je ne comprends pas ce que j'écris, ce qui est une garantie d'objectivité. Un témoin de son temps ne doit-il pas, branché sur une longueur d'onde valable, se borner à transmettre le message authentique des objets formels en tant que tels dans leur contexte immanent ?

La technicité réalise la synthèse de positions politiques jusqu'alors peu conciliables. Des choses nommées Prince, Monarque, Montespan ou Privilège se réclament de principes « foncièrement révolutionnaires ».

On fabrique maintenant du matériau autoportant. Ce doit être plai-

sant comme un dessin animé de voir ces briques ou ces plaques avancer *motu proprio*.

En quoi consiste la différence entre les armoires multiples et les armoires multipliées? Ouvrir les guillemets, c'est décidément ouvrir une fenêtre sur l'illimité. Grâce aux guillemets, on peut affirmer à peu près n'importe quoi en se référant à une sorte d'entité. Sartre a dit de l'imparfait qu'il était le temps de la mauvaise foi. Les guillemets, eux, ne sont-ils pas le signe de ponctuation de l'irresponsabilité? Ces petits crochets entre lesquels vous enfermez votre pensée la travestissent en citation. Exemple : *B.R. est seul à pouvoir résoudre tous vos problèmes de rangement, du rangement « noble » au grand rangement dans tous les styles.* Quid?

L'aspirateur magnétique se spécialise dans l'aspiration des aiguilles, épingles, etc. Il les attire comme le serpent l'oiseau. Les lots publicitaires ont le charme de l'arbitraire : pains d'épice et jokaris, cirage et sacs de plage, savon et porte-monnaie, stylo et rillettes. L'achat de trois paquets de café donne droit à un animal expressif.

Nombre d'appellations, loin de dissiper la nuit de l'anonymat, l'épaississent : tel est le cas des opalines de crinolines. Une balance devenue lampe éclaire un salon où croît un arbre entre deux polygones du dallage. De l'éplucheuse de pommes de terre conçue et réalisée selon les dernières techniques de l'aviation, de l'évier remodelé dans la ligne de l'esthétique moderne, trois pas nous ont menés chez les passéistes. M. Nicolas L., dans sa préface au *Catalogue des Curiosités* de M. Quentin de S., fait une remarque judicieuse, susceptible d'applications dans d'autres domaines que celui des Antiquités : « *Un même objet*, écrit-il, *peut être recherché pour des raisons très diverses : la couleur, la matière, la forme, sa fonction, son origine dans le temps et dans l'espace, ses aventures et ses avatars. Vous lasse-t-il par sa présence immuable dans votre décor? Changez-le de vitrine et il changera de sens. Le* Cheval *de Pietro Tacca, né objet de la Renaissance italienne, trouve place dans la vitrine réservée aux bronzes, avant de devenir, plus loin, bibelot équestre parmi ses frères de matières diverses. Il suffit de transformer votre point de vue à son égard pour l'incorporer à un autre type de collection.* » Ne serait-il pas sage d'agir avec les gens comme M. Quentin de S. avec le *Cheval* de Pietro Tacca? Vos amis vous déçoivent : changez-les de vitrine, faites-en de simples relations. Un Tel vous plaisait par son intransigeance, c'est un opportuniste, mais si spirituel : incorporez-le à un autre type de collection.

Pour le nourrisson de parents non rétrogrades, a été créé un secrétaire à langer. Le nouveau-né devenu étudiant, le meuble se transforme, si j'ai bonne mémoire, en balançoire à déclinaisons, puis, à l'âge de la retraite, en fauteuil roulant, N'est-il pas réconfortant de manger du riz précuit dans sa maison préconstruite aux portes super-hermétisées? Les coloris discrètement exotiques de vos panneaux, votre vaisselle

antichoc façon Sèvres, l'éclairagisme très étudié, vos tentures anti-taches, le cartel transistor à sonnerie limitable, les matelas à élasticité progressive et continue, les coussins de haut goût en phoque de nylon, le sol de céramique tout caoutchouc feront de votre home l'oasis de grande classe envié par tous vos amis.

Mes pensées sont aspirées, mon cœur réfrigéré, mon âme essorée par un si haut degré de civilisation. Certaines personnes, pour vanter l'excellence d'un plat, disent : « Vous ne savez pas ce que vous mangez. »

Il est bizarre de souhaiter ne pas reconnaître le bon goût des produits de la terre. On songe aux cuisiniers du Bas-Empire donnant à un foie de porc l'apparence d'un poisson. Le trompe-l'œil est une perversion pour citadins blasés qui n'aiment plus le monde extérieur, mais seulement l'astuce dont ils peuvent faire preuve envers lui. Ils s'affirment en le niant. Une chanson a célébré avec bonheur l'ère du plastique. Oui, le plastique est admirable ; il est féerique de transporter des poissons rouges dans un sachet plein d'eau. Les poupées sont devenues des êtres de chair, de fièvre et d'humidité. Les stylos à billes et les gratte-ciel doivent au plastique le meilleur d'eux-mêmes, mais pourquoi, ce composé, le faire passer pour un autre ? Peut-être n'est-ce que manque d'habitude : les premiers textes imprimés reproduisaient l'écriture. Aujourd'hui, les décorateurs vont jusqu'à employer de luxueux papiers muraux imitant à s'y méprendre des murailles misérables, croulantes, plantées de clous rouillés.

Décidément, la règle d'or « rien de trop » reste vraie et, quand on l'offense, elle se venge par le ridicule. Bénis soient les appareils électro-domestiques, mais la brosse à dents automatique, avec apparition spontanée de la pâte dentifrice issue du manche creux, est-elle vraiment un bienfait ? Ce sybaritisme me rappelle une Créole qui disait à sa camériste noire : « Lave-moi les mains. Mets-moi mes bas. »

La jeune Créole fait signe à un autre personnage : ce Robinson Crusoé dont la Suzanne naufragée de Jean Giraudoux se moquait non sans quelque raison : il se donnait tant de mal pour faire du pain, alors qu'autour de lui abondaient les fruits les plus délicieux. « Il vaut mieux faire confiance à Dieu que de se lever trop tôt », dit un proverbe brésilien. Un autre dicton, de chez nous celui-ci, recommande de ne pas découvrir Pierre pour couvrir Paul : les prodiges quasi cybernétiques de notre vie quotidienne ressemblent un peu à ce vain transfert.

Ce que les installations presse-boutons épargnent en efforts et temps, elles le font perdre en privant du contact avec les éléments. C'est impratique, mais délicieux, de casser du bois, d'allumer le feu, de laver du linge au lavoir. Le balai que, dans mon enfance, notre vieille voisine s'était fabriqué avec une branche et des tiges d'ajonc, avait tout le pouvoir de séduction d'un instrument magique. Une cuiller en bois se souvient de l'aubier dont elle a été tirée ; un plat de terre cuite,

c'est un petit morceau de planète qu'on a pétri. Dans le film *Les Disparus de Saint-Agil*, un des protagonistes avait sur les autres la supériorité de préférer « les objets simples, amusants » : un canif, une allumette. Comme l'avait si bien senti et montré Simone Weil, nous avons tous besoin de poésie comme de pain. Qu'est-ce qu'un objet poétique ? Celui dont les fonctions dépassent les apparences et qui se prête au symbole. Une clé, un miroir, une aiguille, une pièce de monnaie sont objets poétiques par excellence, à l'inverse des blocs savants et encombrants, des cercueils standard et des prisons lisses où s'élaborent de nos jours lessives ou vaisselles, des placards où tout est soustrait aux regards.

Dans son microcosme totalitaire, dans son infirmerie pour bien portants, la maîtresse de maison fait parfois un marché de dupe. Beaucoup de femmes exerçant un métier, il faut bien que le peu de temps dont elles disposent à la maison, le peu d'énergie qu'elles ont conservé pour leurs familles, soient économisés au maximum. Mais troquer ainsi la tutelle des lois et des mariages anciens contre celle du salariat, on en vient à se demander si ce n'est pas tomber de Charybde en Scylla. Peut-être, il est vrai, les fantaisistes affiches d'aujourd'hui seront-elles les documents « haute fidélité » de demain. Peut-être qu'en l'an 2000 Eve se cultivera et se distraira tandis qu'œuvreront pour elle des servo-mécanismes à bas prix, beaux ou invisibles, efficaces sans excès de zèle et qui sauront allier un peu de génie rustique à leurs industrielles perfections.

BÉATRIX BECK

par THIERRY MAULNIER

DE JULES ROMAINS A FRANÇOISE SAGAN

TANDIS que le Théâtre des Nations rouvrait ses portes pour un programme brillant, où, pour la première fois, une place importante est faite aux troupes des divers États de la Communauté, les salles parisiennes, subventionnées ou non, ont mis à profit les dernières semaines avant les vacances de Pâques, avant les beaux jours et l'appel invincible de la route aux fins de semaine, pour présenter les derniers spectacles importants de la saison. Mais, à l'instant où j'écris, les beaux jours sont déjà là, précoces ; l'année théâtrale, qui s'était déjà singulièrement rétrécie depuis la guerre, va-t-elle désormais se clore au 15 mars, ou plus tôt encore, seules les pièces déjà lancées pouvant espérer poursuivre normalement leur carrière jusqu'à juin ou juillet grâce aux apports provinciaux ou étrangers ?

Le Théâtre de France a conclu sa première saison — quatre grands spectacles — avec une reprise de la *Cerisaie* de Tchékhov, que la Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault avait donnée à Marigny. Est-il besoin de dire que, transportée sur la scène de l'Odéon, avec une interprétation identique pour les rôles principaux, la pièce de Tchékhov n'a rien perdu de son charme, de sa poésie déchirante ? La première année d'activité du Théâtre de France a d'ailleurs, dans son ensemble, été non seulement très brillante, mais instructive. On craignait que la scissiparité imposée par la volonté de M. André Malraux à la Comédie-Française à double tête de ses prédécesseurs n'aboutît à une sorte de double emploi, à une concurrence fâcheuse entre les deux grands subventionnés. En fait, il ne semble pas qu'il y ait concurrence. L'illustre Maison de la rive droite garde et doit garder son caractère de grand théâtre de répertoire. Le jeune Théâtre de France est dès maintenant orienté vers les auteurs plus rares et plus difficiles, les œuvres contemporaines, le « théâtre intellectuel », le théâtre expérimental. Aucun des quatre spectacles présentés cette année par Jean-Louis Barrault et par Madeleine Renaud au Théâtre de France n'eût sans doute été monté par la Comédie-Française et n'y avait normale-

ment sa place. A plus forte raison, l'ensemble, l'éventail de ces quatre spectacles. La dualité a déjà commencé de se justifier, et continuera sans aucun doute de se justifier dans l'avenir, par la dualité des domaines et des politiques théâtrales.

Le rôle de la Comédie-Française n'est pas dans la prospection, encore qu'une certaine opération de rajeunissement y soit entreprise notamment par l'appel — qui était opportun et nécessaire — aux metteurs en scène extérieurs. La Comédie-Française est et doit être, toutes différences gardées, à l'art dramatique ce que le musée du Louvre est aux arts plastiques. Ce qui ne veut pas dire que les œuvres contemporaines n'y aient pas leur place. Mais elles ne doivent normalement y entrer qu'avec des chances raisonnables d'y rester, de s'y inscrire de façon durable au répertoire : bref lorsque leur importance, l'éclat du nom de leurs auteurs, la qualité de leur langage littéraire et dramatique, la netteté en quelque sorte définitive du trait qui y dessine les problèmes et les comportements humains, les ont dès maintenant affranchies de la quotidienne actualité. A l'un ou à l'autre de ces titres, les grandes pièces de Giraudoux, de Montherlant ont dès maintenant leur place à la Comédie-Française : et le *Maître de Santiago*, que détenait Jacques Hébertot, y est, comme on sait, déjà entré. M. Maurice Escande, nouvel administrateur, voulait aussi, pour sa maison, *Huis-clos* de M. Jean-Paul Sartre. Il avait raison. Il est probable que *Huis-clos*, qui reste la plus certaine, la plus pure réussite sartrienne dans le domaine théâtral, restera une des œuvres de l'époque. Mais M. Jean-Paul Sartre refuse, à ce qu'on dit, de donner *Huis-clos* au Français. Enfin, il est incontestable que les *Dialogues des Carmélites* de Georges Bernanos, admirable matière théâtrale où s'unissent la beauté du thème, le pathétique de l'action, les possibilités de réalisation spectaculaire, la magnificence du langage, la violence de l'angoisse humaine et la profondeur de l'intuition métaphysique, il est incontestable, donc, que les *Dialogues des Carmélites* avaient leur place à la Comédie-Française.

M. Jacques Hébertot, qui vient de permettre l'entrée des *Dialogues* au Français comme il y avait permis l'entrée du *Maître de Santiago*, fera-t-il aussi cadeau un jour prochain à M. Maurice Escande d'une autre des pièces de son répertoire, elle aussi promise de toute évidence à une longue carrière à travers les années, le *Knock* de M. Jules Romains ? Quelque chose me dit que ce n'est pas impossible. En attendant, le Théâtre Hébertot a remis *Knock* à sa propre affiche. On attendait cette entreprise avec une certaine inquiétude, pour deux raisons : le thème lui-même n'avait-il pas vieilli ? Les progrès de la médecine ont été tels au cours des dernières années dans presque tous les domaines que le doute ironique à l'égard de ses méthodes, ce doute qui avait nourri l'inspiration comique du médecin Farigoule-Romains comme il avait nourri l'inspiration du malade Molière, s'est en grande partie effacé dans l'esprit du public. A l'époque de la Sécurité Sociale et des antibiotiques, le personnage du médecin-sorcier de village pouvait bien avoir perdu de son actualité. En outre, Louis Jouvet

avait donné à la figure du docteur Knock un relief inoubliable. Son successeur dans le rôle, quel qu'il fût, n'allait-il pas porter le poids d'une comparaison écrasante avec cette grande figure inscrite dans nos mémoires?

La preuve est faite. Avec une mise en scène sans prétention de M. Henri Rollan, avec une interprétation honnête, sans plus, dans son ensemble, et avec un comédien au talent très fin, M. Maurice Teynac, qui n'a pas cherché à rivaliser avec le créateur du rôle dans les accents sardoniques, un peu diaboliques, qui étaient ceux de Jouvet, *Knock* a retrouvé dès le premier jour l'audience du public et s'est installé sur la scène du Théâtre Hébertot pour une nouvelle carrière très confortable. C'est que la comédie est solide. Le second acte, notamment, dont la succession de sketches est organisée de main de maître, garde en dépit des années écoulées toute la *vis comica* dont parlaient les Latins, toute son efficacité irrésistible. Quant au thème, les progrès de la médecine ne l'ont pas fait vieillir autant qu'on le croyait — qu'on le croyait sans se rappeler que les médecins de Molière, déjà nommé, nous font encore rire bien que nous n'en soyons plus aux méthodes de la purge et de la saignée. La vérité est que le knockisme médical est immortel, parce que la *confiance* du malade dans le médecin — et par conséquent la possibilité pour un médecin astucieux d'exploiter à son profit cette confiance — reste et restera une des armes maîtresses de l'arsenal thérapeutique en dépit de tous les antibiotiques du monde. D'ailleurs, les antibiotiques eux-mêmes ont hérité, dans une mesure qui n'est pas négligeable, de la vertu magique inhérente à la médecine. Je connais des médecins qui avouent eux-mêmes, dans l'intimité, que s'ils prescrivent la pénicilline à leur clientèle de quartier pour le moindre rhume — en sachant parfaitement que cela est inutile et peut même comporter des inconvénients en cas d'abus — c'est parce qu'ils y sont en quelque sorte contraints par l'attente de leurs clients eux-mêmes. S'ils résistaient à la mode, ils seraient considérés comme appartenant à la vieille école et leurs malades déçus iraient vers quelque concurrent plus « moderne ».

D'autre part, le « knockisme » n'est pas seulement médical. Il y a d'autres charlatans, dont la publicité commerciale, la publicité cinématographique, la publicité politique nous montrent le rôle toujours plus grand, plus envahissant, plus redoutable dans le monde moderne. Le docteur Knock — peu importe que M. Jules Romains l'ait ou non pressenti lui-même — était, dans un domaine bien plus vaste que celui de la médecine, celui de l'intoxication psychologique des masses avec la complicité des masses elles-mêmes, un précurseur, le précurseur des dictateurs démagogues et des laveurs de cerveaux.

*
* *

Un autre événement de ces dernières semaines a été l'entrée dans la carrière d'auteur dramatique d'un de nos jeunes écrivains les plus favorisés par les étoiles heureuses, je veux dire Mme Françoise Sagan. Le *Château en*

Suède, monté par M. André Barsacq au Théâtre de l'Atelier, était attendu avec un certain scepticisme. L'impression produite par la lecture (la pièce avait été imprimée) et les échos des répétitions n'étaient pas très encourageants : une grande inexpérience dans la construction dramatique, un sujet mince, un dialogue intelligent et fin, mais sans véritable efficacité théâtrale, un comique délicat, subtil, peu fait pour passer la rampe. Le grand succès qui a accueilli *Château en Suède* n'était donc pas escompté. Il est dû, certes, au talent d'un écrivain dont M. Jacques Lemarchand a dit justement qu'il ne sort rien de sa plume qui soit inintelligent ou vulgaire, à la vaste audience que cet écrivain s'était acquise à l'avance par ses romans et à la curiosité qui assiège tous les moments de sa vie littéraire et de sa vie privée, et aux soins très efficaces dont M. André Barsacq a su entourer la présentation du spectacle : charmants décors, excellents comédiens parmi lesquels M. Rich s'est confirmé. Le résultat est de nature à encourager Mme Françoise Sagan à persévérer dans la carrière dramatique. Elle pourra nous donner des pièces excellentes.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE DES LIVRES

LE SENS DE L'AMOUR DANS LES ROMANS DE BERNANOS

par Michel ESTÈVE *(Lettres Modernes)*

Né d'un travail en Sorbonne, cet essai est un modèle d'analyse méthodique et de composition harmonieuse. Le goût du cinéma inspire d'ailleurs à l'auteur une façon fort éclairante d'amener sous la caméra les visages des personnages bernanosiens et de rattacher à ces gros plans des distinctions psychologiques toujours fines. Selon lui, ce n'est pas proprement l'angoisse qui est première dans le monde bernanosien, mais un appel de l'amour divin, inentendu des uns (et ceux-là sont condamnés à la médiocrité morale et à la tristesse), possédant, exaltant les autres, et ce sont les saints ; entre les deux, il voit deux âmes en quête d'amour, mais ne le trouvant pas, et jetées par l'angoisse au meurtre ou au suicide : Germaine Melorthin et la seconde Mouchette.

Cette analyse fait ressortir le caractère proprement surnaturel de la psychologie de Bernanos : on sait son antipathie pour les psychiatres, c'est-à-dire pour des hommes de science qui prétendent expliquer par des détraquements nerveux des désordres de la conscience qui peuvent avoir une cause proprement mystique, une certaine façon d'avoir préféré l'esprit du mal à l'esprit de Dieu. Et il est bien vrai que la vie spirituelle se ramène au choix d'un amour.

Je me demande seulement si Michel Estève a suffisamment souligné le caractère tragique de la vision bernanosienne ; car, d'une part, l'auteur de *Sous le soleil de Satan* insiste beaucoup plus que ne fait celui de *Thérèse Desqueyroux* sur le fait que le pécheur *choisit* le mal, qu'il *refuse* librement l'appel ; d'autre part, l'élection de la sainteté apparaît chez Bernanos beaucoup moins comme un épanouissement que comme une épreuve. Entre le délire du péché et la folie de la croix, l'espace est restreint où l'amour produit une joie et une paix à la mesure du cœur de chair : le « tout est grâce » éclate sur un fond de détresse et de tragédie.

P.-H. SIMON

(Suite de la chronique des livres page 152.)

DESCARTES MASQUÉ ?

par Marcel Thiébaut

Le livre de Pierre Frédérix, *Descartes en son Temps* (Gallimard), représente une des attaques les plus passionnées qui aient jamais été déclenchées contre notre philosophe national. Prenant un à un les divers épisodes de sa vie qu'il restitue et anime avec beaucoup de talent et les liant adroitement à l'analyse de ses ouvrages, Frédérix défend une série de propositions qui bravent allégrement l'opinion commune. Pour lui Descartes n'a pas été le champion de la libre pensée ; si on le considère généralement comme tel c'est par l'effet d'une lourde erreur ; d'ailleurs on l'a vu constamment « du côté des pouvoirs », « nul ne fut plus que lui prisonnier de son temps » et, s'il est vrai qu'il formula les quatre règles du *Discours sur la Méthode* qui sont le catéchisme de la science, ce « penseur présomptueux » fut incapable de les appliquer dans ses propres recherches et se noya dans des « affirmations du genre onirique ». Bref on s'est fait des illusions sur la puissance de son esprit comme sur l'indépendance de sa pensée.

Les considérants de ces jugements sont développés dans un excellent mouvement ; le livre attise la curiosité du lecteur ; il est rapide, nourri de faits, divertissant même par l'imprévu des comparaisons ou des raisonnements qu'il propose. Bref c'est la moins morose des biographies. Mais si j'admire l'ouvrage il me faut bien dire aussi que je ne souscris qu'à quelques-unes de ses conclusions. Ce qui prouve une fois de plus qu'on peut se plaire en la compagnie d'un homme ou d'un livre qu'on est souvent porté à contredire.

Descartes, né en 1596 et poitevin, a fait ses études chez les Jésuites de la Flèche, puis son droit à Poitiers. A vingt et un ans il est à Paris, c'est l'année où, sur l'ordre de Louis XIII, on assassine Concini, dont la veuve, accusée de sorcellerie, est décapitée en place de Grève. On ne sait exacte-

ment ce que fait Descartes, hors du cheval et des armes, mais à la vérité on connaît très mal sa vie, surtout en ces premières années. Sur quelques indices Frédérix conclut, peut-être un peu vite, qu'il flâne, joue et perd son temps.

La famille de Descartes jouissant d'une large aisance et étant toute disposée à lui acheter une charge, le destin du jeune homme paraît d'avance fixé et on peut l'imaginer paisible. Pourtant à la fin de l'année 1617, René, fils de Joachim Descartes, conseiller au Parlement de Bretagne, prend brusquement la décision de devenir soldat et, comme des régiments français, au service des Etats, sont cantonnés en Hollande, il choisit de servir dans l'un d'entre eux et part pour Bréda.

A cette époque les Pays-Bas ayant signé une trêve avec l'Espagne sont en paix. Les obligations militaires de Descartes sont fort légères. Pour éviter « toute charge », dit un des premiers en date de ses biographes, Baillet, il « *s'entretient toujours à ses dépens* ». On est moins renseigné sur ses occupations militaires que sur les autres : il fait des mathématiques, étudie la vibration des cordes de musique, la chute des corps dans le vide et note ses pensées dans un journal. L'histoire des manuscrits de Descartes est fort curieuse — il ne publia lui-même que quatre de ses œuvres ; le reste qui représentait un ensemble important se trouvait, à sa mort, partie dans une malle à Leyde, partie dans son logement de Stockholm. On publia tout de suite, alors, quelques recueils de lettres mais la plus importante fraction de ses manuscrits, après avoir été renvoyée en France, disparut au début du XVIIIe siècle. On a retrouvé pourtant le carnet de notes de ses premières années hollandaises. La découverte fut faite dans des circonstances assez curieuses : au XIXe siècle un érudit, Foucher de Careil, s'avisant que Leibniz avait étudié les inédits de Descartes après la mort de celui-ci, eut l'idée d'explorer la bibliothèque de Hanovre où l'auteur de la *Monadologie* avait été bibliothécaire. Au milieu de dossiers couverts de poussière il trouva le manuscrit des *Pensées*. Dans la liasse qu'il formait, sur une page écrite en latin de la main de Descartes, on déchiffra cette phrase énigmatique : « *De même que les comédiens, attentifs à couvrir le rouge qui leur monte au front, se vêtent de leur rôle, de même au moment de monter sur la scène du monde où je me suis tenu jusqu'à présent en spectateur, je marche masqué* » (larvatus prodeo).

Ce *larvatus prodeo,* qui date de 1619, a fait couler beaucoup d'encre. Il surgissait comme un message d'outre-tombe passablement ironique : on n'avait guère cessé en effet de discuter le sens profond de la philosophie cartésienne et l'orthodoxie religieuse de son auteur. Ses amis, selon Frédérix, le considéraient comme un très bon catholique (j'en doute fort, d'ailleurs, comme on le verra, en ce qui concerne Guez de Balzac), mais dès 1663 ses ouvrages furent mis à l'index ; Bossuet le jugeait dangereux pour l'Eglise ; Malebranche professa l'opinion contraire et il y eut après lui maints clercs cartésiens ; les Constituants ont vu en Descartes le précurseur de la Révolution, et depuis lors les universitaires et les critiques

l'ont successivement considéré comme un théologien médiéval, le fondateur du spiritualisme, un des maîtres du scepticisme subjectif et le premier en date des positivistes.

On comprend, dans ces conditions, l'importance de ce « larvatus prodeo ». Il a une valeur symbolique. Si l'on se rallie à l'interprétation qu'en donne Frédérix, on peut arriver comme il le fait à des conclusions très déplaisantes sur le philosophe, si on la récuse on a une raison supplémentaire de croire que les menaces pesant sur les hérésies les plus bénignes au début du XVIIe siècle l'ont presque constamment obligé de feindre. Dans un ouvrage qui a fait date [1], Maxime Leroy a longuement développé cette dernière thèse : pour lui Descartes s'est *masqué,* en ce sens que catholique très contestable il a dû toute sa vie dissimuler une grande partie de ses convictions pour éviter les foudres de l'Eglise.

Comme Pierre Frédérix estime que Descartes fut un croyant exemplaire et même un *dévot,* il bataille ferme à propos des mots mystérieux. A ses yeux Descartes n'a jamais eu aucune raison sérieuse de craindre une condamnation de l'Eglise ; et, en 1619, à une époque où il n'a rien publié encore il lui semble absurde de traduire le « je m'avance masqué » par « je ne dis pas ce que je pense ». L'interprétation de Leroy est pour lui un « énorme contresens » et la fameuse phrase signifie : « Je suis un jeune savant déguisé en soldat. »

Il faut s'arrêter ici, non pas seulement parce que la petite phrase peut être considérée comme une phrase clé, mais aussi parce que la discussion instaurée autour d'elle donne une idée des difficultés auxquelles on se heurte, quand il s'agit d'interpréter la vie de Descartes et ses pensées.

Voici les arguments qui me paraissent jouer contre l'option de Frédérix : la vie militaire au temps de Marie de Médicis et de Louis XIII ne ressemblait guère à celle d'aujourd'hui. On n'était vraiment soldat, le plus souvent, que pendant les opérations, et encore. Il est bon de lire à ce sujet les témoignages que nous possédons sur la vie des Français aux « armées » au temps de Louis XIII, et même sur la vie des troupes en campagne, en Savoie et en Italie par exemple. On prend les armes et l'on se bat quelques jours. On s'égaille dans les villes et villages le reste du temps, toute discipline à peu près oubliée, et l'on s'y occupe selon son humeur. Le « soldat amateur » que paraît être Descartes aux yeux de ceux qui raisonnent en pensant aux troupes du XVIIIe siècle et surtout du XIXe siècle ne semblait pas nécessairement tel en 1619. En période de paix Descartes devait le plus souvent s'habiller en civil, et si, dans le privé, il s'occupait plus de sciences que de mousquets, cela n'intéressait personne. Il n'y avait donc aucune raison pour que son caractère de soldat amateur lui parût mériter une mention cryptique et solennelle, et je crois plus raisonnable — pour expliquer « la phrase » — de considérer sa situation de penseur, de savant et de chrétien.

1. *Descartes ou le Philosophe au Masque* (Rieder).

Chez les Jésuites de La Flèche l'enseignement scientifique empâté de scolastique qui lui avait été prodigué n'avait pas pu lui plaire. A quinze ou seize ans, un homme de génie pressent déjà dans quelle direction s'orientera son esprit — en l'espèce vers la liberté. A l'époque, il n'était d'ailleurs pas seul à connaître de telles aspirations. Quand il a séjourné à Paris en 1617, il n'a pas pu ignorer ces aspirations à la liberté de pensée qui allaient bientôt animer l'académie putéane (des frères Dupuy) dont Antoine Adam, le meilleur historien de la littérature de cette époque, a si clairement montré l'importance ; il n'a pas pu ignorer davantage les menaces qui pesaient en France sur toute pensée libre. Aussi n'est-ce pas seulement le désir de « *lire le grand livre du monde* », comme il l'a écrit dans le *Discours,* qui le poussa à quitter la France, il a voulu aussi s'éloigner des maîtres de la scolastique trop bien protégés. Et s'il a choisi la Hollande, on est en droit de penser que ce ne fut pas par hasard.

Il n'arrive à Bréda qu'au début de 1618. Or en 1615 celui qui allait devenir son ami, Guez de Balzac, avait publié un « *Discours politique sur l'Etat des Provinces Unies* », étonnante diatribe contre Philippe II, « tyran des âmes », où dans une langue admirable qui annonce celle de Bossuet, l'écrivain accusait ce prince « *d'avoir fait servir la religion à la tyrannie* ». Après avoir célébré le courage des Hollandais qui, en conquérant les armes à la main leur indépendance, avaient « sauvé la liberté aux abois » Balzac terminait ainsi : « *Concluons hardiment que cette liberté qui se rencontre si souvent en ce discours ne finira point qu'à la fin de la République et que le peuple ne sera plus ou sera toujours libre.* » Au reste tous les Français avertis savaient à quoi s'en tenir sur ce sujet. Ce n'était pas en Hollande qu'une Sorbonne impitoyable établissait la liste des livres prohibés, ce n'était pas en Hollande que les Etats généraux, comme l'avaient fait les nôtres en 1614, demandaient qu'on perçât la langue et fendît les lèvres des blasphémateurs.

Pour Descartes qui, toujours dans le *Discours,* met au nombre des raisons de son départ son désir de *recueillir des expériences diverses* et *d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux* il est donc certain que le désir de vivre dans un pays libre et d'écouter des hommes pensant et parlant sans contrainte, a pesé fortement sur sa décision.

Ce que nous savons de ses préoccupations en 1619 nous montre un homme qui perçoit de plus en plus clairement que ses travaux de savant et de philosophe devront l'inciter à la prudence. En mars 1619 une lettre à son ami Beeckman nous apprend — et l'idée n a pas dû lui en venir subitement — qu'il veut *produire une science* capable de résoudre tous les problèmes. C'est là, dit-il, « *une œuvre infinie, d'une ambition incroyable. Mais j'ai aperçu je ne sais quelle lumière à travers le chaos de cette mienne science, avec laquelle je pense pouvoir dissiper les plus épaisses ténèbres.* » Et, quelques mois plus tard, à la suite de la fameuse nuit de Neubourg où, dans son poêle (chambre chauffée) il découvre les « fondements d'une science admirable », et commence à rédiger les

quatre fameuses règles du *Discours sur la Méthode* qui seront les bases de la science moderne. Ce n'est qu'un début ; il entrevoit déjà une mathématique universelle, une logique applicable à toutes les connaissances humaines.

Comment Descartes n'aurait-il pas, du même coup, lui qui savait si bien à quoi s'en tenir sur l'enseignement des Jésuites et sur le caractère tabou de leurs convictions, entrevu que le développement de son entreprise pouvait le conduire à des conclusions dangereuses ? Il l'a dit clairement, on le verra, dans le *Discours* et l'on peut invoquer dans le même sens une significative anecdote concernant les maximes de la « morale par provision » qui font partie de ce texte. Questionné à leur sujet en 1648 par un étudiant il devait répondre : « *L'auteur a écrit ces règles à cause des pédagogues et de leurs semblables parce qu'ils diraient autrement qu'il est sans religion et sans foi et qu'il veut renverser la religion par sa méthode.* » Comment aurait-il pu, lui dont la pensée fut toujours unitaire, se préoccuper de l'accueil fait à sa morale « par provision » sans songer aussi que les « règles » conjointes, devant renouveler la science, alerteraient, s'il en indiquait toutes les possibles conséquences, ces théologiens dont il connaissait les redoutables pouvoirs ?

Larvatus prodeo signifiait non pas « Je me déguise en soldat », mais « écrivain, je prendrai mes précautions, je ne donnerai pas prise aux juges, car je ne veux pas être arrêté dans mes recherches ».

Toutes ses confidences sont faites pour justifier cette interprétation. « *J'avoue qu'il y a de la prudence à se taire,* écrira-t-il dans une de ses lettres, *et de ne point donner au public tout ce que l'on pense.* » On le verra toujours prendre ses précautions. Lorsqu'en 1633 Galilée est condamné (ses propositions sur le mouvement de la terre étant jugées hérétiques) et doit à genoux abjurer ses erreurs, Descartes brûle ses papiers ou les cache. Mais ne pouvant renoncer à la vérité il écrit en 1644 que la terre est entraînée par *un fluide qui se meut,* ce qui ne permet pas proprement de dire qu'*elle se meut.* Ce qui signifie : elle tourne, mais vous ne pourrez pas m'accuser de l'avoir dit. Magnifique exemple de vérité « masquée ».

Descartes a passé sa vie à prendre ses sûretés. Trois savants ayant été condamnés par les théologiens de la Sorbonne en 1624 pour avoir soutenu publiquement des thèses contre Aristote, et ayant dû prendre la fuite, pour éviter le pire, Descartes ne pourra pourtant s'empêcher d'écrire dans les *Principes de Philosophie* « qu'on ne saurait mieux prouver la fausseté des principes d'Aristote qu'en disant qu'on n'aurait pu faire aucun progrès par leur moyen depuis plusieurs siècles qu'on les a suivis », mais dans le même temps, pour atténuer à Paris, et surtout dans un milieu qu'il redoutait, les effets de sa hardiesse, il tente de gagner un Jésuite, le P. Charlet, en se vantant de n'être sorti « d'aucun principe qui n'ait été reçu par Aristote ». Précaution qui à nos yeux risquait d'être peu efficace, comme la suite d'ailleurs le prouva, mais s'inscrit dans la ligne de cette

politique de précautions dont il ne s'est jamais départi. N'a-t-il pas écrit un jour qu'il ne signait pas un de ses livres « afin d'avoir toujours la liberté de le désavouer » ?

La position de Maxime Leroy me paraît donc justifiée, qui après avoir rassemblé toutes les preuves de l'esprit de prudence de Descartes conclut que ce ne fut pas sans raison qu'il choisit de vivre masqué.

⁂

Les deux soucis majeurs de Descartes ont été : travailler paisiblement dans la solitude et mener à bien son œuvre, sans qu'un éclat en interrompe le cours. Il n'est resté que trois ans soldat. Après des voyages en Moravie, à Bruxelles, en Italie, sur lesquels on ne possède que très peu de précisions il est revenu en France en 1625 et y a séjourné pendant trois ans. Puis il retourne en Hollande où il s'établit successivement dans plusieurs villes. Nous devons à Somaise la description d'une de ses demeures « un petit château » très plaisant entouré d'un beau jardin et de vastes prairies. Descartes alors a une maîtresse, Hélène, dont on ignore presque tout (on croit qu'elle avait été servante) qui lui donna une fille, Francine. Hélène semble avoir disparu soudain de sa vie, Francine mourut à cinq ans. Quand paraît le *Discours sur la Méthode,* Descartes est à Leyde, mais « *se cache* » aussi — toujours d'après Somaise, dans diverses résidences campagnardes.

Ces précautions, P. Frédérix les juge ridicules comme l'autodafé des manuscrits au lendemain de la condamnation de Galilée. Non seulement Descartes n'a rien écrit (ni même pensé) qui puisse le faire condamner, mais aux Pays-Bas « il ne court aucun danger ». « *C'est peu de constater que Descartes n'a rien d'un héros* », écrit à ce propos Pierre Frédérix, qui ne se montre pas moins sévère pour la conduite de son philosophe en 1648. Cette année-là, fatigué de la Hollande, Descartes décide de rentrer en France, mais témoin de la Journée des Barricades « une peur panique » le saisit et il regagne Egmond en Hollande. Décidément cet homme « au teint brouillé, au cheveu défait » n'est qu'un peureux — et d'autant plus méprisable que « pas un fait ne justifie la légende d'un Descartes menacé ». Si l'on se rallie à ces vues, les craintes de Descartes ne seraient pas seulement le résultat d'une incompréhensible erreur. Il faudrait croire que l'homme était un peu fou.

Mais il se trouve qu'on a maintes raisons de tracer de lui un portrait assez différent. Pendant la guerre de Trente Ans il ne fuit pas du tout les batailles ; dans une lettre à Beeckman on le voit chercher un « *chemin par où il puisse atteindre plus sûrement la guerre* » et un autre jour il écrit à son ami : « *Je crains de trouver en Allemagne beaucoup d'hommes en armes mais pas de combats.* » A-t-il réellement assisté à la bataille de la Montagne Blanche ? On ne peut le prouver, non plus que le contraire. Mais une aventure célèbre qu'il vécut sur mer à bord d'une embarcation

hollandaise démontre son courage, que Guez de Balzac a expressément loué. Pierre Borel, qui écrivit un petit livre sur Descartes au lendemain de la mort de celui-ci, assure même qu'il avait aux armées acquis une grande réputation de bravoure. Qu'il ait été hanté par le drame de Galilée cela ne fait pas de doute. Mais il s'est expliqué là-dessus dans le *Discours de la Méthode* qui est en grande partie une histoire de sa pensée. Dès qu'il eut acquis des « notions générales sur la physique », il avait « *remarqué jusqu'où elles pouvaient le conduire* », exactement à battre en brèche « *la philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles* » et à ordonner un ensemble d'idées et de découvertes grâce auxquelles « *l'homme pourrait se rendre maître et possesseur de la nature* ».

Lorsqu'il apprit la condamnation de Galilée, bien qu'il ne partageât pas ses idées (c'est du moins ce qu'il dit par précaution dans le *Discours*, mais nous savons fort bien qu'il les partageait), il constata — c'est encore lui qui nous l'apprend dans le *Discours* — que maintes propositions d'un traité qu'il écrivait alors pourraient le mener lui aussi à une condamnation. On voit donc que s'il détruisit son manuscrit ce ne fut pas sans raison. Par la suite sous une forme ou une autre, il reconstitua son texte et poursuivit ses recherches. Ce faisant, il jugeait accomplir un devoir. Mais « *s'il est vrai que chaque homme est obligé de procurer autant qu'il est en lui le bien des autres, il est vrai aussi que nos soins doivent s'étendre plus loin que le temps présent* ». Il décida donc de ne rien publier qui pût l'engager dans des controverses. Bien que pour Frédérix il ait « passé sa vie à plaider, à polémiquer », il en évita presque toujours l'occasion car il tenait avant tout, dans l'intérêt de son travail, « à ménager le temps qui lui restait ».

Il est donc injuste d'accuser Descartes de couardise. Le courage qu'il montra à la guerre, il le manifesta aussi dans ses travaux. Décidé avant tout à les pousser jusqu'au bout, il se résigna — ce qui à nos yeux est presque de l'héroïsme — à ne faire connaître de son vivant que ce qui pourrait, toutes circonlocutions aidant, être à peu près admis. Quant à ce qu'il devait taire, il comptait qu'après sa mort la lumière serait faite là-dessus.

Ce que fut le sort de ces manuscrits où il avait consigné les découvertes qu'il réservait aux générations à venir, on peut le deviner, en songeant que l'abbé Baillet qui les classa et les étudia eut pour dessein de présenter à ses contemporains un Descartes orthodoxe. Il est plus que probable qu'il détruisit ce qui le gênait. Ce que Descartes avait publié suffit pourtant à renouveler la philosophie, pour ne rien dire de la science dont nous parlerons tout à l'heure, et suffit aussi pour que son œuvre fût mise à l'index, et violemment attaquée, de son vivant, par un grand nombre d'hommes d'Eglise.

Il n'est donc même pas besoin, pour écarter de Descartes toute accusation de lâcheté, d'invoquer les réflexions qu'il a pu faire sur les dangers qu'il courait en sa personne et qui ne paraissent pas imaginaires, si l'on

songe à la condamnation de Théophile, à la campagne contre les Rose-Croix dont on accusait Descartes peut-être sans raison d'ailleurs, de faire partie, Rose-Croix pour lesquels un père Garasse réclamait « la roue et le gibet », il n'est pas davantage nécessaire d'invoquer les démêlés que le philosophe eut, *en Hollande même,* contre un certain Voetius, qui, traquant en lui l'ennemi d'Aristote, fut sur le point de le faire condamner (l'ambassade de France dut intervenir). On peut s'en tenir à cette certitude : Descartes ne craignit pas pour lui-même, il craignit pour son œuvre. Il était *persécuté* (au lendemain de sa mort, Clerselier, beau-frère de Chanut, l'ami de Descartes, l'a reconnu) il a pris des précautions pour ne pas l'être davantage. Une autre raison d'ailleurs le poussait à vivre à l'écart du monde : l'esprit concentré sur ses recherches, il entendait n'être pas « diverti » de son travail. Cette préoccupation l'obséda. Elle explique une partie des « bizarreries » de sa conduite. S'il se « cacha » comme le dit Somaise, ce fut souvent dans la crainte que des visiteurs ne lui fissent perdre son temps. Ses fuites de ville en ville sont un des aspects de cette course contre la montre qui devait le porter également, pour éviter de vaines discussions, à feindre d'accepter des opinions qu'il jugeait douteuses, et dans sa solitude même à s'écarter des méditations politiques et plus largement de tout ce qui ne s'inscrivait pas dans le cadre de ses travaux. Et s'il s'est hâté de quitter Paris en 1648, c'est qu'on travaille mal au milieu d'une révolution.

Au reste Pierre Frédérix, résolu à montrer un Descartes peureux sans raison, est conduit à formuler sur le caractère de l'homme un jugement qui, dans tout son livre, est franchement (et injustement) défavorable. Il ne s'agit pas ici d'en discuter les éléments un à un : pour Frédérix, Descartes, cet homme « au teint malsain », est vindicatif, « perpétuellement en fuite » ; il est affligé « d'une extrême impuissance d'aimer », on ne lui voit « ni modestie, ni objectivité », il « n'aime que ses admirateurs ». D'autres ont jugé au contraire qu'il était *bon et obligeant,* Faguet constate qu'il fut « adoré de ses amis et serviteurs » et le *Traité des Passions* nous montre que Descartes estimait avant tout la volonté et la générosité (ce texte a d'ailleurs presque tout entier une résonance cornélienne).

Les lettres que Descartes échangea avec la princesse de Bohême (la princesse Elisabeth) qui, admirant profondément ses *Méditations,* avait désiré le connaître, sont commentées par Frédérix avec une ironie cinglante. Cette princesse avait l'esprit philosophique, leur correspondance s'établit *sur ce plan ;* la princesse en fut enchantée « *les raisons de mon admiration,* écrit-elle, *sont innumérables* ». Frédérix, moins facile à étonner que la princesse, dont il admire pourtant l'intelligence et qu'il juge même plus clairvoyante que Descartes, se sent « *accablé par le pédantisme* » des lettres de Descartes... « *On relit ces pages écrites à une jeune femme, les yeux parcourent ces pages couvertes de chiffres, on croit*

rêver ». Il est vrai que ces lettres (où les chiffres ne sont pas si nombreux, et qui me paraissent du plus grand intérêt) n'ont rien de galant, mais il est douteux que la princesse les eût acceptées écrites d'une autre encre.

En 1647 la reine Christine souhaitant connaître les idées de « monsieur Descartes », le philosophe envoya pour elle à notre ambassadeur à Stockholm, Chanut, son *Traité des Passions* en même temps que la copie de six lettres adressées naguère à la princesse Elisabeth. On se communiquait alors des lettres de ce genre et Frédérix paraît bien rigoureux en commentant : « Utiliser pour une jeune femme ce qui a été écrit pour une autre, l'étrange procédé ! » (Il a pourtant reconnu lui-même que cette correspondance était impersonnelle.)

La reine Christine qui avait, semble-t-il, l'esprit moins philosophique que la princesse, mais se flattait de l'acquérir, invita Descartes à venir en Suède. Celui-ci hésita ; sa santé était mauvaise, il redoutait « les glaces » nordiques. Il céda pourtant « par amour-propre et orgueil », dit son biographe. Décision néfaste. Arrivé à Stockholm en août 49, il n'eut pas le temps de donner à la reine beaucoup de leçons de philosophie. Le climat lui fut d'autant plus funeste qu'il devait l'affronter avant l'aube, Christine le recevant à cinq heures du matin. En se rendant au château dans la nuit, Descartes, après quatre mois de ce régime, ressentit soudain un malaise ; c'était le début d'une congestion pulmonaire ou d'une pneumonie. Alité, il refusa de se laisser soigner. « Il y avait une chance de le sauver », croit P. Frédérix. S'il a raison, Descartes, en la repoussant, fixa son destin. Il mourut le 10 février, entouré de « Purgon, Fleurant et Diafoirus » enfin admis à discuter à ses côtés. Episode qui, pour son sarcastique biographe, « *frise la haute bouffonnerie* ».

⁂

Pierre Frédérix est aussi sévère pour la pensée de Descartes que pour l'agencement de sa vie. Il ne semble pas, d'ailleurs disposé à admettre, en dépit de maints témoignages, que sa philosophie ait exercé une influence profonde sur ses contemporains — et est tout prêt à ne voir en lui qu'un discoureur subtil. Décrivant une réunion de philosophes et de théologiens, au cours de laquelle Descartes démontra que ce qui paraissait vrai pouvait ne pas l'être, ce qui paraissait faux risquant par contre d'être vrai, démonstration accomplie avec tant d'autorité que l'assemblée, selon Baillet, fut « surprise par la force et l'étendue de son génie », il conclut que le philosophe, en vrai roi des sophistes, exécuta ce jour-là « *un numéro de cirque* ».

Mais ce qui stimule surtout son ironie, c'est le fameux « Je pense donc je suis » (Cogito ergo sum) où il ne veut voir qu'une *jonglerie* et le tour d'un prestidigitateur « *tirant un lapin d'un chapeau* ». Plutôt qu'un quadrupède, le *Cogito* était une impasse d'où Descartes ne s'est tiré qu'en invoquant la notion d'infini, en postulant que l'idée de l'infini

impliquait son existence et en l'identifiant à la fois avec Dieu et avec la perfection. Mais en fait il se préoccupait moins de démontrer Dieu que de le saisir et d' « *acquérir une connaissance très claire,* intuitive, *de la nature intellectuelle en général* » qu'il entendait séparer de la matière. Cette séparation de l'esprit et de la matière est une des pièces maîtresses de sa philosophie et, ce qui peut sembler d'abord étrange, il juge qu'on connaît mieux l'esprit que les « choses corporelles ». Pourquoi pas ? On n'en finira sans doute jamais de discuter sur le dualisme, mais constatons qu'aujourd'hui on sait qu'une barre de cuivre est une assemblée d'atomes, ce qu'on n'aurait pas imaginé jadis, mais sur la nature de la pensée et les pouvoirs de l'intuition on ne peut ni infirmer ni confirmer les idées de Descartes.

Qu'il ait étayé sa philosophie sur l'existence de Dieu et qu'il ait pu se dire et se soit dit chrétien est incontestable, mais qu'il n'ait « remis en question aucun point du dogme », qu'il ait été englué dans la scolastique et qu'il ait fait figure de « nouvel Aristote » sont des affirmations qu'il faudrait sérieusement nuancer. Descartes en effet ne cessa de combattre la scolastique et Aristote, et sur l'efficacité de la prière et le mystère de l'Incarnation il tint et parfois consigna des propos ambigus. Faut-il ajouter que ni la grâce ni le miracle ne peuvent entrer dans son système ? Sans doute n'a-t-il jamais attaqué de front les articles de foi, mais il n'en est guère que, logicien, mécaniste et rationaliste, il n'ait gravement menacés. On a du mal à se persuader que ce fut sans même s'en apercevoir. Et lorsque Frédérix écrit que la Princesse Elisabeth « lui fit entrevoir les précipices d'hérésie qu'il côtoyait » on pense que la surprise ne dut pas être bien grande pour le philosophe.

Le Dieu de Descartes « inimaginable », si éloigné de notre « entendement » qu'il écarte toute « amour sensitive » et ne peut inspirer qu'une « amour intellectuelle », est une pensée infinie à laquelle les hommes participent par quelques « pensées primitives » (être et durée) qui régissent leurs raisonnements et par les impératifs catégoriques des mathématiques — propositions indémontrées mais évidentes, dont la vérité nous est garantie par les applications pratiques que nous en pouvons faire — de telle sorte que partant d'une *intuition* nous pouvons rejoindre par des déductions les sciences expérimentales. Pour Descartes nos réflexions se développent d'après une sorte de *plan* préétabli qui les régit. Cela peut se dire autrement : Dieu est un continu psychologique avec lequel notre esprit dès qu'il s'engage dans des pensées profondes est en communication. Ces pensées ne sont pas nécessairement religieuses et, s'agissant de ce dieu d'un spiritualiste mathématicien, dieu assez éloigné des thèmes traditionnels, on ne peut oublier ce propos de Descartes qu'il ne faut « *point avancer d'opinions nouvelles comme nouvelles, mais qu'en retenant le nom et l'apparence des anciennes on doit se contenter d'apporter des raisons nouvelles et employer les moyens propres à les faire goûter* ».

Pénétré de ces convictions intuitives, auxquelles on ne peut rien

objecter car on n'est pas encore aujourd'hui en état de démentir un témoignage que la pensée apporte sur elle-même, Descartes a eu l'imprudence d'ajouter une hypothèse. L'insertion de l'esprit dans le corps humain s'opère par le moyen de la glande pinéale. Cette idée étrange, ce « roman pinéal » dont s'amuse beaucoup P. Frédérix, ne mérite pas qu'on s'y attarde : ce n'est pas une pièce maîtresse des conceptions cartésiennes. On pourrait trouver d'ailleurs aujourd'hui, à l'âge des ondes et des récepteurs d'ondes — des images — prudemment symboliques cette fois bien entendu — qui illustreraient sans faire sourire une hypothèse dont la gratuité n'est pas encore prouvée. Que l'esprit et la matière soient séparés demeure certes une affirmation indémontrable, mais le matérialisme pur ne l'est pas moins et la conception actuelle d'après laquelle le développement de cellules mène indifféremment à l'éclosion d'une pivoine ou à un concerto de Mozart et le mystérieux commandement d'après lequel elles s'organiseraient pour arriver à ce résultat restent tout aussi conjecturaux que le plan préétabli (et d'ailleurs à ses yeux constamment réanimé, car le philosophe croit à une création *continuée*) auquel se réfère Descartes.

P. Frédérix juge extravagant de partir « des premiers principes » pour arriver à la science et il insiste sur cette idée que Descartes ne fait intervenir les expériences qu'en second rang, les fait mal, rarement et s'en soucie peu ; précisant même que « *dans le système cartésien l'expérience est loin de tenir la place qu'on lui attribue habituellement* ». Descartes, d'après lui, n'aurait guère été cartésien : s'il est vrai que l'on trouve dans le *Discours* « les éléments d'un libre examen », *c'est bien malgré lui que Descartes en est devenu pour la postérité le champion.* D'ailleurs il se serait montré le plus souvent incapable d'appliquer lui-même ses quatre fameuses règles de recherche (évidence, analyse, synthèse, énumération). Piètre savant, on l'aurait toujours vu près de chavirer dans un « fatras d'erreurs doctrinales ».

A ces affirmations on peut répondre que les « principes » sur lesquels Descartes étaie d'abord ses recherches sont avant tout les mathématiques et la certitude par lui acquise que la matière étant *étendue* et *mouvement* on peut ou pourra pénétrer ses secrets en fixant les lois de la mécanique et en établissant les règles d'une mathématique universelle. Cette idée, d'une science unique et illimitée, fut, on le sait, celle qui s'empara de son esprit, dans une illumination fulgurante, au cours de cette fameuse nuit de Neubourg qu'il vécut dans un enthousiasme de voyant.

Partant de cette conviction et de la méthode qu'il édifia dans les mois qui suivirent, la science tout entière était à recréer — mais le temps aurait manqué à « *mille* » Descartes, il le savait, pour accomplir eux-mêmes les innombrables expériences démonstratives qu'il jugeait nécessaires — beaucoup d'entre elles engageant d'ailleurs à « *de grandes dépenses auxquelles un particulier ne saurait suffire* ». Descartes n'a cessé de le déplorer, ce qui ne signifie nullement qu'il n'ait pas poursuivi des

recherches expérimentales. Mais si le temps lui fit défaut pour étudier, en laboratoire ou dans ce qui en tenait lieu, tous les domaines des connaissances, les immenses travaux qu'il poursuivit d'intuitions en déductions le conduisirent pourtant à des découvertes qui, est-il besoin de le rappeler ? ont exercé une influence profonde sur l'évolution de la science. Dans le domaine mathématique il a jeté les fondements de l'analyse moderne ; sans connaître les travaux de Snellius il a découvert les lois de la réfraction, clef de la dioptrique. Dans *Comment je vois le Monde,* Einstein attribue aux propositions géométriques de Descartes la valeur d'une « révolution ». Les travaux d'Einstein lui-même ne s'opposaient pas d'ailleurs au principe de la *relativité classique* formulé par Descartes ; au contraire, comme l'a montré F. Le Lionnais, ils le continuent. Dans un autre secteur de sa philosophie mécanique, Descartes s'est montré un pionnier : en cherchant ce qui au milieu des changements reste immuable il imagina un *système conservatif* dont le XXe siècle a vérifié le bien-fondé. Un mot est à changer pourtant dans sa conclusion. Ce n'est pas la quantité de *mouvement* qui est constante, c'est la quantité *d'énergie.* Mais à l'origine de la formule d'aujourd'hui il y a la formule cartésienne.

Le problème de l'alliance de la raison déductive et du recours à l'expérience, Le Lionnais encore a clairement montré qu'il s'était posé à Einstein dans les mêmes termes qu'à Descartes. « Toutes les découvertes ne dérivent pas nécessairement de l'expérience. *La tentation de s'écarter de l'expérience,* écrit Le Lionnais, *est devenue chez Einstein de plus en plus forte avec le temps et ses thèmes se sont fondés graduellement sur une déduction de plus en plus désincarnée.* » La théorie de la relativité restreinte a pour point de départ les expériences de Michelson, mais celle de la Relativité Générale et des Champs Unitaires Einstein les a extraites tout entières de ses méditations. Enfin si les chercheurs d'aujourd'hui n'ont pas encore réalisé l'unification de la mécanique ondulatoire et de la relativité restreinte, non plus que la synthèse qui éclairerait à la fois les phénomènes magnétiques et leurs aspects corpusculaires, ils cherchent, et même passionnément, à y parvenir — ce qui ne permet pas encore de rejeter au rang des chimères l'idée cartésienne des mathématiques universelles.

On voit qu'en évoquant « les épouvantables désastres auxquels peut conduire la logique cartésienne » Frédérix s'est beaucoup avancé. Ce qui reste vrai c'est que dans le domaine de la physiologie Descartes n'a pas su (encore qu'il ait clairement compris, contrairement à la plupart de ses contemporains, l'importance de la découverte de Harvey sur la circulation du sang), se dégager de certaines erreurs alors courantes. Mais pouvait-on attendre d'un homme que, ayant réussi à transformer les règles de la recherche scientifique, et à renouveler la géométrie, l'algèbre et certains domaines de la physique, il transformât également à lui seul toutes les autres sciences ?

Que, dans sa pensée, il ait subsisté quelques traces des conceptions

médiévales, cela est indéniable et l'on s'explique qu'un écrivain d'aujourd'hui ait eu la curiosité de les relever mais, dans cette voie, on ne peut aller bien loin. L'essentiel n'est pas là et cette ombre du passé semble bien légère si on la compare à ses découvertes et aux immenses perspectives qu'il a ouvertes sur l'avenir. C'est à celles-ci que l'on sera porté, je crois, à s'attacher de plus en plus en ce temps où tout semble confirmer sa prédiction : *l'homme pourra se rendre maître et possesseur de la nature.* Comment oublier en effet, au moment où les savants étendent, avec une rapidité surprenante, les pouvoirs de l'homme sur la matière, qu'une partie de ces étonnantes réussites est due à Descartes et à son génie ?

DESCARTES ET GUEZ DE BALZAC

Il est utile, lorsqu'on étudie un homme, de consulter ses amis. F. E. Sutcliffe vient de publier un livre sur *Guez de Balzac et son Temps* (Nizet). Balzac, grand écrivain trop oublié, fut l'ami de Descartes et même, d'après Antoine Adam, son meilleur ami. Né en 1597 il fut élevé, comme Descartes, chez les Jésuites (à Poitiers) puis il étudia à Leyde, en compagnie de son ami Théophile en 1615. On a vu qu'il apprécia la liberté dont on jouissait aux Pays-Bas. En 1620 il est à Rome, comme agent du cardinal de la Valette. Il observe la société romaine et la Cour pontificale et les juge sévèrement. On s'y occupe beaucoup plus des intérêts matériels que spirituels et les scandales sont nombreux. Il ne devait guère le cacher dans ses *Lettres* qu'on publia en 1624 et qui connurent un grand succès. Lorsqu'il évoque les moines et prélats romains son ton fait songer parfois à celui de Peyrefitte.

Ce fut en cette même année 1624 qu'il se lia avec Descartes. Leurs opinions étaient faites pour les rapprocher. Ils étaient tous deux passionnément rationalistes et Balzac n'avait pas hésité à attaquer un clerc qui traquait les libertins (les incrédules de l'époque). Si Balzac avait une foi très tiède, il prenait parfois lui aussi ses précautions. « *Je ne veux rien croire que je n'aie appris de ma mère et de ma nourrice* » avait-il un jour, pour prouver son orthodoxie, écrit à l'évêque d'Aire dans une lettre qui fut publiée. Par malheur il se trouva un certain père Goulu pour déceler l'ironie de cette déclaration. Il s'en prit très vivement à l'impiété de Balzac, accusation redoutable. Mais il attaqua aussi l'érudition de l'épistolier. Sur ce terrain-là Descartes pouvait intervenir en faveur de son ami, ce qu'il ne manqua pas de faire dans une lettre aussitôt répandue, où non seulement il loua Balzac écrivain (tous les contemporains admiraient d'ailleurs son style et certains voyaient en lui le Malherbe de la prose) mais loua même l'esprit qui animait son œuvre.

La polémique se poursuivit. Nous ne la suivrons pas, nous limitant à remarquer que Descartes dans sa « morale par provision » devait déclarer que sa première loi étant d'obéir aux coutumes de son pays il

avait constamment « *retenu la religion dans laquelle il avait été instruit dans son enfance* » — déclaration très proche de celle de son ami. Par bonheur il ne se trouva pas de père Goulu pour le chicaner là-dessus, mais la formule fait rêver sous sa plume tout autant que sous celle de Balzac. Dans les années qui suivirent, Descartes écrivit plusieurs fois à Balzac en lui exprimant son « *admiration* » pour ses œuvres et ses *pensées.*

Nous sommes assez renseignés sur ces *pensées.* Balzac, lié avec la poignée d'érudits incrédules qui gravitaient autour des Dupuy, se posait en ennemi de l'Inquisition. Il l'avait attaquée dans son tableau des Pays-Bas, il renouvellera ses assauts dans le *Prince.* Rencontre frappante : quelques années plus tard Descartes, en Hollande, pour se défendre contre un certain Revius qui l'accuse d'avoir, dans ses *Méditations,* attenté à la gloire de Dieu demande justice aux curateurs de l'Académie de Leyde et leur rappelle que pour la défense des Pays-Bas *il a porté les armes contre l'Inquisition d'Espagne.*

Politiquement le « libertin » qu'est Balzac a adopté les vues de Machiavel. La religion est utile parce qu'elle assure l'ordre — et c'est sur cette seule conviction qu'on lui voit étayer les écrits qu'il répand alors contre les protestants. Balzac, dès qu'il en a supporté les effets, a détesté en effet les guerres civiles tout autant que les attaques des Jésuites. Par deux fois, s'étant retiré dans son château charentais et ayant comme Descartes, mais avec moins de conviction, choisi la solitude, il se croit menacé et songe à quitter la France, à rejoindre son ami en Hollande, « ce temple de la Liberté ». C'est d'un mouvement semblable que Descartes regagna Egmond au lendemain de la Journée des Barricades.

Ce respect de l'ordre détermine Balzac à affirmer, dans le *Prince,* la légitimité du pouvoir absolu : le Prince a tous les droits dès lors qu'il s'agit d'assurer la paix ou de défendre son pays. Le polémiste va même loin en ce sens : un innocent arrêté sur les ordres du Prince doit accepter sa détention avec joie s'il sait que le Prince peut être apaisé par sa captivité. L'intérêt de l'Etat prime tout. C'est le point de vue de Descartes qui, ayant d'autres soucis, accepte, provisoirement, de voir l'ordre confié à l'Eglise et au Roi et ne veut plus y penser. Descartes souhaite sans doute que le Roi soit vertueux, mais ne veut pas discuter sur le sujet et préfère admettre, comme il l'écrit à la Princesse Elisabeth, que les moyens dont se servent les Princes sont *justes comme je crois en effet qu'ils le sont presque tous lorsque les princes les estiment tels... car la justice entre les souverains a d'autres limites qu'entre les particuliers et il semble qu'en ces rencontres Dieu donne le droit à ceux auxquels il donne la force,* propos à la fois machiavélique et voltairien.

On pourrait pousser plus loin le rapprochement entre le philosophe apparemment dévot et le « libertin ». Mais arrêtons-nous ici : nous avons trouvé chez Descartes et son ami les mêmes craintes et les mêmes prudences et appris au passage que l'auteur de la *Méthode* se sentait

en communauté de pensées avec le libertin capable d'exaspérer les pères Goulu. Il est vrai qu'à la fin de sa vie Balzac écrivit un *Socrate chrétien* qui, à quelques réserves près, dut apaiser les clercs qui le traquaient. Etait-ce prudence ? S'était-il rallié à la foi ? Comme l'a écrit Descartes, de même qu'à vivre parmi les étrangers nous pouvons, en esprit, devenir « différents », il arrive aussi que, sans changer de place, nous nous prenions à aimer ce que dix ans plus tôt nous ne pouvions souffrir.

PARMI LES LIVRES : JACQUES PERRET, ALFRED KERN, CHRISTINE GARNIER, RAOUL CARSON

Sur les quatre grandes nouvelles rassemblées par Jacques Perret dans *L'Oiseau Rare* (Gallimard) toutes, sauf une, par le sujet, en d'autres mains que les siennes, seraient « sorties » dramatiques. Mais son esprit l'incline à porter des aventures désespérantes ou même franchement noires qui auraient pu séduire Conrad ou Edgar Poe sur un plan où l'esprit, la fantaisie et l'invention verbale peuvent tout transformer en un jeu de conteur humaniste désinvolte et narquois.

Depuis longtemps le *Messager de Pluton* aurait dû renoncer aux longues traversées. Mais ce vapeur ennemi du repos refuse les solutions de commodité. « On lui avait offert, peine perdue, les plus honorables retraites dans la traversée des estuaires tranquilles et même les plus flatteuses dans l'eau paisible des bassins à flot pour l'édification des promeneurs et l'instruction des futurs mécaniciens. Mais chaque fois il avait repris le large, tout fumant d'indignation, les tôles tremblantes, crachotant des deux bords et montrant au rivage son derrière à festons dorés. » Pris sur ce ton, le récit évite au lecteur l'inquiétude angoissée qu'aurait dû faire naître en son esprit l'apparition, en pleine mer, d'un oiseau jamais vu dont l'étrange « visage » permet à tous les marins du *Messager de Pluton* de reconnaître en lui non pas simplement ce volatile rare qu'est la « grande goele de compassion » mais aussi un capitaine mort depuis longtemps. Je renonce à évoquer les réactions provoquées par cet animal apocalyptique et l'abominable entreprise d'un naturaliste qui a décidé de l'étrangler parce qu'il gêne ses « convictions ornithologiques ». L'équipage, les officiers, tout le monde entre en scène et la triste métamorphose du commandant naufragé devient le point de départ d'une comédie fantasque.

Ainsi des autres récits : le Français exilé volontaire qui ne commence à aimer sa Touraine natale qu'au milieu du « désert de blé » canadien, le vieux maître d'hôtel mexicain que le Destin ramène, pour son malheur, à son ancien emploi de général révolutionnaire, le chercheur d'or qui renonce à son paradou peuplé de lézards tendres et de perroquets amicaux, par honnêteté vis-à-vis des lointains actionnaires de la compagnie qui l'emploie : autant de personnages aperçus jadis sans doute par Perret, au cours de ses randonnées exotiques, sous leur terne apparence de piteux

héros de faits divers, et dont son imagination a su faire les grands premiers rôles de spirituelles féeries. Impossible de ne pas penser au *Caporal Epinglé*. On imagine un Perret sensible et souvent malheureux qui, héroïquement, transpose le noir en rose pour assurer son salut.

— On n'a pas oublié le roman d'Alfred Kern, *le Clown*, (Gallimard) où le grand chapiteau d'un cirque ambulant s'agrandissait mystérieusement jusqu'à devenir une immense plate-forme où se jouait l'histoire de l'Europe. C'est dans le cadre étroit d'un couvent de bénédictines qu'Alfred Kern a logé son nouveau roman, *L'Amour Profane* (Gallimard). Un furieux combat y oppose un prêtre devenu sceptique (et d'ailleurs resté quelque temps hors de l'Eglise) et une religieuse fervente, à la fois mystique et tendre. L'œuvre, attachante, est d'un mouvement rapide : tendue, presque haletante. On la sent animée par la volonté, presque farouche, de porter en pleine lumière — une lumière de clinique, de laboratoire — les anxieux débats d'un écrivain qui fut attiré naguère par la vie religieuse. Volonté à la fois contrariée par une vieille tendance à s'égarer dans la casuistique et par un lyrisme impétueux qui ne s'accommode pas sans effort de la rigoureuse forme classique en l'espèce choisie.

— *La Fête des Sacrifices* de Christine Garnier (Grasset) pose le problème des mariages entre blanches et noirs. Une jeune Belge, Irène, s'éprend d'un ethnographe sénégalais que le hasard d'une conférence a conduit à Binche. Quelques mois plus tard elle va le retrouver à Dakar et l'épouse. Très vite ce mariage tourne mal pour des raisons personnelles et raciales. Une séparation s'impose. Irène retournera seule en Flandre. Cette aventure romancée se lie à un grand reportage ; et ce reportage est du plus vif intérêt. L'auteur, qui a longtemps séjourné en A.-O.F. évoque, sous leurs formes les plus diverses, les réactions des noirs et des blancs à l'heure de la Communauté. Dans l'ensemble l'auteur ne paraît pas les juger rassurantes. Au cours d'une réception Irène demande une cigarette à un homme politique noir. « *Combien me la paierez-vous ?* riposte sans galanterie ce jeune ministre. — *Je ne comprends pas* — *C'est ainsi madame, nous ferons tout payer désormais aux blancs. Tout et très cher.* »

— Le livre de Raoul Carson, *L'Oiseau Rare* (Julliard) retient particulièrement l'attention : l'auteur est médecin ; à n'en pas douter les deux récits groupés dans cet ouvrage sont des confidences authentiques. Le ton a l'insolite de la vérité. Dans le premier une femme conte sa vie à bâtons rompus. Elle n'a jamais trouvé d'oreille complaisante et n'a pu rompre sa solitude qu'auprès des médecins (bien qu'elle les juge à la fois bienveillants et indifférents). Maltraitée par ses parents, son père surtout, fonctionnaire de l'enregistrement se montrait brutal à son égard, elle se glissait, petite fille, dans la salle d'attente de son bureau : *Je voulais seulement entendre sa voix qui n'était pas celle de la maison, elle était douce pour ceux qui venaient payer les frais d'enregistrement.* Mariée une première fois elle quitte son mari car il n'aime que les oiseaux. Elle vit neuf ans à l'hôtel et reçoit parfois la visite d'un amant velléitaire qui chaque

fois a des crises de vomissement et ne la touche pas. Toujours malheureuse elle n'a pas voulu d'enfants « *pour leur épargner l'angoisse de la vie* ». Elle songe à se suicider, ne s'y décide pas, elle a toujours eu la terreur de la mort. Ou plutôt elle a peur de mourir seule : « Oui je mourrais bien avec quelqu'un, c'est drôle ça, ça ne me ferait rien. Mais autrement mourir seule, je ne pourrais pas... jamais. »

Je dis mal l'attachante singularité de ce récit. Le second (*Les Chirurgiens de la Mort*) est plus étonnant encore. Le « récitant » est un garçon d'amphithéâtre qui doit « prendre soin » des cadavres. C'est un travailleur honnête qui se fait du bonheur avec la conscience professionnelle et n'imagine pas d'autres hiérarchies que celles de son métier. « *Là où il y a le plus de morts, le poste est plus honorifique pour le chef* ». Il converse avec les morts qui lui sont confiés, les soigne bien. « *Je te mets un beau pantalon... Personne ne vient te voir, mon pauvre vieux.* » L'attitude des parents qui viennent visiter sa salle le choque. « *Nous, nous avons le respect de la mort, du mort, qui sont de la famille* (notre famille à nous — ceux de l'amphithéâtre). *C'est bizarre.* » Tout est bizarre et parfaitement convaincant dans ce récit. Il n'est pas horrible, on pourrait presque dire : il est rassurant, car il révèle l'incroyable faculté d'adaptation humaine.

Du docteur Carson on ne peut pas seulement dire qu'il écoute bien, c'est un véritable écrivain. Chez certains êtres ces deux dons sont le double aspect du talent.

MARCEL THIÉBAUT

CHRONIQUE DES LIVRES

DOMAINES

par Eugène DUTOIT (*Éd. Universitaires, Fribourg*)

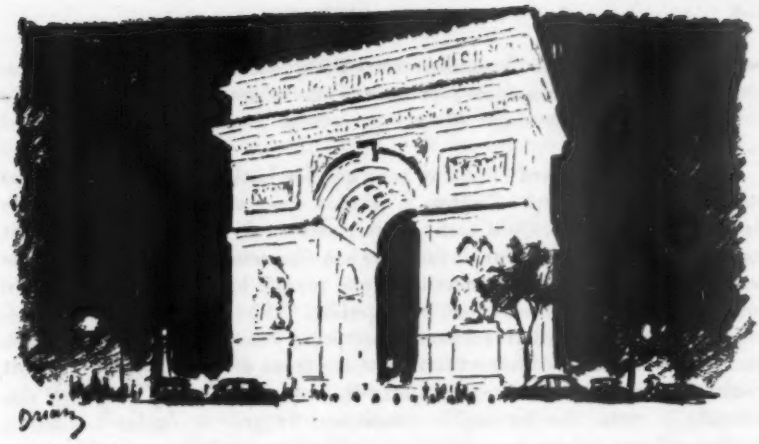
Un des plus excitants livres de critique que j'aie lus depuis longtemps. Il est l'œuvre d'un homme qui lit et enseigne depuis quelque trente ans, dans le recueillement d'un vieux collège et d'une petite ville et dont la réussite est le fruit d'une longue patience.

C'est au *Journal de Genève* qu'Eugène Dutoit, introduit en 1945 par Edmond Jaloux, a donné sans hâte les chroniques dont voici réunies les meilleures dans *Domaines*. Leur élégante brièveté et la diversité de leurs thèmes auraient pu être un inconvénient à la publication en volume, si elles ne se rattachaient toutes à ce qu'il faut appeler « la critique de saveur ». Il ne s'agit jamais d'une étude méthodique et didactique sur un auteur ou un livre, mais, à propos d'une lecture, souvent d'une phrase ou d'une épithète, un esprit exceptionnellement informé et agile rejoint un souvenir de Gide à un autre de Flaubert, rapproche une expression de Catherine Mansfield d'une autre de Colette ou de Francis Jammes.

Bien mieux, philologue humaniste plein des vieux auteurs grecs et latins et lecteur moderne imbu de Camus et de Sartre, de Char, de Breton et d'Eluard, Eugène Dutoit peut jouer sur deux registres généralement éloignés, trouver de l'un à l'autre des rapports originaux, excitants pour l'esprit. Dans sa préface, André Rousseaux parle d'une critique « *qui a le bonheur d'être inspiratrice* » : on ne saurait dire mieux.

P.-H. SIMON

(*Suite de la chronique des livres page 171.*)



LE MOIS A PARIS

Léon Bérard. — Au bord de la tombe qui vient à peine de se refermer sur sa dépouille, ce serait se montrer inconscient de ce qui fait encore l'ornement de la France que de ne pas s'arrêter un instant pour évoquer le souvenir de Léon Bérard et fixer l'image, et les leçons, qu'il nous laisse.

Des hommes de cette sorte, il n'y en a plus beaucoup, en effet, et il y en aura, sans doute, de moins en moins, au fur et à mesure que s'étendra la civilisation de masse et qu'une foule indifférenciée ira s'engouffrer dans des « buildings » cyclopéens.

Léon Bérard était une fleur d'humanisme, nourrie aux sucs d'un terroir provincial — Le Béarn, pays de Henri IV — mûrie, épanouie, sous le ciel parisien, le produit de plusieurs siècles de culture, fils de Montaigne, de Pascal, de Montesquieu, tout en finesse, en délicatesse, en nuances, jovial, cordial, facilement rieur, mais plein de raison et riche de la vie intérieure la plus dense.

A son enterrement, le Conseil de l'Ordre des Avocats avait tenu à assister en robe. Devait-il passer avant l'Académie française en habit vert ? Les responsables du Protocole hésitèrent et en furent tourmentés. J'aurais, quant à moi, volontiers cédé le pas au Barreau.

Car Léon Bérard fut, d'abord, un grand avocat. C'est comme premier secrétaire de la Conférence qu'il attira, de bonne heure, l'attention sur lui. Et durant toute son existence, il demeura attaché au Palais, à l'atmosphère de ses couloirs et de ses prétoires, rompu à ses exercices, fidèle à ses traditions, féru de droit, au surplus, excellent juriste, orateur de haut mérite, non par l'éclat du verbe et la fougue de l'action, mais par l'intelligence, la

pertinence, la clarté de l'argumentation, l'élégance d'une parole remarquablement châtiée, harmonieuse et sûre d'elle-même, servie par une voix chaude, roulant légèrement les « r », comme l'eau des gaves roule les cailloux.

Orateur, Léon Bérard l'était au sens que les Latins donnaient à ce mot et tel qu'il a été défini par Cicéron. L'orateur, c'est, avant tout, un « homme de bien » : *Vir bonus*. Qu'il sache parler, cela va de soi. Mais cela ne suffit pas pour en faire un orateur. Il faut que son éloquence soit au service d'une pensée élevée, d'un cœur généreux, d'une morale bien assise, pénétrée du souci de l'intérêt général et du bien public.

Léon Bérard possédait au plus haut point ces vertus. Parlementaire, on ne relève dans ses interventions aucune trace de démagogie. S'il avait voulu flatter le grand nombre, aurait-il, comme il l'a fait toute sa vie, défendu la cause des humanités classiques, du grec et du latin, sur lesquelles se sont entées non seulement la langue, mais la mentalité française dans ses dispositions fondamentales : le respect de la personne, le goût des idées, la curiosité d'esprit, la tolérance, le culte de la liberté.

La carrière politique de Léon Bérard s'est déroulée aux côtés des figures les plus marquantes de la IIIe République, Poincaré, Barthou, qui n'était pas exempt de jalousie à son endroit, Briand, Tardieu, Maginot, Reibel. Bien qu'il fût un peu plus jeune qu'eux, ils lui témoignaient beaucoup d'égards. Ils s'inclinaient devant un talent qui faisait affluer les auditeurs, dès que le bruit se répandait que, soit comme sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, soit comme ministre de l'Instruction publique, soit comme garde des Sceaux, il allait prendre la parole. Au Sénat, de même qu'à la Chambre, on le tenait pour l'honneur de la tribune française. Son sens de la mesure, sa pondération l'écartaient des luttes violentes et des batailles brutales. Il avait des contradicteurs. Même après les épreuves de l'occupation, il n'avait pas d'ennemis.

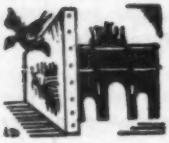
Sa courtoisie, son habileté, son charme, sa compréhension des grandes affaires le rendaient singulièrement apte aux travaux et aux négociations diplomatiques. Il en avait fourni la preuve dans les tractations qu'il fut chargé de mener avec l'Espagne. Mais les événements, la guerre de 1939, la défaite, l'invasion contrarièrent l'accomplissement de sa mission d'ambassadeur auprès du Vatican, où il conquit, cependant, l'estime particulière et l'amitié du pape Pie XII.

A l'Académie française, dans ce milieu auquel on ne peut dénier l'avantage d'assembler des hommes de bonne compagnie et d'un commerce agréable, unis entre eux, dans leur diversité, par un même fonds de culture, il était parfaitement à son aise. Il s'y plaisait. Il y était assidu. Il en prenait à cœur les intérêts. Sur son compte, parmi ses confrères, il n'y avait pas de divergence d'appréciation. Il faisait l'unanimité. On l'aimait. On aimait sa courtoisie sans défaut, son ironie sans méchanceté, son érudition sans pédantisme, sa bonne humeur, sa bonté.

Et puis, c'était un causeur brillant et captivant. Il avait cet art de la

conversation que certaines époques ont mis au-dessus de tous les autres et dans lequel elles voyaient le couronnement de l'esprit de société, un art aujourd'hui en déclin, un art ingrat, puisqu'il tire ses effets du rayonnement de la personne vivante et qu'il s'évanouit avec elle.

ANDRÉ FRANÇOIS-PONCET
de l'Académie française



MARQUET A LA MAISON DE LA PENSÉE FRANÇAISE. — Dix-neuf figures et paysages d'Albert Marquet de toutes ses époques, acquises en bloc par Bordeaux, sont exposés aux murs de la Maison de la Pensée Française ainsi qu'un ensemble de toiles prêtées, cinquante dessins, offerts par la compagne du peintre, et la précieuse collection, léguée antérieurement par elle à l'État, de Corot, de Renoir, de Matisse, de Seurat, de Redon qui ornaient les murs de l'atelier-belvédère de la rue Dauphine.

Au musée de Bordeaux, une vaste salle va permettre enfin qu'un complet hommage soit rendu à l'un des plus beaux peintres du siècle, trop longtemps ignoré, comme Odilon Redon, né également en Gironde, et dont il y a quelques années encore, on eût pu acquérir à peu de frais de quoi faire resplendir une salle de dessins, de pastels et de peintures.

S'affranchissant de tout encombrement, de toute complication inutile, Marquet — si souvent démarqué — simplifie sa toile comme certains simplifient leur vie. L'ordre qu'il opère avec le concours d'éléments naturels ne ressemble en rien aux travaux abstraits dont se contentèrent plusieurs générations de peintres qui ont violenté la vie au nom de consignes inflexibles. A la base d'un tel art nous trouvons une communion constante avec les forces élémentaires et cette réceptivité immédiate qui fait songer à celle de Claude Monet. Mais c'est davantage encore à Jongkind — présent dans sa collection, comme Rodin et comme Guys — que Marquet se rattache, et parfois aussi à Manet, l'héritier d'Hokousaï.

C'est presque instantanément — voyez les croquis — que cette main, éprise de silence et de clarté, choisit et affirme. Elle va droit à l'essentiel. Jamais on ne le voit hésiter entre des sensations ou des solutions contradictoires. Combien de peintres, face au motif, ressemblent aux gens qui, dans un restaurant, hésitent à faire leur menu! Marquet, lui, *commande* sur-le-champ. Les grands maîtres sont seuls à connaître ces façons impératives.

Très peu de matière suffit à Marquet pour évoquer un ton dans toute sa force et le différencier. Souvent un léger frottis, qui couvre à peine le grain de la toile, mais d'une précision admirable, lui suffit pour donner à la forme cette consistance que tant d'autres n'obtiennent que par une grande accumulation de pâtes. Cette manière unie constitue une réaction absolue

contre les procédés impressionnistes et, de même, la prédilection qu'il voue aux gris.

Pour respirer, ce Bordelais a besoin du large. Son bonheur est de s'assoir devant des espaces libres, au bord de la mer ou d'un fleuve, de découvrir une succession, une fuite de plans. Les mêmes problèmes se posent aux Sables d'Olonne, à La Rochelle, à Hendaye, à Cette, à Hambourg, à Naples qu'à Paris. L'eau, ce merveilleux agent de métamorphoses et de liaison, lui est indispensable ; bien plus que la terre, elle est pour lui un élément de calme. Jamais il ne se sent plus libre et plus sûr qu'appuyé aux solides affirmations d'un pont, d'un entrepôt, d'un navire qui, par contraste, aident les fonds à vivre intensément et permettent au regard de courir jusqu'à l'horizon.

Marquet dessinait sans cesse, où qu'il fût. D'innombrables croquis jetés en hâte sur des feuillets minuscules prennent immédiatement des proportions monumentales. Un graphisme, qui n'est pas sans analogies avec celui de Van Gogh, contient déjà ce qui donnera tout ensemble à la toile son dynamisme, ses proportions, son équilibre et ses résonances.

CLAUDE ROGER-MARX

Henri Troyat. — Quelques jours après sa réception à l'Académie française, au moment où Henri Decoin commençait de tourner un film d'après son roman *Tendre et violente Elisabeth*, Henri Troyat fit au journaliste qui l'interrogeait une réponse si précise que je me reprocherais de n'en avoir pas cité, au moins, les dernières phrases. « L'exercice de la philosophie n'étant pas mon fort, déclarait Troyat, je ne sens pas en moi la vocation intransigeante du penseur, du guide spirituel, de l'intellectuel engagé et engageant. Mes romans ne prouvent rien. Je ne prétends pas, grâce à eux, gagner l'adhésion du lecteur à telle ou telle doctrine métaphysique ou sociale, mais éveiller sa curiosité, l'attirer dans le domaine de mes fantômes, lui donner de nouveaux compagnons de route. Bref, je revendique le mérite singulier de n'être qu'un monsieur qui aime raconter des histoires. »

Une profession de foi aussi catégorique ne peut cependant nous faire oublier que nous devons à Henri Troyat un excellent triptyque de biographies où revivent les grandes figures de Pouchkine, de Lermontov et de Dostoïevsky, ainsi que le recueil de *Sainte Russie* où des portraits de Gogol, Tolstoï et Tchekhov voisinent avec les évocations de souvenirs personnels. Et nous n'avons pas lu avec moins d'intérêt ses alertes récits de voyages. Cela dit, on reconnaîtra volontiers que Henri Troyat n'a jamais éprouvé les inquiétudes d'Aldous Huxley qui, dans *Contrepoint*, sous le pseudonyme de Philip Quarles, se demandait s'il appartenait vraiment à l'es-

pèce des « romanciers-nés ». En une époque où abondent les philosophes, les essayistes et les reporters qui utilisent le roman comme un véhicule d'idées ou d'impressions, Henri Troyat est sans conteste un romancier pur, inventeur d'histoires et créateur de personnages.

Notre ami Robert Kemp a dit ici-même [1] avec quel sentiment d'admiration les critiques accueillirent la trilogie de *Tant que la Terre durera* que Henri Troyat fit paraître en moins de trois années, de 1947 à 1950. La confiance que nous avait inspirée Troyat dès les premiers ouvrages qui lui avaient valu le Prix Populiste, puis le Prix Goncourt, était amplement justifiée. Comme l'écrivait Robert Kemp, nous avions la joie d'assister à la révélation « d'un grand romancier ». Car Troyat ne s'était pas borné à exploiter ce qu'il appelait « le capital de ses expériences russes », fait de ses souvenirs d'enfance, des confidences de ses parents et de ses multiples lectures. Usant d'une « composition élastique, tolérante », qui lui permettait de mêler librement la fiction et la réalité, il avait dépeint la destinée d'une famille russe, durant trois générations, depuis un après-midi de 1888 où deux enfants : Michel et Tania, se rencontraient pour la première fois, jusqu'au 3 septembre 1939 où Boris Danoff, mobilisé dans l'armée française, quittait Paris pour rejoindre son régiment. Et dans cette chronique où s'accomplissaient tant de destins individuels, le protagoniste demeurait le Temps, avec ses éternels recommencements, en accord avec ce verset de la *Genèse :* « Tant que la terre durera, les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point de s'entresuivre. »

Quand Troyat entreprit une seconde « suite romanesque », avec *Les Semailles et les Moissons*, ses lecteurs de 1953 crurent simplement qu'il se proposait d'offrir une sorte de pendant à *Tant que la Terre durera*. Dans cette geste d'une famille française depuis 1913, il nous faisait accompagner les Mazalaigue pendant la première guerre mondiale, l'entre-deux-guerres et les années sinistres de l'occupation. Si de nombreux acteurs intervenaient dans cette autre *saga*, les deux figures d'Amélie et de sa fille Elisabeth s'imposaient avec un tel relief que nous en arrivions à les connaître plus intimement que beaucoup des êtres réels qui comptent parmi nos familiers. Lorsque parut, en 1953, le cinquième volume des *Semailles*, nous pûmes apprécier, en découvrant la surprise que Henri Troyat nous avait ménagée, à quel point ses deux symphonies romanesques, la russe et la française, étaient des œuvres jumelles. *La Rencontre*, en effet, c'était celle d'Elisabeth Mazalaigue et de Boris Danoff. Très significativement, le livre s'achevait en cette soirée d'août 1944 où les deux époux, enlacés, rêvaient à l'avenir en écoutant sonner les cloches qui fêtaient la libération de Paris.

Au mois de mai dernier, Henri Troyat nous a donné le premier tome d'une

(1) *Revue de Paris* (Août 1950).

troisième suite, *Les Compagnons du Coquelicot*. Cette fois, le thème de l'union entre la France et la Russie s'affirmait dès les premières pages. La dernière partie du roman dépeignait les premières réactions d'une jeune Française libérale, transplantée au début du dernier siècle, dans l'empire des tzars. Je viens de lire les trois cent quarante pages du second volume, *La Barynia*, et je n'attends pas sans impatience de voir le rideau se lever sur d'autres épisodes de *La Lumière des Justes*. Cet aveu n'est-il pas le meilleur hommage à la puissance d'envoûtement qu'exerce Henri Troyat, dans sa concurrence avec l'histoire ?

RENÉ LALOU

UN CARACTÈRE. — Dans le train, je songeais à Boerhaave. L'histoire raconte que cet illustre médecin, alors que, pour la première fois, il sortait dans Leyde après une longue maladie, avait trouvé la ville illuminée et pavoisée. Ses compatriotes voulaient, par là, lui exprimer leur admiration et leur gratitude. Certes, je savais bien que je ne verrais pas Strasbourg en fête. Je savais bien aussi qu'en ce jour (27 février 1960), ce n'était pas un convalescent qu'on allait célébrer. Car le docteur Pautrier, hélas, est mort depuis le 9 juillet 1959. Néanmoins, j'avais bien des raisons de croire que j'allais assister au mouvement chaleureux de toute une ville vers un homme qui lui avait beaucoup donné. Quelle raison me poussait moi-même à me rendre dans cette ville, à l'heure de la commémoration ? Là encore l'estime, l'amitié et la reconnaissance.

La première fois que je vis Pautrier, c'était à Marseille, en octobre 1956, dans le cadre d'un Congrès de Dermatologie organisé par le docteur Charpy. Je ne connaissais alors ni Charpy, ni Pautrier. Mais un instant, un regard, une remarque, et c'est assez pour qu'un sentiment vif se mette à flamber. Hélas, le sentiment qui, aussitôt, me lia à ces deux hommes devait durer à peine l'espace de quelques saisons. Le premier, Charpy, mourait brutalement sur une route de Bourgogne. Moins de deux ans plus tard, une hémorragie cérébrale terrassait le second.

Je revois Pautrier à Seillons, dans la charmante auberge où, en 1956, s'achevait le Congrès de Marseille. J'avais la chance de l'avoir pour voisin de table. Il m'enchanta, par son esprit autant que par son appétit. L'année suivante, il m'accueillait à Strasbourg. C'était pour prendre part à une séance de travail sur les maladies du collagène — un de ses thèmes préférés — que ses collaborateurs organisaient à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire. Alors, il me reçut dans sa maison du quai Saint-Nicolas. Véritable demeure patricienne, elle se prolongeait par un grand jardin au bout duquel une petite porte donnait directement sur l'hôpital.

Pautrier l'avait reçue, peu de temps après son arrivée en Alsace, des mains de son ami et élève, le docteur Schweitzer. Dans la maison, il y avait des tableaux, des livres, un piano et des disques ; dans le jardin, des fleurs, des roses surtout, et de jeunes arbres plantés autour d'un vieux « centenaire » couvert de lierre. Dans le train qui roulait vers les Vosges, je pensais à tout cela.

D'origine provençale, Pautrier avait fait ses études médicales à Paris et, là, très vite, s'était intéressé à la dermatologie. D'abord, il habita l'Ile Saint-Louis, et, comme il disait, dans la maison du Sonnet d'*Arvers*. Plus tard, pour des raisons de clientèle, il gagna un tout autre quartier. De son nouvel appartement, la vue était moins belle. Mais sa vie, à lui, continuait de rayonner ; c'est alors qu'il découvrait le monde littéraire, ceux de la peinture et de la musique. Valéry, Gérard Bauer, Enesco devenaient ses amis.

Au lendemain de la première guerre mondiale, son maître Brocq et Darier avaient fait pression sur Georges Weiss, chargé de constituer la nouvelle Faculté de Médecine de Strasbourg, pour que Pautrier, qu'une thèse de médecine sur les tuberculoses cutanées avait suffi à rendre célèbre, prenne possession de la chaire de dermatologie. Le Provençal devenait Strasbourgeois. C'était en 1919. De cette année-là jusqu'à sa mort, donc pendant quarante ans, Pautrier allait, selon sa propre expression, « s'efforcer de bien travailler pour sa ville ». Et voici qu'aujourd'hui, de cette ville, va monter vers lui un émouvant merci.

... La première cérémonie a lieu dans le hall d'entrée de la clinique dermatologique. Clinique créée de toutes pièces par Pautrier lui-même. Un buste de lui doit être inauguré. Il est émouvant déjà parce qu'il sort des mains de Sabouraud, qui fut, comme son modèle, un grand médecin de Saint-Louis et un artiste de haut goût. La stèle sur laquelle il reposera a elle-même une histoire puisque, naguère, elle servait d'assise à un buste de Brocq, mais ce buste a disparu pendant la guerre. Devant un auditoire extrêmement dense, venu de France et de pays voisins, devant la famille du disparu, le professeur Woringer, son successeur dans la chaire, évoque, avec émotion les souvenirs du cher patron. Il rappelle notamment que c'est dans le hall où nous nous trouvons que, chaque matin, les élèves attendaient leur maître. Après le docteur Woringer, de nombreux orateurs se succèdent. Il y a celui qui parle au nom des élèves français, puis le professeur Dupont qui vient au nom des élèves étrangers. D'autres encore... Je ne me trompais pas quand, dans le convoi, je pensais que j'allais assister au mouvement de toute une ville. Boerhaave à Leyde. Pautrier à Strasbourg. Ici, comme là, un homme, un caractère. Sans l'effort de Pautrier, la dermatologie que nous connaissons ne serait pas ce qu'elle est.

... Une longue séance de travail fait suite à la cérémonie du buste. Elle se tient dans la salle où, il y a deux ans, les congressistes dont je faisais partie s'affairaient. Je reconnais, parmi les assistants, beaucoup de ceux

que j'avais remarqués alors. Aujourd'hui comme hier, la salle est trop petite. Lui n'est plus là. Du moins, il se prolonge par ceux qu'il a instruits, le professeur Woringer, Mme Alice Ullmo, cent autres.

... Toute une ville... Le soir, une heure de recueillement musical fut consacrée à sa mémoire en l'église Saint-Guillaume, par la Société des Amis de la Musique dont il était le président. Les organisateurs avaient mis au programmes quelques-unes des œuvres que Pautrier aimait entre toutes : du Bach, du Beethoven, du Debussy.

ALBERT DELAUNAY

Les hotels du Marais. — J'ai entretenu à diverses reprises les lecteurs de *la Revue de Paris* du problème du Marais et je m'étais réjoui, bien prématurément, qu'un plan d'aménagement du Marais eût été confié à l'architecte Albert Laprade. On pouvait être assuré qu'il saurait rendre à ce quartier tout le lustre souhaitable.

Hélas, comme on n'a mis à sa disposition aucun moyen financier et que, par ailleurs, il n'a même pas le pouvoir de maintenir le statu quo, particuliers et administrations continuent leur travail de termites.

Rue des Francs-Bourgeois, c'est un entrepreneur qui entend jeter bas l'hôtel dont il est propriétaire pour construire un grand immeuble de rapport. Rue du Parc-Royal ce sont deux autres hôtels, parmi cette enfilade d'hôtels du XVIIe siècle qui bordent tout un côté de la rue, qu'une administration veut démolir, et là c'est le comble, puisqu'il s'agit de la Direction de l'Enseignement Technique au ministère de l'Éducation nationale.

Le numéro 10, connu sous le nom d'hôtel de Vigny, fut construit en 1628 pour Jacques Nordier, intendant des Finances, par Le Vau et décoré par Nicolas Loir, peintre du roi, et Jacques Gervaise, peintre de l'Académie royale. Occupé par des artisans depuis plus d'un siècle, il a été mal entretenu, mais il a cependant gardé sa décoration d'époque et notamment deux beaux plafonds exécutés par les artistes que nous avons nommés. L'un d'eux montre, aux angles, des vases posés sur des coquilles et flanqués de figures féminines en stuc qui tendent des guirlandes tandis que des peintures rectangulaires sont entourées d'amours.

Le principal locataire, M. Decamps, un fabricant d'automates, a découvert, sous un faux plafond en plâtre, un plafond à solives peintes du début du XVIIe, et, si cet hôtel était restauré, on y ferait sans doute d'autres découvertes analogues.

L'autre hôtel, au 12, hôtel de Croisilles en 1619, appartint à Étienne Macquard en 1647 et au marquis de Renty en 1659. Il présente une noble

façade à fronton triangulaire et est occupé par l'annexe d'un centre d'apprentissage. Sa cour sert aux séances de culture physique de la caserne Sévigné. La Direction de l'Enseignement Technique ne cache pas son intention, dès que seront partis les derniers artisans qui occupent le numéro 10, de démolir les deux hôtels pour construire un grand immeuble de plusieurs étages.

Pourquoi M. Malraux, ministre de la Culture, ne demande-t-il pas que M. Debré prenne un décret interdisant que l'on construise de nouveaux immeubles dans les quartiers classés quartiers historiques comme le Marais ?

Albert Laprade, au retour du Congrès de Varsovie pour l'aménagement des quartiers historiques, a entretenu ses collègues de la Commission du Vieux Paris de ce qui était fait, non seulement dans l'Europe de l'Est, mais aussi au Danemark, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne de l'Ouest, pour la sauvegarde et la mise en valeur des quartiers historiques.

« A Prague, on a mis à jour et restauré de très belles façades du Moyen Age, du XVIIe et du XVIIIe siècle. On a fait disparaître toutes traces de mauvais goût du XIXe siècle. A la place de ce qui était vulgaire ou médiocre, on a construit des maisons neutres, dites « maisons d'accompagnement ». On a éliminé les boutiques en opaline et en matériaux modernes. Non seulement cela a été fait dans le vieux Prague, mais on a réaménagé de la même façon soixante villes d'art de province. Ces villes, aujourd'hui parfaitement en ordre, constitueront demain une richesse touristique de grande valeur et elles seront aussi source de joie pour les habitants qui apprécient hautement cette métamorphose. »

Pendant ce temps, partout en France on continue de démolir — à Avignon au lieu de cureter le quartier de la Balance, on le rase — et de nombreux bâtiments dignes d'être sauvés tombent en ruines parce que les Beaux-Arts manquent de crédits, mais, parfois, le peu qu'ils ont, ils le gaspillent en travaux discutables. On est en train, à l'Institut, de refaire des chapiteaux ébréchés et des pilastres et de tout remettre en blanc.

On ne tient aucun compte de la documentation établie par le Service des Monuments historiques, notamment pour Paris où le casier archéologique complète la liste des monuments classés ou inscrits à l'inventaire supplémentaire.

Laissons à Albert Laprade le soin de conclure : « Le Paris historique, d'un si grand intérêt au point de vue artistique, touristique, et qui joue un rôle si important quant à l'âme de la Ville, disparaît avec une rapidité inquiétante. Par suite d'une circulaire ministérielle de ces dernières années, nous assistons d'ailleurs au même phénomène dans toutes les villes de France. Les dévastations présentes seront devant l'Histoire aussi déplorées que celles résultant des guerres de Religion, ou de la Révolution ou des bombardements ennemis. »

GEORGES PILLEMENT

JEAN CAYROL. — M. Jean Cayrol, c'est *Lazare parmi nous*. Sorti d'un « camp de la mort », il est rentré dans la vie par la littérature. Et la littérature a été pour lui, en effet, cette médiatrice, cette salvatrice, le moyen de ressusciter dans la parole. Le héros de *Je vivrai l'Amour des autres* n'est d'abord qu'une voix anonyme, une voix nue ; elle flotte dans « la nuit blanche de l'humanité », mais elle quête la chaleur, la lumière, l'amour ; peu à peu, elle se réchauffe, elle s'épaissit, elle *reprend corps*, elle se réinstalle dans une mémoire abolie, dans un univers perdu, elle se pose sur des objets redevenus familiers, elle les nomme, les *consacre*. Seulement, après avoir traversé la solitude et cru rejoindre les hommes, M. Cayrol s'aperçoit que nul n'a répondu à son appel. Alors, il va repartir vers les embarcadères de la nuit, du rêve, se chercher de nouveau en se quittant et, naufragé d'une *existence* où il ne trouvait pas son *être*, il n'aura plus qu'à essayer de se raccrocher à la bouée de la parole. « Si le silence me prend, dit l'un de ses personnages, je suis *foutu*. » Mais ce bavard devient un menteur. Ne pouvant vivre sa vie, il en invente une autre, il en invente d'autres, il s'offre des personnalités de remplacement. Le héros des *Corps étrangers* était toujours ainsi en projet, en brouillon. Il raturait sans cesse sur lui-même ; jusqu'à la fin, il recommençait. De même, l'œuvre de M. Cayrol est-elle continuellement remise en cause par une instabilité, une perplexité, une anxiété qui l'empêchent de se fixer, de s'ancrer : le port n'est pas fait pour elle.

Mieux qu'en un roman, on percevra son mouvement intime, son *ressac* dans un dernier ouvrage, *Les Pleins et les Déliés* (Le Seuil), formé de textes esquissés, inachevés, ballottés entre deux vagues, comme en partance. « C'est à partir de l'adieu que tout commence », écrit M. Cayrol dont les romans ne semblent débuter que lorsqu'on les a refermés ; et le lecteur, alors, doit les imaginer. Exercices d'écriture, mais sans modèle, *Les Pleins et les Déliés* constituent, d'abord, un cahier de thèmes. *Lazare parmi nous* avait un peu le ton d'un manifeste. Ici, c'est le ton de la recherche. « Je marche », tels sont les premiers mots de ce journal d'un voyage aux sources de l'inspiration. Mais, dans le portefeuille de M. Cayrol, nulle carte où les étapes seraient marquées d'avance, nuls papiers au demeurant. Ce vagabond va de rencontres en rencontres, de surprises en surprises. Toute son œuvre, ainsi, est attente, précipitation, tension vers un but qu'elle pressent et ne peut atteindre. Elle se précipite, et se heurte à un horizon fermé. Il y a, en elle, une obsession de la clôture. M. Cayrol, à l'affût d'un abri pour blottir un instant son errance ne rêve-t-il pas d'ailleurs d'une porte qui « en pleine nuit, s'ouvrirait sur le jour » ? Et, toujours, il retourne vers la mer, mais les ports de son enfance sont désormais « ceints de trottoirs ». De leurs quais, on ne voit même plus le large. Quant à la mer, elle ne rejette que des épaves.

Dira-t-on que ces textes jetés par-dessus bord sont, eux aussi, des

épaves ? Ce serait risquer de nier leur valeur, même si, parfois, les épaves recèlent des trésors. Le long de la plage où M. Cayrol erre sur ses pas sans cesse effacés, ils marquent, par un liséré de pensée, le flux et le reflux d'une œuvre, son va-et-vient entre le jour et la nuit, l'aventure et la sécurité, la solidarité et la solitude, son oscillement entre la nostalgie et le désir, ils dessinent la ligne de ses partages et de ses accords.

PHILIPPE SÉNART

LE SECRET DE MADAME CHAUVEREL. — Jules Romains a toujours eu du goût pour les dessous et les mystères de la société, pour les vies secrètes, humbles ou éclatantes, de quelques contemporains singuliers. Avec Quinette et Haverkamp — inspirés, l'un, par Landru, qu'il avait eu le privilège d'approcher, l'autre par Stavisky — il avait déjà campé deux aventuriers de grand style, émergeant de la foule des *Hommes de Bonne Volonté*. La « Femme singulière » qu'il a peut-être rencontrée dans les salons de la capitale et à laquelle il vient de consacrer quatre récits (*Une Femme singulière*, *Le Besoin de voir clair* et les deux tomes des *Mémoires de Madame Chauverel*, Flammarion) n'est pas moins haute en couleurs. En outre, elle bénéficie des feux de l'actualité, tant son histoire évoque un fait divers célèbre...

Le cycle débute comme un roman policier : pour vérifier l'exactitude des ragots colportés par le jeune Henri Chauverel, la police a chargé l'inspecteur Antonelli de constituer le dossier de Mme Chauverel, ce qu'il fait dans un rapport-fleuve ; puis, déguisé en agent littéraire, il recueille les confidences de la dame sur les bords du lac de Côme ; mais la plaidoirie n'est pas moins accablante que le réquisitoire.

L'héroïne, Mme Chauverel, née à Budapest en 1902, est la fille d'une *Belle Hongroise* dont les aventures tarifées et les intrigues politico-mondaines ont défrayé la chronique scandaleuse de Rome ; après une jeunesse galante, la « demoiselle » Auspitzer a gagné l'Amérique du Sud avec un bellâtre, le « comte » Ricciarelli, qui s'est gardé de l'épouser. Couvert de dettes, ce fils de famille dévoyé est mort opportunément. Des milieux du *Fascio*, sa compagne est passée sans gêne aucune à ceux du communisme international, vivant aux crochets de services de renseignements rivaux, et recourant à la protection d'une « seconde mère » (une puissante maquerelle, jamais à court d'expédients) bien digne de la première.

Revenue en France à la veille de la deuxième guerre mondiale, la « femme singulière » a sagement décidé de se refaire une réputation, à défaut d'une

virginité. Elle a d'abord changé d'identité, puis elle est devenue la maîtresse d'un éminent juriste, le timide Marc Chauverel, qu'elle a épousé dès qu'il est devenu veuf. Ayant renoué des liens profitables avec la diplomatie soviétique, la nouvelle Mme Chauverel joue un grand rôle politique et mondain, jusqu'au jour où, sur le point d'être démasquée par l'inspecteur Antonelli, elle gagne le lac de Côme.

L'intérêt des *Mémoires de Madame Chauverel* ne réside pas tant dans le portrait banal et fallacieux qu'elle trace d'elle-même, dans sa psychologie — elle se montre à la fois sans scrupules et pleine de bon sens, vaniteuse et assoiffée de respectabilité — que dans la conception que Jules Romains se fait de son personnage. En nous révélant les secrets d'une intrigante, c'est son secret d'écrivain, jusqu'ici jalousement gardé — jusque dans ses captivants *Souvenirs et confidences*, parus dans la collection verte de Fayard [1] — qu'il nous livre. Ce secret tient en trois mots : pour lui comme pour Descartes, *tout ce qui est rationnel est réel*, comme disait Hegel. Voilà pourquoi il se montre si à l'aise, si peu dépaysé en présence d'un Landru-Quinette ou d'une Mme Chauverel-X. Il démonte avec une précision d'horloger leurs actes les plus inconsidérés et trouve infailliblement le ressort rationnel qui les commande. Il explique leur comportement avec tant d'autorité qu'il donne parfois l'impression de l'approuver. On se demande alors qui parle : est-ce le criminel, est-ce l'illustre auteur ? Ainsi, les « idées générales » de la trop intelligente Mme Chauverel rappellent-elles souvent celles de l'écrivain. A voir la narratrice exposer son cas avec tant de simplicité, de doucereuse hypocrisie, on oublie son vrai personnage : car un certain « rognon du diable », ramené d'Amérique latine, a trop opportunément servi ses desseins pour qu'on ne la croie pas capable du pire ! Mais même le soupçon qui pèse sur elle ne semble pas la gêner.

Les ressemblances feront le succès du livre : on ne peut les croire toutes fortuites. On rencontre un docteur Duchais, médecin pour femmes du monde, jamais à court d'une ordonnance délicate ; un petit Henri, l'enfant de Geneviève Chauverel, un Pugiat qui causera beaucoup d'ennuis à sa belle-mère ; un homme politique célèbre, l'intègre Raymond, à deux doigts d'épouser la femme singulière. Et ainsi de suite. Comment ne pas chercher de *clés* ?

Comment se défendre tout à fait de l'idée que l'auteur, en bon journaliste, a ferré dans le vivier d'une actualité agitée, un gros poisson, qui n'a pas fini d'appâter les lecteurs ?...

PIERRE DE BOISDEFFRE

(1) Qu'on pourra compléter par l'excellente étude de Mme Madeleine Berry (*Jules Romains*, « Classiques du XXe siècle », Editions Universitaires).

Emile Vuillermoz. — Le doyen des critiques musicaux, Emile Vuillermoz, vient de mourir. Depuis plusieurs mois, ses amis suivaient avec peine les progrès de sa maladie. Chaque soir, par un admirable effort de volonté, il se rendait quand même au théâtre ou au concert, et chaque matin il écrivait pour *Paris-Presse* son article, aussi brillant qu'il y a trente ans : ainsi, jusqu'au dernier jour, il a donné à ses cadets un bel exemple de courage. Bien souvent nous chercherons malgré nous aux entractes de l'Opéra ou du Théâtre des Nations sa figure familière, son sourire malicieux, et nous regretterons de ne plus entendre sa conversation, aussi savoureuse que ses articles.

Ce Lyonnais spirituel et gourmand, dont Mme Carina Ari a fixé les traits et l'expression dans un buste étonnant de vie, avait quatre-vingt-deux ans. Avant de se consacrer à la critique, il avait fait avec Gabriel Fauré des études musicales très poussées, et, quand il parlait d'harmonie ou de contrepoint, il pouvait sans pédantisme donner un enseignement magistral. On l'a bien vu d'ailleurs lorsqu'il créa à la Radio le genre nouveau des émissions de culture musicale.

Emile Vuillermoz avait un don exceptionnel pour traduire en formules, en images verbales, les impressions sonores que lui apportait la musique. Sa vivacité de réaction le portait sans doute à des admirations exclusives : il aimait trop Fauré, Debussy, et Ravel pour n'être point injuste parfois à l'égard d'autres maîtres. C'est ainsi qu'il a méconnu Roussel et qu'il n'a rendu pleinement hommage à Wagner que vers la fin de sa vie. Mais qu'importe ? Il y avait toujours quelque chose d'utile à retenir dans ses jugements et la passion qu'il y apportait parfois était plus suggestive pour l'esprit que l'indifférence polie de tant de critiques. Emile Vuillermoz avait achevé avant de mourir un livre sur Gabriel Fauré, sa publication nous sera une occasion précieuse pour reparler de lui.

Spectacle Ravel à l'Opéra. — Il y a dix ans, M. Bondeville avait monté une charmante soirée Ravel à l'Opéra-Comique avec l'*Heure espagnole*, l'*Enfant et les Sortilèges* et *la Valse*. L'Opéra a repris cette idée en remplaçant (il en a les moyens) la *Valse* par *Daphnis et Chloé*. Le résultat aurait dû être beaucoup plus brillant, en fait, le spectacle a plutôt déçu le public et la critique.

Nous ne dirons rien de *Daphnis et Chloé*, ni de l'*Heure espagnole* qui étaient tous les deux déjà depuis longtemps au répertoire de la Salle Garnier. *L'Heure espagnole* [1] a été présentée dans un nouveau décor, agréable et spirituel, de J.-D. Malclès, ce qui porte, sauf erreur, à trois le nombre des décors dont l'Opéra dispose maintenant pour cet agréable ouvrage.

(1) A ceux qui possèdent la collection de *La Revue de Paris* rappelons que le livret de Franc Nohain a paru dans *La Revue de Paris* du 15 Novembre 1904.

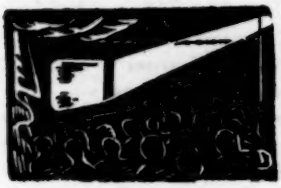
C'est peut-être beaucoup alors que tant de spectacles (*Othello*, *Rigoletto* et tout Wagner) sont présentés dans des conditions si misérables.

L'Enfant et les Sortilèges paraît moins à sa place sur la scène du Palais Garnier qu'à la Salle Favart. Les décors de M. Ganeau, malgré quelques trouvailles amusantes, alourdissent le spectacle. La partition de Ravel, faite de petits sketches musicaux de valeur très inégale, perd beaucoup à être présentée avec cet encombrant matériel dont la manœuvre fait toujours craindre un accident (je pense à cette cheminée praticable qui pivote en grinçant sur elle-même ou à cet album d'enfant, haut de quatre mètres, qui s'avance par saccades sur la scène et, en s'ouvrant, nous montre la Princesse au sommet de sa tour).

Comment l'Opéra s'obstine-t-il encore à employer ces procédés abandonnés partout au profit des changements à vue qu'on réalise tellement mieux avec des transparents et des modifications d'éclairage ?

La distribution vocale était assez inégale et comprenait plusieurs artistes dont l'engagement ne paraissait nullement s'imposer. Par contre, M. Rosenthal qui dirigeait l'orchestre, a réalisé la plus flatteuse unanimité : brillant, souple, précis, il s'est avéré pour sa première apparition au pupitre de l'Opéra, l'égal des meilleurs chefs.

JEAN MISTLER



LE CINÉMA. — A peine paraissait-il sur l'écran que *A bout de souffle*, film d'un inconnu de vingt-neuf ans nommé Jean-Luc Godard, excitait les enthousiasmes conjugués de l'intelligentszia et du petit badaud élyséen. Succès légitime ou de toc ? Je n'hésite pas à entrer dans le débat et à déclarer : « Je suis pour ».

Un critique qui choisit doit encore dire pourquoi. Or, tout n'est pas, dans ce film, si hardi, ni si personnel, ni si neuf qu'on se l'imagine. Certains ont crié au miracle parce que l'opérateur s'était promené sur les Champs-Elysées avec une caméra sur le ventre. Or, si toutes les images de la rue ont beaucoup de vie et de sincérité, il ne semble pas que le truc y soit pour grand-chose. Car, à aucun moment, un figurant involontaire appartenant à la foule n'apporte un élément de pittoresque ou d'anecdote.

Non. Si le film est très amusant, s'il est largement supérieur à tous ceux de la nouvelle et de la semi-nouvelle vague, cela est dû essentiellement au dialogue. Ce dialogue est juste, percutant, souvent drôle (et drôle moins par esprit que par l'extraordinaire justesse du ton), quelquefois teinté d'un soupçon de poésie, il rappelle le Jeanson d'il y a vingt-cinq ans. C'est un moteur de hors-bord à faire chavirer une barcasse.

Tout n'est pas inerte dans la barcasse. Pour les images, je ne déteste

pas leur nonchalance, ce style déboutonné et la scène dans la chambre est d'autant meilleure qu'elle se garde de toutes les sollicitations graveleuses du genre Vadim ; mais nous savons depuis assez longtemps déjà que le cinéma n'a pas de règles ni de grammaire et que, dans la main d'un homme de talent, la caméra est un de ces appareils des Arts Ménagers qui peuvent servir indifféremment de mixer ou d'aspirateur.

Cette habile gaucherie des images et cette diabolique habileté du dialogue sont mises au service d'un scénario un peu indigent. Un voyou qui vole des voitures « bute » un motard, couche avec une fille et finit par se faire piquer par la police. Le jeune Belmondo joue très intelligemment ce rôle, mais il ne parvient pas à forcer la sympathie et nous sommes plutôt contre lui. Sa partenaire, la jolie Jean Seberg, a à peu près le bouquet d'une tasse de camomille. Aussi, les indications poétiques ou philosophiques lancées dans le dialogue entre ces personnages y flottent comme des gouttes d'arnica dans un verre et le côté « dame aux camélias » de la mort du voyou agonisant dans la rue et pardonnant à la maîtresse qui l'a « donné » va jusqu'à côtoyer le ridicule.

Par ailleurs, le jeune Godard, qui se prétend « anarchiste » dans les interviews et qui a (on ne sait trop pourquoi) situé son action un jour de grand défilé aux Champ-Elysées, s'est sagement gardé de lancer le moindre trait aux puissants personnages du monde. Son audace se borne à tuer un motard et à railler un romancier (anonyme).

Mais je ne veux pas trop le railler moi-même, puisque je trouve son film bon en dépit de quelques défauts.

— Beaucoup plus confirmé, beaucoup plus célèbre aussi que Jean-Luc Godard, René Clément essaie visiblement, dans *Plein Soleil*, de mêler ses ébats à ceux de la jeune vague. Il le fait avec virtuosité, avec goût, avec un sens très riche des images, des paysages et des intérieurs italiens, mais il lui manque cette spontanéité et cette gaucherie occasionnelle qui caractérisent les vrais jeunes. Il a choisi ici un scénario du genre policier, qui fournit des occasions de violence. Il tire parfaitement parti du petit visage fermé de gouape d'Alain Delon, assassin sordide. Il va même jusqu'à nous le montrer un peu complaisamment à l'état de nature. Je ne sais ce qu'aurait fait un Clouzot. Mais je sais qu'il aurait rendu plausible l'histoire qu'il nous aurait forcés à y croire. Ici, elle est si vague et parfois si absurde que le suspense perd son fil, que la police semble jouer une scène de cirque afin de ne jamais rencontrer l'assassin et que le coup de théâtre final, qui devrait porter, fait long feu parce que nous ne suivons plus nos brigands. En outre, René Clément aurait bien fait d'acquérir quelques notions sur le comportement des bateaux à voile dans le gros temps.

J'ai dit qu'Alain Delon était bon et inquiétant. Il n'est peut-être pas meilleur que sa partenaire, une inconnue qui s'appelle Marie Laforêt.

JEAN FAYARD

POLITIQUE INTÉRIEURE. — Algérie et Agriculture, deux domaines foncièrement différents l'un de l'autre, ont ensemble ces dernières semaines fortement influé sur le climat politique.

La reddition des insurgés d'Alger au matin du 1er février dernier n'avait pas mis fin, on s'en doute aisément, au trouble des esprits de l'autre côté de la Méditerranée. On sait que ce trouble était particulièrement grave dans l'armée. C'est la raison pour laquelle le général de Gaulle arrivait le 4 mars pour accomplir une tournée de trois jours parmi les P.C. opérationnels. Les propos qu'il tint aux officiers ne furent pas publics. Ils n'en furent pas moins traduits avec précision et reproduits aussitôt dans la Presse. Leur diffusion allait provoquer une vive surprise. En effet des différences très sensibles apparaissaient par comparaison avec la politique dite d'autodétermination définie par le discours présidentiel du 16 septembre 1959 et confirmée par la déclaration faite le 29 janvier 1960 en pleine insurrection.

— Il faut vous mettre dans la tête, venait de dire le général de Gaulle, ce que tout le monde doit se mettre dans la tête, c'est qu'il y en a pour très longtemps. D'abord les opérations militaires dureront encore longtemps. On est en bonne voie. Le succès s'étend, mais il n'est pas encore remporté. Il faut que nos armes l'emportent définitivement... Tout ne peut être bâti qu'à partir de la pacification. Il n'y a donc rien de plus important que les opérations. Après la fin des opérations militaires, il s'écoulera un long espace de temps avant de procéder à une consultation. Cela durera des années... La France restera ici parce que c'est indispensable pour l'Algérie. »

Tout serait à citer mais ces quelques phrases suffisent à expliquer quels points d'interrogation ont pu alors se poser. Les socialistes, on s'en doute, n'ont pas été les derniers à le faire qui aussitôt ont réclamé par la voie de leur bureau, qu'une double négociation intervienne avant le cessez-le-feu, l'une avec « ceux qui se battent » sur l'arrêt des hostilités, l'autre avec les représentants de la population algérienne sur les garanties de l'autodétermination. Remarques d'autant plus significatives que jusqu'alors la S.F.I.O. n'en avait jamais formulé sur la politique algérienne du général de Gaulle. Un communiqué passé par le canal du Ministère de l'Information mais où se trouvait clairement l'empreinte de l'Elysée ne suffisait pas à décanter tout à fait les choses, bien qu'il y eût une expression caractéristique de la pensée du général de Gaulle : « Ce qui est probable, y était-il dit, c'est une Algérie algérienne. »

Est-il besoin de souligner combien l'adjectif a pu paraître incisif à ceux pour qui l'autodétermination n'excluait pas forcément « l'Algérie française » ? C'était ensuite au tour du M.R.P. d'exprimer quelque déception. Son Secrétaire général allait plus loin que le bureau du Parti socialiste : « Puisque, écrivait-il, un changement de perspectives vient d'être

effectué dans les prévisions officielles sur l'Algérie, une révision doit également pouvoir s'opérer dans le fonctionnement du régime afin qu'il s'oriente non vers moins de démocratie comme y poussent les habitudes prises, mais vers plus de démocratie. »

La remarque venait cette fois d'un parti qui a toujours soutenu l'ensemble de la politique du général de Gaulle. Allait-elle le conduire à une prise de position qui serait plutôt une entrée en opposition ? Il s'agissait en fait cette fois, outre la politique algérienne, d'un ensemble de faits concernant l'interprétation de la Constitution. En dernier ressort, ce qui inquiétait le M.R.P. c'était la multiplication récente de ces Comités spécialisés l'un pour l'examen des Affaires Algériennes, un autre pour les questions de la Défense Nationale, pour les Affaires Etrangères, pour la Communauté, etc., tous travaillant avec le concours de techniciens, de spécialistes ou d'experts, sous la Présidence effective du général de Gaulle, ce qui de jour en jour amenuisait le rôle du Ministre réduit à une fonction de plus en plus théorique. Mais l'évolution du régime vers une forme plus présidentielle allait s'accroître encore de façon bien inattendue.

Il est difficile, on en conviendra aisément, de remonter à l'origine du malaise agricole. Prenons toutefois comme point de départ de la crise présente les incidents qui se greffèrent sur la manifestation d'Amiens le 11 février. Beaucoup d'agriculteurs eurent ce jour-là le sentiment d'avoir attiré sur eux l'attention des pouvoirs publics parce qu'il y avait eu échauffourée avec le service d'ordre. Constatation déplorable certes, mais qui n'était pas tout à fait erronée. Quelques jours plus tard, les dirigeants agricoles poussaient leurs militants à inviter les députés à réclamer une session extraordinaire du Parlement.

Que les revendications paysannes soient justifiées, il n'est personne pour le contester. Il est certain en effet que le niveau de vie du paysan n'a pas suivi le niveau de vie moyen des autres catégories de la Nation. Cela tient à la politique du pain bon marché suivie depuis fort longtemps par les pouvoirs publics. Mais comment rattraper en une seule fois ce retard ? Le Gouvernement a annoncé des projets. Il a relevé les prix jugés aussitôt très insuffisants par les intéressés, résolus plus que jamais à faire le Parlement juge. Mais que pouvait faire le Parlement qui n'a plus l'initiative des dépenses ? Question secondaire, ont pensé nombre de députés. Pour les uns, en effet, ne s'agissait-il pas de donner satisfaction d'abord à une requête venue d'une catégorie d'électeurs considérée parmi les plus importantes. Pour les autres, n'était-ce pas l'occasion de manifester leur pouvoir à l'encontre du pouvoir exécutif ?

L'affaire prenait en effet bientôt l'aspect d'un problème de régime : si le nombre de signatures de députés exigé par la Constitution était bien réuni pour demander une session extraordinaire, le Président de la République refusait de signer le décret de convocation. Il objectait que la requête résultait de démarches pressantes effectuées par les dirigeants d'un groupement professionnel lequel était « suivant la loi, dépourvu

de toute qualification et de toute responsabilité politiques ». Or, la Constitution avait eu entre autres objectifs initiaux celui de dégager les parlementaires de pressions de cet ordre. Après avoir constaté que dans l'état d'impréparation où se trouvaient les projets relatifs à l'agriculture le Parlement ne serait pas en mesure de légiférer, il concluait que l'ouverture d'une session extraordinaire ne serait compatible ni avec l'esprit des institutions qu'il devait faire respecter ni avec le fonctionnement régulier des pouvoirs publics qu'il avait la charge d'assurer.

En fait, bien que son argumentation se fût appuyée sur la Constitution c'est moins l'esprit juridique — ce n'est pas là son fort — que l'esprit politique qui marquait la décision du Président de la République.

Nous saurons seulement à la rentrée normale du Parlement, le 26 avril, le sentiment exact de ceux dont l'initiative a été tenue en échec. A moins que le gouvernement ne décide, ce qui n'est pas exclu, et ce qui serait sage, une convocation anticipée d'une semaine, lorsque les textes agricoles seront en état d'être discutés.

MARCEL CABILLY

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

LES CLASSIQUES GARNIER

SIGNALONS, parmi les récentes publications de cette excellente collection de textes, *les Fleurs du Mal* de Baudelaire avec présentation et notes d'Antoine Adam, *Consuelo et la Comtesse de Rudolstadt*, texte établi et présenté par Léon Cellier et Léon Guichard (trois volumes). Ces deux critiques ont consacré une introduction remarquable à cette œuvre si caractéristique du romantisme religieux de George Sand. *Consuelo*, « œuvre pascale », a dit un jour Alain à André Maurois.

L. T.

BOTTIN EUROPE

CE nouveau Bottin, présenté comme un annuaire du Marché Commun, donne de précieux renseignements sur l'organisation administrative, économique et politique des pays de l'Europe occidentale. Outre ces vues générales, on trouve dans cet ouvrage un répertoire complet des Chambres de Commerce, Banques, journaux, revues et organismes professionnels et de longues tables « l'offre et demande » établies d'après les indications des grandes firmes de l'Europe des Six. Toute la documentation est rédigée en quatre langues (français, allemand, italien, néerlandais).

L. M.

NOTES INTER-ARTICLES

Deux nouveaux « Littré », p. 16. — *Ramakrishna et la vitalité de l'Hindouisme*, par Solange LEMAITRE, p. 35. — *Maggy la Douce*, par Betty SMITH, p. 69. — *La route du ciel est ouverte*, par K. SCHUTTE, p. 69. — *Karl Marx*, par Michel RAGON, p. 125. — *Le sens de l'amour dans les romans de Bernanos*, par Michel ESTÈVE, p. 135. — *Domaines*, par Eugène DUTOIT, p. 152.

CHAIX-PARIS, 126, rue des Rosiers, St-Ouen (Seine)
533-HD 20-3-60

Un des meilleurs de la riche moisson de l'année

G. d'AUBARÈDE (Nouvelles Littéraires)

ANDRÉ KEDROS

LE DERNIER VOYAGE DU PORT-POLIS

roman

UN DRAME DE LA MER
UN DRAME PROFONDÉMENT HUMAIN

Éditions Albin Michel

LA VIE QUOTIDIENNE EN HOLLANDE AU TEMPS DE REMBRANDT

par Paul ZUMTHOR

De la Kermesse Héroïque à la Ronde de Nuit, des peintres, des bourgeois, des épices, des cieux d'orages...

HACHETTE

J. LUCAS-DUBRETON

Le Culte de

NAPOLÉON

La légende de l'Aigle de **WATERLOO** à l'aurore du **SECOND EMPIRE**

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

PLATON
PHÈDRE
OU
DE LA BEAUTÉ DES ÂMES

Traduction intégrale et nouvelle avec notes
suivie du TRAITÉ DE PLOTIN SUR LE BEAU
par ***MARIO MEUNIER***
Nouvelle édition revue et corrigée
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

CE TRÉSOR DE SAGESSE ET DE BEAUTÉ...

GEORGES MÉAUTIS
MYTHOLOGIE GRECQUE
Un volume illustré
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

VU SOUS UN JOUR NOUVEAU

Jacques SAINT-GERMAIN

SAMUEL BERNARD

le banquier des rois

HACHETTE

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE sur trente-deux pages ★ ET TOUS LES SAMEDIS sur huit, douze ou seize pages

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires :

SOPARA — Sté GÉNÉRALE DE LA VISCOSE — FABRIQUE DE SOIE ARTIFICIELLE DE TUBIZE — Ets BERTAGNA — CEGEDUR — Sté des PAPETERIES DE ROQUEFORT — LE PORTEFEUILLE-TITRES de CELTEX C. T. A. — TEXTILES ARTIFICIELS DU CENTRE ET RHONE-POULENC ARJOMARI — LE BLAN ET Cie — Cie GÉNÉRALE d'ÉLECTRICITÉ — USINE DES RESSORTS DU NORD — PAPETERIES NAVARRE — Ets DE LA RISLE

ABONNEMENTS : 6 mois : 87,50 NF.

Spécimen et documentation gratuits sur demande

à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires

PARIS

PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

PUBLICATIONS RÉCENTES

E. BINDEL
Professeur de mathématiques à la Waldorfschule de Stuttgart.

LES ÉLÉMENTS SPIRITUELS DES NOMBRES

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique.*
19,00 NF

J. EVOLA
Ancien chargé de cours aux Universités de Milan et de Florence.

MÉTAPHYSIQUE DU SEXE

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique.*
21,00 NF

R. FURON
Sous-directeur au Muséum National d'Histoire Naturelle, membre de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.

LA PALÉOGÉOGRAPHIE

Essai sur l'évolution des continents et des océans

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique.*
40,00 NF

J. J. HATT
Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg.

HISTOIRE DE LA GAULE ROMAINE

(120 av. J. C. - 451 ap. J. C.)

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
28,00 NF

F.-C. HIBBEN
Professeur à l'Université de New Mexico.

L'HOMME PRÉHISTORIQUE EN EUROPE

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
22,00 NF

P. JACCARD
Président de l'École des Sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne.

HISTOIRE SOCIALE DU TRAVAIL

de l'antiquité à nos jours

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
21,00 NF

J.-A. MAUDUIT
Attaché au Musée de l'Homme.

MANUEL D'ETHNOGRAPHIE

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
21,00 NF

K. MEYER
Ancien professeur à l'École Polytechnique Fédérale et à l'Université de Zürich.

PANORAMA DE L'HISTOIRE DU MONDE

de la préhistoire à nos jours

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique.*
18,00 NF

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

plon

JEAN-PAUL GARNIER

Murat roi de Naples

sous jaquette illustrée
15,25 NF t. l. i.

•

ROYALL TYLER

L'Empereur Charles-Quint

Traduit de l'anglais par André Bertin
Introduction de Carl J. Burckhardt
23 gravures hors-texte — sous couverture illustrée
17,88 NF t. l. i.

•

DENYSE DALBIAN

Dom Pedro

Empereur du Brésil
Roi de Portugal

2 cartes in-texte et 10 illustrations hors-texte
sous jaquette illustrée
12,35 NF t. l. i.

•

CHARLES DE REMUSAT

Mémoires de ma vie

Présentés et annotés par Charles-Henri Pouthas
2 volumes

VIENT DE PARAITRE

PAUL GUTH

JEANNE LA MINCE

roman *... entre dans la légende*

JEAN DUCHÉ

POURQUOI JACCOUD A-T-IL TUÉ ?

ce qui n'a jamais été dit

SYLVAIN REINER

EVA PERON

La tragédie d'une femme
qui de 1945 à 1952 régna sur l'Argentine

ELISE JOUHANDEAU

JOIES ET DOULEURS D'UNE BELLE EXCENTRIQUE

***

LE SPLEEN EMPANACHÉ

Caryathis achève de parcourir en dansant
le Tout-Paris des Lettres, des Arts et du Théâtre

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

GEORGES-ARMAND MASSON

l'Amour de « Ah » jusqu'à « Zut! »

Amour... Humour... illustré par vingt-six des meilleurs peintres de la femme.

J.-P. MARQUAND

Les Femmes et Thomas Harrow

roman

A toute femme qui s'interroge sur sa vie d'épouse,
A tout homme qui se demande où mène le succès,
Voici la réponse lumineuse de J.-P. MARQUAND

AUDREY ERSKINE LINDOP

La plus folle des deux

roman

Un livre qui séduit et intrigue; un personnage de femme inoubliable.